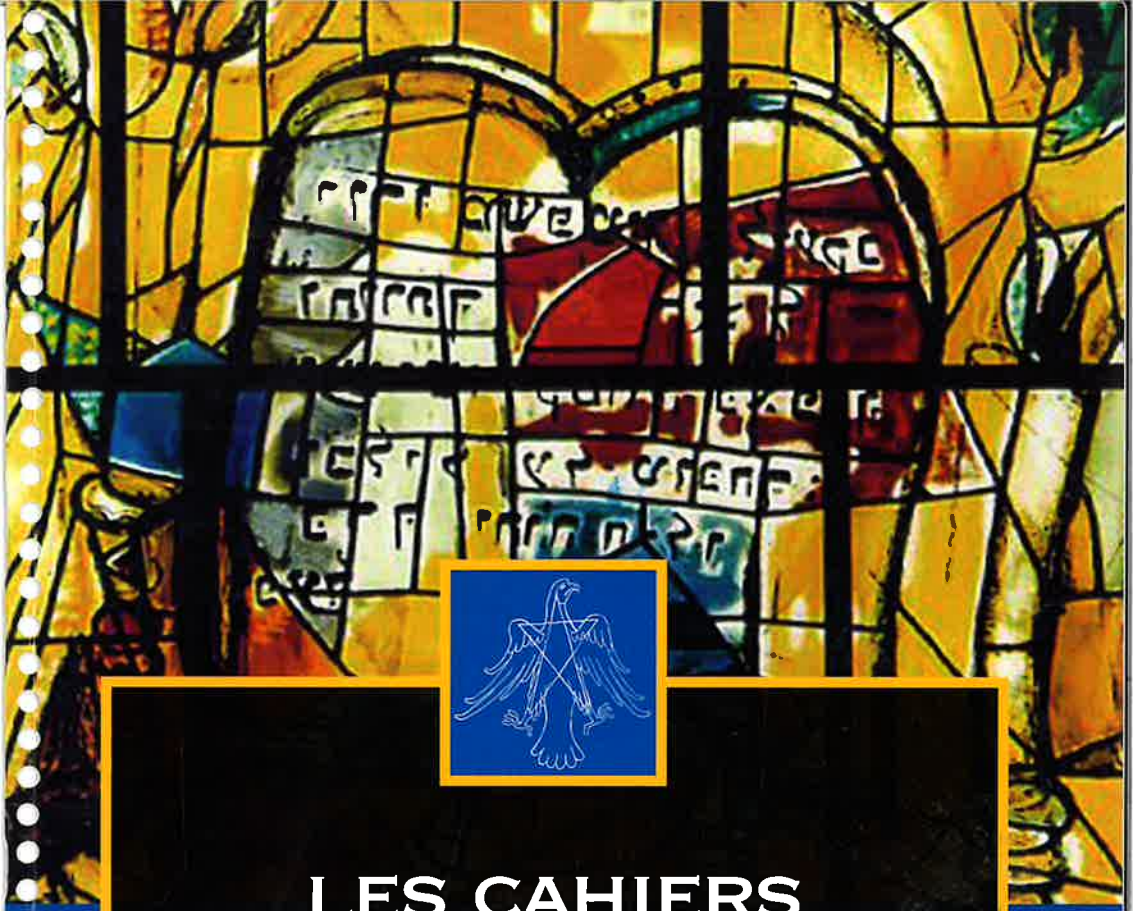


LES CAHIERS

Villard de Honnecourt

N° 79

Judaïsme et Franc-Maçonnerie

S. François - M. Halter - J. H. Sitruck - F.-X. Tassel

GRANDE LOGE NATIONALE FRANÇAISE

LES CAHIERS
Villard de Honnecourt

Un regard différent
sur la spiritualité...

PUBLICATIONS DE LA GLNF

LES CAHIERS
Villard de Honnecourt

Revue fondée par Jean Baylot en 1965

Directeur de la publication
François Stifani

Directeur de la rédaction
Bertrand Heyraud

Secrétaire de la rédaction
Patrick Bouché

Comité de rédaction
Francis Bardot, Louis Benedetti, Pierre Benzaquen, Jacques Branchut, Robert Brisson, Christian Hervé, Bertrand Heyraud, Michel Hitzig, Jean-Paul Holstein, Christian Huglo, Claude Labalue, Daniel de Pariente, Jean Pigeot, Jean Staune, Gérard Wininger.

Sont représentés, au Comité de Rédaction, les Cercles Villard de Honnecourt
Bartholdi, Jean Baylot, Les Bâtisseurs Occitans, Diogène, Johann Knauth, Hildegarde de Bingen, Alain de Kérillis, Hugues de Montrognon, Sagesse Flandres

Comité scientifique
Alexandre Adler, Antoine Faivre, Abd-al-Haqq Guiderdoni, Jacqueline Kelen, Basarab Nicolescu, Jean-Michel Oughourlian, Bruno Pinchard, Bertrand Vergely, Thierry Zarcone.

Responsable de la gestion et de la diffusion
Paul Studnia

notre adresse : secretariatvillard@wanadoo.fr
notre site : http://www.villard-de-honnecourt.com

Renseignements sur nos parutions
scribe.sarl@wanadoo.fr

En application du code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage, sans autorisation des détenteurs du copyright. *Le comité de rédaction des* Cahiers *se réserve le droit de demander leur collaboration à des auteurs n'appartenant pas à l'ordre maçonnique lequel ne saurait être engagé par la pensée exprimée librement par ceux-ci.*



Ménorah
de Slavador Dali
Sculpture monumentale de 5m80 en bronze dorée
Aéroport Ben Gourion de Tel Aviv

SOMMAIRE

Éditorial de Paul Studnia 9
Judaïsme et spiritualité maçonnique

Entretien avec ... Joseph-Haïm Sitruk 13
Le judaïsme
Propos recueillis par Pierre Benzaquen

Symbolisme 21
Ésotérisme, occultisme et tradition
Stéphane François

Histoire de la Franc-Maçonnerie 35
Représentation du temple de Salomon
par les Francs-Maçons anglais du XVIIIe siècle,
la maquette de rabbi Jacob Judah Léon d'Amsterdam
Francis Delon

Histoire des spiritualités 43
Alexandrie
Bertrand Heyraud

LE DOSSIER
" Judaïsme et Franc-Maçonnerie "

Néhémie, l'exil et la notion de Temple 57
Gérard Wininger

Babel, une chance pour les hommes d'aujourd'hui 75
François-Xavier Tassel

Influence du judaïsme dans la Franc-Maçonnerie 105
Michel Jossay

Judaïsme, hébraïsme et Franc-Maçonnerie 119
Pierre Benzaquen

L'homme face à son pouvoir 145
L'aventure du golem
Marek Halter

Sélection bibliographique 157

Éditorial

LE JUDAÏSME

Judaïsme et spiritualité maçonnique

PAUL STUDNIA

Le judaïsme, issu de la tradition du peuple qui a reçu le message divin est, en même temps, une école de pensée et de vie fondée sur la transmission, le savoir et la tolérance. Il représente le cheminement d'une spiritualité qui a traversé toutes les époques, même les plus troublées ; depuis l'aube du monothéisme jusqu'à nos jours.

Ce *Dossier* sur le judaïsme et la Franc-Maçonnerie s'efforce de démontrer qu'il " *n'y a pas à proprement parler de philosophie juive mais qu'il y a une pensée juive sur le monde et une sagesse juive qui émane de tous les écrits que nos prophètes et nos sages nous ont laissés* ". (Joseph Sitruk)

En effet, la mémoire écrite du judaïsme a construit de générations en générations le génie de cette " *dialectique de l'un et du multiple* ".

Avec *De Néhémie à l'exil*, la tradition biblique mène à la spiritualité initiatique, semblable à celle du Maçon. Mais lorsqu'il y a exil, il y a toujours espoir de retour et ce paradoxe de l'universel humain pose la question du devenir et du sens de la valeur.

Le même cheminement est repris dans l'évocation de *Babel* ce qui nous permet de mieux comprendre la construction du Temple. Il y a plusieurs lectures dans l'interprétation de la *Bible* et, pour singulier que soit un événement, il a néanmoins avoir une portée universelle.

Franc-Maçonnerie et Judaïsme ont ainsi une conception très proche de la place de l'homme dans l'Univers et du rôle qui lui est dévolu. De tous temps, juifs et Francs-Maçons ont d'ailleurs partagés les mêmes valeurs de tolérance et de tradition.

La Franc-Maçonnerie a probablement puisé dans le judaïsme les thèmes qui lui ont permis d'être un véhicule, plus ou moins fidèle, des anciennes traditions. Cette recherche s'exprime à travers le culte, les calendriers, les grands textes (*Torah*, *Talmud*, *Livre de la kabbale*) avant d'arriver à la conclusion que Dieu a fait le pari de la perfectibilité de l'homme. La Kabbale représente un courant ésotérique qui, à travers l'expérience personnelle s'efforce, comme la Franc-Maçonnerie, d'apporter à celui qui s'applique à son étude et à sa pratique, un certain nombre de réponses.

Il n'est pas inutile de rappeler que la première obligation des *Constitutions d'Anderson* précise :

> " *Un Maçon se doit d'obéir à la loi morale et n'est astreint qu'à cette obligation sur laquelle tous les hommes sont d'accord, c'est-à-dire d'être hommes de bien et loyaux, quelles que soient leurs confessions.* "

Les sens et les symboles nous invitent à un parcours initiatique lequel nous permet d'apprécier les apports de la spiritualité et de la philosophie juive. Que seraient aujourd'hui la Franc-Maçonnerie sans les signes, les paroles, les attouchements, les symboles et les rituels maçonniques qui la caractérisent ?

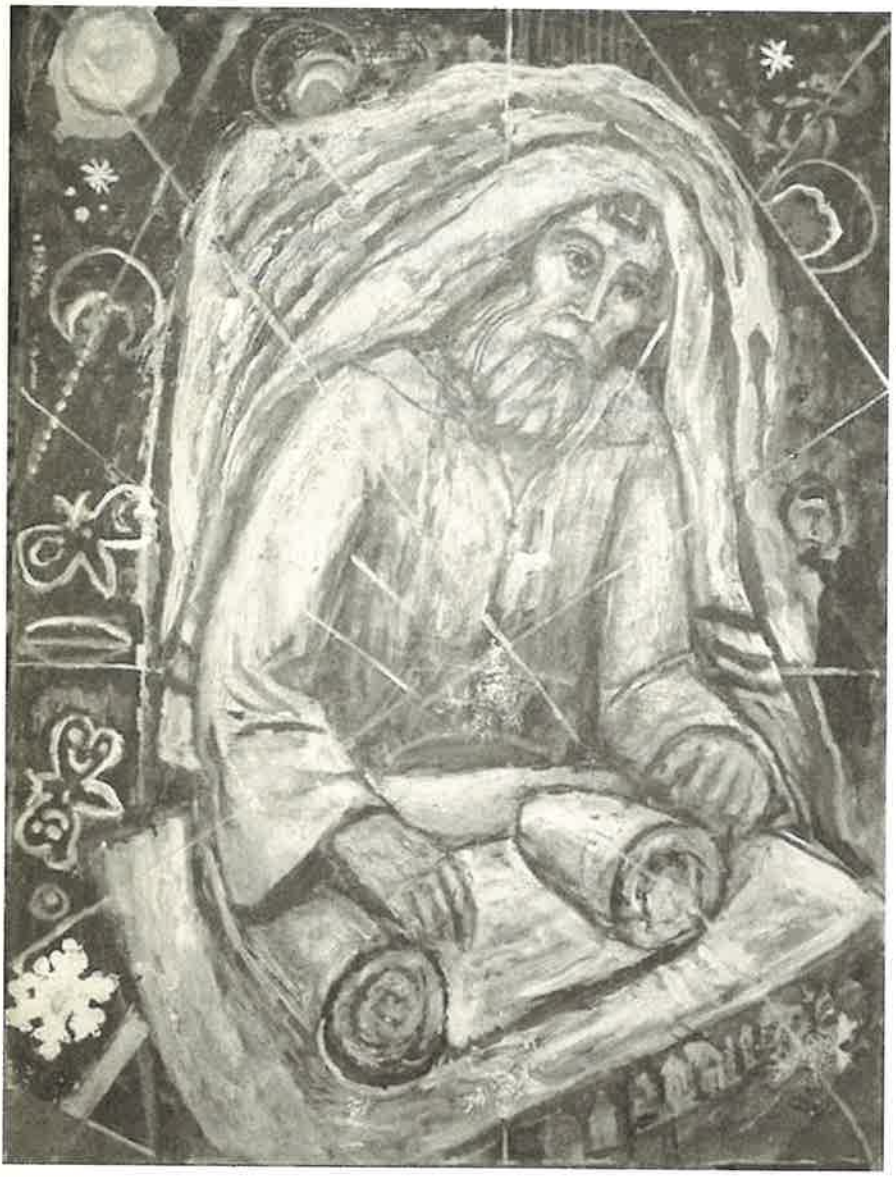
Le rapport entre judaïsme et Franc-Maçonnerie n'est pas fondé sur un calque mimétique mais sur l'enrichissement de la tradition maçonnique par le trésor spirituel, philosophique et culturel des textes des trois religions monothéistes. La croyance en Dieu, la charité, la maîtrise de nos passions, la mesure, la liberté,

l'égalité et la fraternité sont autant de vertus fondamentales bibliques que maçonniques.

N'oublions jamais les leçons de l'Histoire qui, lors de certaines périodes troubles et dramatiques, ont associé judaïsme et Franc-Maçonnerie dans un soi-disant " *complot judéo-maçonnique* " qui n'a jamais existé.

Au commencement était le verbe et lorsque l'Éternel a dit " *que la lumière soit* " ; il est tout à fait logique de penser que le Verbe a précédé la lumière. D'ailleurs n'est-ce pas cette lumière que chaque Maçon vient chercher en Loge et demande au Grand Architecte De L'univers.

L'héritage culturel du judaïsme et l'enseignement maçonnique sont étroitement liés par la morale, la métaphysique et l'humanisme.





Entretien

UNE RENCONTRE AVEC JOSEPH HAÏM SITRUK [1]

Ancien Grand Rabbin de France

Le judaïsme

Interview de PIERRE BENZAQUEN

" Je vous rappelle, Monsieur Sitruk, cette date du 31 janvier 1996 où nous vous recevions à la GLNF pour un événement exceptionnel. En effet, pour la première fois, notre Obédience accueillait, en votre personne, un Grand rabbin de France. Pendant près de deux heures, vous nous avez parlé de Jérusalem avec l'érudition, la fougue et l'autorité que nous vous connaissons. Comme je sais que vous maniez l'humour mieux que personne, je me permets de souligner l'importance que revêtait pour nous l'accueil dans le Grand Temple, ébauche du Temple de Salomon que les Maçons sont appelés à reconstruire, d'un " profane " par des initiés et qui plus est dans un espace et un temps que nous avions eu la secrète tentation de sacraliser pour l'occasion. Un comble, évidemment, pour ce qui vous concerne. Mais au-delà de ce petit jeu de mots, je veux que vous sachiez que tous les Frères qui avaient participé à ce grand moment en gardent un souvenir particulièrement fort. Aujourd'hui c'est votre parole " écrite " que nous accueillons, fidèle en cela à la double tradition orale et écrite du judaïsme que vous continuez de servir avec tant de générosité et d'investissement personnel. "

1 - Suivant une tradition juive, le prénom Haïm (signifiant La vie) a officiellement été ajouté à son nom en 2001 pour l'aider à guérir après l'attaque cérébrale dont il a été victime. Rabbin diplômé depuis 1970 après ses études en école rabbinique, il est nommé rabbin de Strasbourg avant de devenir l'adjoint du grand-rabbin Max Warchawski. En 1975, le rabbin Joseph Sitruk succède à Israël Salzer au poste de grand-rabbin de Marseille. Il est élu en 1987 pour occuper la charge de grand rabbin de France. Il est ensuite réélu pour deux autres mandats de sept ans chacun. Dans les années 1990, il crée à Neuilly, hors le Consistoire central, le centre Aleph, centre communautaire parfaitement strict quant à la halakha qui correspond mieux à sa conception du judaïsme que la synagogue consistoriale de Neuilly. Ce centre est en 2009 dirigé par le rabbin Ariel Gay, gendre du grand rabbin Sitruk. Le 16 mars 2007, il reçoit la distinction de Commandeur de la Légion d'honneur.

Je connais la gageure de demander à un Grand Rabbin de nous parler du judaïsme en quelques mots, mais peut-être suis-je comme ce centurion romain venu défier le Rabbi Hillel, en 70 avant notre ère, de l'instruire de toute la Loi juive durant le laps de temps où il pourrait se tenir sur une seule jambe. Le maître Hillel lui répondit " ne fais pas à autrui ce que tu n'aimerais pas que l'on te fasse. C'est là toute la Loi ". J'espère Monsieur le grand rabbin que je n'aurai pas cette impertinence et m'imposerez cette posture !



Les Dix Commandements
Decalogue, parchemin de Jekuthiel Sofer de 1768

Je crois que la caractéristique essentielle du judaïsme tient dans le fait que ses prophètes qui vécurent, je le rappelle, il y a plus de 2000 ans, ont toujours présenté l'humanité comme étant diversifiée. Une humanité non pas faite, bien évidemment, uniquement de juifs ni dans un temps historique, ni dans une eschatologie de la fin des temps. C'est-à-dire que le judaïsme conçoit l'avenir et cette fin des temps comme une mosaïque dans laquelle le judaïsme n'est qu'une des facettes. Donc tout le monde, en d'autres termes, a sa place. Deuxième élément, la *Bible,* elle-même, nous précise que le privilège qu'a connu le peuple juif c'est d'abord d'avoir été le dépositaire du message divin, pas seulement les Dix Commandements, mais l'ensemble des cinq livres de Moïse au Sinaï, il y a aujourd'hui 3330 ans, précisément ! Cela fait donc un bail ! Et ce message n'était pas seulement à notre intention, mais comme écrivait le prophète Jérémie :

" J'ai fais de toi une sentinelle pour les nations. Toi, Israël par ta lumière éclaire le monde. "

Cette parole de sagesse du prophète Jérémie m'amène maintenant à vous poser la question de savoir s'il peut y avoir une philosophie juive ?

Au sens étymologique où philosophie signifie une pensée désincarnée de la matière, alors non il n'y a pas à proprement parler de philosophie juive mais il y a une pensée juive sur le monde et une sagesse juive qui émane de tous les écrits que nos prophètes et nos sages nous ont laissés. Rappelons-nous en effet que le judaïsme a toujours considéré que le bien le plus précieux était le savoir et que, souvent pourchassés, expulsés ou déracinés, les juifs ont toujours choisi de prendre avec eux le trésor accumulé de leurs connaissances.

Dans cette somme de savoirs et dans le panel étoffé des penseurs juifs, quelle place accordez-vous à Spinoza et pourrait-il encore aujourd'hui être excommunié – si je peux me permettre ce terme probablement inexact au regard de la conception juive ?

En effet, ce terme n'existe pas dans le judaïsme. Spinoza a été exclu comme n'étant pas représentatif de la pensée juive. On dit qu'il avait subi un *hèrem*, un anathème ou une punition décrétée par une cour de justice rabbinique, *bet-din*, eu égard au fait qu'il avait gravement contrevenu aux décrets du rabbinat. Il s'est donc vu interdir d'entendre ou d'enseigner la *Torah*. Aujourd'hui, il est vrai que ce genre d'anathème ne pourrait plus être prononcé.

Quand les religions fondent leur culte sur l'idée de dogme, comment comprendre les discussions, disputations, commentaires et critiques des écoles rabbiniques dans le* Talmud *et le* Midrash *? Et quand on sait que le* corpus *hébraïque est fondé sur la double tradition orale et écrite du* Tanakh *en ouvrant la parole divine aux commentaires des sages, quelle place donner aux mystères ?

Il est écrit dans la *Bible,* que Moïse devant le Buisson Ardent, a " vu " les voix. Cet oxymore [2] est la manifestation de la volonté divin,e et mosaïque de garder la distance entre le Créateur et ses créatures. Il y a un tome du *Talmud* qui développe soixante douze traits de sagesse où il est dit que notre croyance a été fondée sur l'origine et la concomitance d'une loi écrite et d'une loi orale. Au Sinaï, Moïse a reçu de Dieu un message écrit appelé *Torah Shebikhtav* et son explication orale appelée *Torah SheBe'al Pe*.

Par exemple on explique dans la *Torah écrite* que pendant la prière il faut mettre les *téfilines* [3], sans en préciser le mode de fabrication ou d'utilisation, la Loi orale en donne le sens avec des commentaires discutés, souvent âprement, dans les écoles rabbiniques ; elle donne également les indications précises quant à leur fabrication : des boitiers noirs en cuir contenant un parchemin avec tel verset de la Loi écrite, avec des lanières de cuir pour les fixer, les manières de les fixer, etc.

2 - En rhétorique, un oxymore ou *oxymoron*, mot qui en grec signifie : malin stupide, spirituel sous une apparente stupidité. Un oxymore est une figure de style qui vise à rapprocher deux termes (un nom et un adjectif) que leur sens devrait éloigner, dans une formule en apparence contradictoire. L'oxymore permet de décrire une situation ou un personnage de manière inattendue, suscitant ainsi la surprise. Il exprime ce qui est inconcevable. Il crée donc une nouvelle réalité poétique. Il rend compte aussi de l'absurde.

3 - Les *téfilines* (phylactères), sont deux boîtes en cuir contenant des morceaux de parchemin que les hommes, à partir de l'âge de treize ans, portent sur la tête et sur le bras gauche (le droit pour les gauchers), pour l'office du matin en semaine et ce conformément aux instructions de la *Torah* (Deutéronome 6:4-9) : " *Que les commandements que je te prescris aujourd'hui soient gravés dans ton cœur ; tu les inculqueras à tes enfants, tu en parleras constamment, dans ta maison ou en voyage, en te couchant et en te levant. Attache-les en signe sur ta main, et porte-les comme un fronteau entre tes yeux.* "

La Loi orale s'entend donc comme la transcription vivante de la Loi écrite.

Il faut savoir que cette Loi orale a été transmise oralement de maîtres à élèves, depuis Moïse qui l'avait transmise, à Aaron, qui lui-même l'avait transmise à Josué pour ensuite être transmise à tout le peuple. Maïmonide a parlé d'une chaîne de la tradition ininterrompue depuis son origine, toujours de maîtres à élèves. Mais cet enseignement oral n'a été mis par écrit que plus tardivement lorsque les circonstances permettaient à Israël d'être réuni dans un même endroit, là où il pouvait recueillir l'enseignement de la bouche de maîtres.

Je veux insister sur le fait que, pour notre tradition, l'oralité prime sur l'écrit en ce sens que la Loi orale est vivante, qu'elle s'appuie sur la transmission d'un maître qui enseigne à un élève, et c'est cette relation étroite entre un maître et son élève qui est le fondement même de la tradition hébraïque. Quand par exemple j'écris un livre, je ne sais pas qui le lira et comment le lecteur va comprendre ce que j'ai voulu dire. Je ne sais d'ailleurs pas moi-même pour qui je l'ai écrit alors que lorsque je donne un cours ou parle à quelqu'un, j'ai un interlocuteur, un vis-à-vis. C'est ce coté vivant, humain et je dirais même souple, flexible de l'oral qu'a choisi la tradition juive pour la transmission des connaissances. Quand on est face à un élève il peut poser des questions, en *direct live* ! Le maître peut s'assurer de la bonne compréhension et ces modalités orales permettent paradoxalement une transmission beaucoup plus fiable.

Vous considérez donc que la force du judaïsme passe par la qualité de cette transmission ?

Évidemment, parce qu'en fait ce qui caractérise le judaïsme, c'est sa pérennité dans l'histoire et sa fidélité. Nous pratiquons notre religion comme on l'a fait depuis 3300 ans. C'est une gageure incroyable, c'est même surhumain et permettez-moi une parenthèse qui vous intéressera en tant que membre d'une Loge maçonnique. Vous savez que Voltaire, le fameux philosophe français, n'était pas tendre à l'égard des juifs – bien au contraire – on le voit notamment dans son *Dictionnaire encyclopédique* où, à la rubrique " juif ", il parle de nous en termes que je dirais méprisants. Mais voilà

qu'un jour, Ferdinand II, empereur de Prusse, qui avait pris Voltaire sous sa tutelle, demande au philosophe :

> *" Monsieur, pouvez-vous me dire en un mot la preuve de l'existence de Dieu ? "*

Et Voltaire lui répondit alors :

" Oui sir, les juifs ! "

Pourquoi Voltaire a-t-il dit cela alors qu'il n'aimait pas les juifs – comme toutes les autres religions d'ailleurs ? Non pas pour nous faire un compliment, mais parce qu'il a réfléchi au destin de ce peuple d'Israël si petit, si dispersé, si persécuté et qui continue encore aujourd'hui d'exister.



Les Phéniciens, les Égyptiens, les Romains, les Grecs (en tant que civilisations) ont disparus, il n'y a plus aucune civilisation ancienne. Le peuple hébreu qui vivait avant les perses, les phéniciens, etc, avant toutes ces civilisations aujourd'hui disparues bien que plus nombreuses, plus puissantes, plus stables, vivant dans des pays aux frontières bien définies et alors, lui est toujours là et elles se sont éteintes. Nous qui fûmes dispersés parmi les nations nous continuons à transmettre le message divin.

Dieu nous avait déjà averti, il avait déjà dit à Moïse au moment de l'*Exode*, dans le *Deutéronome*, vous êtes le plus petit des peuples.

Et pourtant il est dit également que les fidèles de ce peuple seront aussi nombreux que les grains de sable dans la mer et que les étoiles dans le ciel !

Oui, mais dans le *Livre des Nombres*, la *Bible* compte les Juifs : 603 550 adultes hommes ! Quelle précision ! Ce qui fait avec les femmes, les enfants et les vieillards, environ quatre ou cinq millions de juifs, ce qui était quand même considérable pour l'époque.

Cependant aujourd'hui, les juifs sont une petite minorité, notamment face aux deux autres religions monothéistes qui ont " réussi " à se développer par la conversion, ce que le judaïsme pratique, pour le moins, avec parcimonie.

Mais est-ce le nombre qui importe pour le judaïsme ? Il est écrit dans la *Torah* (*Ex.* 19, 2-6) :

> *" Et maintenant, si vous entendez ma voix et gardez mon alliance, vous serez mon domaine particulier parmi tous les peuples car toute la terre m'appartient et vous serez pour moi un royaume de prêtres, une nation sainte. "*

Dans le *Lévitique* il est dit :

> *" Vous serez un peuple de prêtres parmi les Nations. "*

Donc notre rôle dans le monde est celui de transmettre le message de Dieu.

Vous savez qu'aux États-Unis, à la fin des années 1980, une enquête scientifique a démontré qu'il y a eu 1280 religions et sectes originaires du judaïsme. Peut-être alors avons-nous effectivement inspiré toutes les religions, même celles qui n'ont pas voulu reconnaître leur origine, leur substrat judaïque. C'est là notre rôle et pour cela nous n'avons pas besoin d'être très nombreux, peut-être aussi sommes-nous la preuve que la force n'est pas une vertu, mais que la volonté en est une.

J'aimerais conclure sur cette belle image, mais si vous le permettez, concernant le rapport du judaïsme à la modernité et sa position face aux grands défis culturels, sociaux, techniques, scientifiques de notre temps. Et sur la position du rabbin orthodoxe sur les questions délicates que sont le sida, la contraception, l'euthanasie, les mères porteuses, etc.

Attention ! Là vous parlez de deux choses différentes, vous parlez d'abord de la modernité dans le sens technologique, progrès scientifiques, progrès médicaux, etc mais, cela n'affecte en rien le contenu du judaïsme puisque c'est le cadre dans lequel on vit et les Juifs de

la diaspora sont dans leur temps et en harmonie avec les lois et coutumes des pays dans lesquels ils vivent.

Quand à ce qui touche au clonage, à l'homosexualité, à la contraception, etc, ce sont des dimensions sociales pour lesquelles on retrouve encore cette même continuité du judaïsme qui nous a appris, très modestement, que si la science évolue, la morale elle n'évolue pas !

BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

Rien ne vaut la vie, éd. Daniel Radford, Paris, 2006.

Judaïsme et sexualité avec Daniel Sibony, éd. Esprit du temps, Paris, 2002.

Chemin faisant, entretiens avec le journaliste Claude Askolovitch, éd. Flammarion, Paris, 1999.





Représentation allégorique de l'ésotérisme
Gravure du XVIIIe siècle



ÉSOTÉRISME ET TRADITION

De l'ésotérisme de tradition au discours gnostique

STÉPHANE FRANÇOIS [1]
Docteur en science politique, chercheur associé au au GSRL (religions et laïcité du CNRS)

La lecture d'un grand nombre de textes destinés tant au grand public qu'au public averti montre qu'il existe encore dans l'esprit de certaines personnes des confusions quant au sens à donner au mot " ésotérisme ". Cela s'explique par un fait précis (Jean-Pierre Brach, Avant-propos, in *Mark Sedgwick, Contre le monde moderne. Le traditionalisme et l'histoire intellectuelle secrète du XXe siècle*, p. VII) :

> *" L'Université, dans son ensemble, s'est montrée jusqu'à maintenant, peu empressée d'examiner sérieusement des profils intellectuels qui lui paraissaient sans doute – quoique bien à tort – subalternes, ou attardés à des chimères, et qui, au demeurant, lui rendaient bien son mépris. "*

Il n'est donc pas inutile de revenir sur le concept d'ésotérisme compris dans le sens d'une tradition. En effet, l'utilisation abusive de ces deux termes a galvaudé leur sens. L'ésotérisme, dont il sera question dans ce texte et dont est issue la tradition, est un monde foisonnant, souvent étrange au plus grand nombre : pour certains, il

1 - Stéphane François est docteur en science politique, spécialiste des cultures de l'ésotérisme. Rattaché au Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe (universitaire de Strasbourg) et chercheur associé au Groupe Sociétés Religions et laïcité. Collaborateur régulier de *Politica Hermetica* et de Fragments sur les temps présents. Parmis ses derniers ouvrages parus : *L'occultisme contre l'histoire* (éd. Berg International, 2008), *Tradition* (éd. Archè, Milan, 2011) et *L'Ésotérisme, la Tradition et l'initiation. Essai de définition*, (éd. Grammata, Tours, 2011).

s'agit d'un terme " fourre-tout " ; pour d'autres, d'un discours volontairement " crypté " ; il peut aussi s'agir d'un ésotérisme traditionaliste, comme avec Guénon ou Evola bref, d'un discours gnostique et, enfin, d'une approche universitaire (Antoine Faivre, *Qu'est-ce que l'ésotérisme*, p. 8).

I - L' ésotérisme

Ces différences de signification font que la pensée ésotérique peut être vu, comme l'exprime Jean-Pierre Laurant (*L'Ésotérisme,* p. 8) comme :

> " *Un mot* autobus *où montent des gens qui ne se connaissent pas et qui descendront à des haltes différentes sans s'être parlé, mêlés à d'autres voyageurs, au hasard du trajet, n'ayant en commun que la destination.* "

L'ésotérisme peut aussi être analysé comme Jacques Maître l'évoque (*Ésotérisme et instances officielles de régulation des savoirs*, p. 25) :

> " *Un mode d'existence souterrain de visions du monde qui se veulent alternatives aux savoirs officiels.* "

Malgré cette impression d'hétérogénéité, il a été possible d'en établir une critériologie. La plus célèbre est celle d'Antoine Faivre. Celui-ci a défini six caractéristiques fondamentales de l'ésotérisme dont les quatre premières sont intrinsèques, c'est-à-dire que leur présence simultanée est une condition nécessaire et suffisante pour définir l'ésotérisme. Les cinquième et sixième éléments sont au contraire " *secondaires, c'est-à-dire non fondamentaux* ":

- La théorie des correspondances qui existeraient « *entre toutes les parties de l'univers visible et invisible [...]. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ; ce qui est en bas est comme ce qui est en haut* ", correspondance entre microcosme et macrocosme, entre monde visible et invisible (principe d'interdépendance universel héritée de l'Antiquité) et aussi entre des parties du monde visible : la nature (le cosmos).

- L'idée que la nature est un être vivant que l'on représente aujourd'hui comme 1'Hypothèse de

Gaïa [1]. Propagée surtout par le scientifique James Lovelock, cette hypothèse a en réalité ne longue tradition dans la " naturphilosophie " de type ésotérique.

- L'importance attribuée à l'imagination et aux médiations des êtres surnaturels tels les anges ou les esprits et le fait que l'ésotérisme vit dans ce que Henry Corbin (1903-1978) a appelé le *mundus imaginalis*.

- La théorie et l'expérience de la transmutation selon laquelle l'homme peut se transformer en quelque chose de supérieur et de différent. D'après Faivre, " *si l'on ne considérait pas comme une composante essentielle l'expérience de la transmutation, ce qui est évoqué ici ne dépasserait guère les limites d'une forme de spiritualité spéculative* ", alors que l'ésotérisme a toujours eu un aspect pratique.

- La pratique de la concordance, qui veut trouver des dénominateurs communs, souvent sous la forme d'une *philosophia perennis*, entre certaines traditions ou encore entre toutes les traditions qui sont souvent en quête d'une Tradition primordiale.

- L'idée de la transmission ininterrompue d'un savoir ésotérique à travers les siècles, par filiation régulière ou par initiation de maître à disciple (Antoine Faivre, *L'ésotérisme,* op. cit. pp. 14-22). Ces deux dernières, à l'opposé des quatre éléments constitutifs définis par Faivre, sont considérées par les ésotéristes comme les principales.

Cette critériologie a été reprise par Jean-Pierre Laurant (op. cit. p. 10), constatant qu'elle avait le double avantage de diminuer :

> *" Les risques de confusions avec les disciplines classiques [...] dont les champs recoupent celui de l'ésotérisme sans s'y confondre et de faire la part des fausses sciences que le besoin croissant d'irrationnel multiplie, d'autant que nombre d'entre elles s'avancent sous le masque ésotérique ou, à tout le moins, se couvrent du mot. "*

1 - L'hypothèse Gaïa, appelée également hypothèse biogéochimique, est une hypothèse scientifique controversée, initialement avancée par l'écologiste anglais James Lovelock en 1970, mais également évoquée par d'autres scientifiques avant lui, selon laquelle la Terre serait " *un système physiologique dynamique qui inclut la biosphère et maintient notre planète depuis plus de trois milliards d'années, en harmonie avec la vie* ". L'ensemble des êtres vivants sur Terre serait ainsi comme un vaste organisme – appelé " Gaïa ", d'après le nom de la déesse de la mythologie grecque personnifiant la Terre – réalisant l'autorégulation de ses composants pour favoriser la vie. Un exemple cité par Lovelock à l'appui de son hypothèse est la composition de l'atmosphère, qui aurait été régulée au cours du temps de manière à permettre le développement et le maintien de la vie. L'hypothèse Gaïa repose sur un modèle scientifique qui se fonde sur plusieurs constatations écologiques, climatologiques, géologiques ou encore biologiques.

Néanmoins, celui-ci s'éloigne de la critériologie d'Antoine Faivre sur le point de la transmission, soulignant que (Jean-Pierre Brach et Jérôme Rousse-Lacordaire, *Études d'histoire de l'ésotérisme*, op. cit. p. 18) :

> *" La pensée ésotérique développe dans l'histoire des modes spécifiques de transmission où prédominent l'oralité, la relation personnelle de maître à disciple, l'initiation et, dans une moindre mesure, le secret. "*

Cette idée de transmission contient implicitement une autre idée, celle de tradition. En effet, le mot " tradition " vient du latin *tradere* qui signifie transmettre.

II - L'occultisme



Avant de nous pencher sur le cas de la tradition, nous devons revenir sur un concept souvent proche de l'ésotérisme, l'occultisme. Celui-ci est un terme à la fois proche et distinct de l'ésotérisme. Ils sont d'ailleurs souvent utilisés comme synonymes. Toutefois, Jean-Pierre Laurant (*L'ésotérisme*, op. cit. p. 12 et pp. 42-43) les considère comme de faux jumeaux. Selon lui, il existe une distinction nette entre ce qui peut être défini comme l'aspect théorique d'un côté (l'ésotérisme) et l'aspect pratique de l'autre (l'occultisme). Mais bien plus que cet aspect de l'ésotérisme, l'occultisme peut être considéré comme un courant particulier de l'ésotérisme contemporain.

Dans le langage courant, le mot " occulte " et ses dérivés renvoient à ce qui est caché, masqué, un sens qui " colle " bien à notre sujet. En effet, le mot " occulte " et ses dérivés renvoient à la fois à une religiosité et à une culture populaire. En outre, l'occultisme fait non seulement référence à une histoire ou à une politique qui serait cachée mais, aussi, à une série de pratiques sociologiques (la création de sociétés secrètes et l'inscription de celles-ci dans une filiation continue) et de pratiques magiques, de contact avec des entités supranaturelles et de rites initiatiques.

Le mot occultisme fut révélé dès 1842 dans le *Dictionnaire des mots nouveaux* de Jean-Baptiste de



Radonvillers mais ne fut réellement popularisé que par le mage Éliphas Lévi dans son livre *Dogme et rituel de la haute magie*. Joseph de Maistre (Éliphas Lévi, *Dogme et rituel de la haute magie*, pp. 9-10) nous dit :

> *" Le comte avait prévu ce grand événement. Newton nous ramène à Pythagore, l'analogie qui existe entre la science et la foi doit tôt ou tard les rapprocher. Le monde est sans religion mais cette monstruosité ne saurait exister longtemps ; le XVIIIe siècle dure encore mais il va finir. Partageant la foi et les espérances de ce grand homme, nous avons osé fouiller les décombres des vieux sanctuaires de l'occultisme ; nous avons demandé aux doctrines secrètes des Chaldéens, des Égyptiens et des Hébreux, les secrets de la transfiguration des dogmes et la vérité éternelle nous a répondu : la vérité, qui est une et universelle comme l'être ; la vérité qui appartient à la science comme à la foi ; la vérité, mère de la raison et de la justice ; la vérité vivante dans les forces de la nature, les mystérieux Éloim qui refont le ciel et la terre quand le chaos a repris pour un temps la création et ses merveilles et quand l'esprit de Dieu plane seul sur l'abîme des eaux. La vérité est au-dessus de toutes les opinions et de tous les partis. "*

Comme le précise Jean-Pierre Laurant (*Occultisme, Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, p. 965) :

> *" L'occultisme a reçu en héritage les sciences occultes, telles que la Renaissance les avait pratiquées ; il les a soumises au remembrement du savoir post-révolutionnaire rendu nécessaire par le demi-échec des Lumières et le mauvais usage de la raison engendrant les désastres de la guerre. Le champ de cette* philosophia occulta *s'augmenta des espaces laissés en friche par la tentative de constituer une science catholique qui fit long feu, profitant indirectement à l'occultisme. Sur ces bases, l'occultisme s'est efforcé d'établir sa légitimité comme science des temps nouveaux dans la première partie du siècle et comme discipline autonome, à la fin de la seconde, mais exercée dans le cadre de groupes semi-publics. "*

En outre, certains observateurs considèrent que l'ésotérisme est l'expression interne d'une doctrine traditionnelle qui est celle théorisée par René Guénon ou qui est interprété à la lumière de ses textes.

III - Tradition

Comme les précédents termes étudiés, le terme tradition est non seulement galvaudé mais il est également polysémique. Dans le champ qui nous intéresse, il désigne entre autre la transmission continue d'un contenu culturel à travers l'histoire depuis un événement fondateur ou un passé immémorial. Il renvoie aussi aux us et coutumes, à l'histoire, aux traditions populaires, bref ce qui est hérité du passé et ce qui dure, la permanence. Cela s'oppose donc à la nouveauté, au changement. En ce sens, ce mot peut être parfois synonyme de " dépassé ". Cet héritage immatériel peut constituer le vecteur d'identité d'une communauté humaine. En ce sens, la tradition est une forme de conscience collective : le souvenir de ce qui a été, avec le devoir de le transmettre et de l'enrichir. C'est le projet de la tradition au sens ésotérique. Au sens religieux, métaphysique, la tradition est un *corpus* référentiel de mythes, de textes ou de rites comme l'exprime Antoine Faivre (*Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, op. cit. p. 1313) :

> *" Le traditionnel est un discours ou une pratique qui respecte ce dépôt transmis. "*

A la fois proche et distincte, la signification au sens ésotérique du terme est celle que lui donnent les représentants de la pensée dite traditionnelle (Guénon, Evola, Abellio, Coomaraswamy, Lings, Schuon, Di Giorgio, Mordini, Nasr, etc.). Ce sens développe l'idée d'une " *unité transcendante des religions* ", pour reprendre l'excellente expression de Frithjof Schuon (*De l'unité transcendante des religions*). Selon Antoine Faivre (*L'historien et le pérennialisme*, p. 68) trois postulats constituent l'ésotérisme traditionnel :

- L'existence d'une Tradition primordiale, c'est-à-dire antérieure à toutes les traditions locales.
- L'incompatibilité entre tradition et modernité.
- La possibilité de retrouver, partiellement, la tradition par une recherche des dénominateurs

communs qui existeraient entre les différentes traditions ainsi que par une ascèse intellectuelle et spirituelle.

La Tradition primordiale se présente donc comme une doctrine métaphysique, supra humaine immémoriale, relevant de la connaissance de principes ultimes, invariables et universels. Ce discours est apparu durant la Renaissance italienne chez certains humanistes, Marcile Ficin et Pic de la Mirandole notamment, qui tentèrent de chercher un dénominateur philosophico-religieux commun depuis les philosophes païens en incorporant des éléments de religiosités hellénistiques, stoïcisme, gnosticisme, hermétisme néo-alexandrin, néo-pythagorisme, aux religions abrahamiques, les kabbales juive et chrétienne, en passant par des éléments médiévaux. Ainsi naquit l'idée d'une *prisca theologia*, d'une *philosophia occulta*, d'une *philosophia perennis*, ces expressions étant proches, mais non synonymes. Cette idée de *philosophia perennis*, est présente dans le discours de Marcile Ficin. Cependant, le mot " tradition " au sens ésotérique et moderne du terme est apparu sous l'influence de la Société Théosophique pour " *désigner une* philosophia perennis *élargie aux dimensions de tout l'univers spirituel de l'humanité* ".



Marcile Ficin
1433-1499

Cette dernière acceptation a été énormément transformée par René Guénon pour la faire englober toutes les traditions et religions de l'humanité. Celui-ci remit donc de l'ordre dans cette théorie affirmant l'existence d'une Tradition primordiale, dont tous les courants ésotériques, Franc-Maçonnerie comprise et traditions religieuses en général ne seraient que des formes dégradées plus ou moins reconnaissables. Cette distinction apparaît dans son œuvre vers 1920. Selon lui (*Études sur l'hindouisme*, p. 112) :

> *" La Tradition primordiale est la source première et le fonds commun de toutes les formes traditionnelles particulières et qui procèdent par adaptation aux conditions spéciales de tel peuple ou telle époque. "*

C'est cet ésotérisme traditionaliste qui est appelé par les disciples de René Guénon et de Julius Evola Tradition (avec un " T "), expression qui renvoie à la notion de Tradition primordiale de Guénon. En effet,



René Guénon
1886-1951

Guénon refusait le terme " Tradition " arguant le fait que les traditionalistes sont de mauvais connaisseurs de celle-ci (*Le Règne de la quantité et les signes des temps*, Paris, p. 205). D'ailleurs, il ne se considérait que seulement comme " *l'un des interprètes de la Tradition primordiale et universelle* " (Jean-Pierre Laurant, *Guénon, Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie*, p. 552).

La tradition se confond aussi, en partie, avec ce que les auteurs anglo-saxons appellent le pérennialisme. Ce terme est fréquemment employé par les auteurs anglo-saxons comme synonyme de tradition. Il renvoie à la notion de pérennité.

Antoine Faivre (*Tradition, Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, op. cit. p. 1314) remarque que :

> *" Ce terme est de plus en plus employé [par les observateurs, autant que par les traditionalistes eux-mêmes], depuis les années quatre-vingt, pour désigner cette philosophie religieuse qui met l'accent sur la Tradition primordiale, mère de toutes les autres, dans un sens guénonien. "*

Il est question d'une quête, ou d'une tradition, conciliant toute les traditions religieuses. Certains observateurs, tel l'universitaire Pierre Riffard (*L'Ésotérisme*, p. 858), appellent d'ailleurs les partisans de cette tradition " traditionnistes " ou " traditionistes ", le néologisme n'étant pas encore fixé, afin de ne pas les confondre avec les traditionalistes catholiques.

En effet, la tradition, selon la pensée traditionnelle, n'est que très secondairement d'ordre politique ou culturel : elle inspire, parfois, certaines activités culturelles ou sociales. Elle est essentiellement et fondamentalement d'ordre spirituel et métaphysique. Toutefois, la tradition, en tant que métaphysique, devient la référence absolue et c'est ce que dit Pierre-André Taguieff (*Julius Evola penseur de la décadence*, p. 402) :

> *" A partir de laquelle est évalué le monde moderne dans tous ses aspects : elle est à la fois fondement axiologique, système légitime de normes, sources des impératifs inconditionnels, et seule voie authentique. "*



Mircea Éliade
1907-1986

IV - La méthode " traditionnelle "

Les partisans de cet ésotérisme traditionaliste ont développé une méthode, qu'ils appliquent à l'étude des mythes, des religions et à l'histoire des religions afin de montrer la pertinence de leur point de vue. Cependant, la scientificité de la méthode traditionnelle est contestée par des spécialistes de l'histoire des religions, dont certains, comme Mircea Éliade, sont pourtant considérés par les traditionalistes eux-mêmes comme étant proches de leurs idées. Ainsi Éliade a pu écrire (*Fragments d'un journal*, p. 402) :

> " *Ce que disent Guénon et les autres hermétistes de la tradition ne doit pas être compris sur le plan de la réalité historique* [comme ils le prétendent]. *Ces spéculations constituent un univers de significations articulées entre elles ; elles doivent être comparées à un long poème ou a un roman. Il en va de même pour les explications marxistes ou freudiennes : celles-ci sont vraies si on les considère comme des univers imaginaires. Les preuves sont peu nombreuses et incertaines et correspondent aux réalités historiques, sociales et psychologiques d'un roman ou d'un poème. Toutes ces interprétations globales et systématiques constituent en réalité, des créations mythologiques assez utiles pour la compréhension du monde ; mais ce ne sont pas, comme le pensent d'autres auteurs, des* explications scientifiques. "

Eliade conteste aussi l'antimodernité et la position anti-universitaire de Guénon. Toutefois, il qualifia, dans des textes de jeunesse publiés dans les années trente, Guénon de " *prodigieux* " et de " *vrai maître* " (*Fragmentarium*, p. 182). Par la suite, il ne reconnaîtra l'importance des textes de Guénon et leur utilisation qu'en privé.

L'approche traditionnelle de faire l'histoire des religions est une approche " religioniste " de l'histoire des religions comme l'exprime Antoine Faivre (*L'historien et le pérennialisme*, p. 402) :

> " *Le religionisme consiste à partir du principe que pour prétendre valablement étudier une religion*

ou des religions, il convient d'être soi-même religieux, faute de quoi l'on ne comprendrait pas. En l'occurrence, il faut croire à la Tradition primordiale si l'on veut que l'histoire des religions ait un sens. Position axiomatique évidemment liée à des jugements de valeur. "

De plus, les traditionalistes s'intéressent beaucoup plus aux ressemblances qu'aux différences, comme le fit en son temps Fritjof Schuon dans son livre le plus célèbre, *De l'unité transcendante des religions*. De plus, il ne faut pas oublier que la religion est un faux objet naturel qui agrège des éléments très différents (ritualisme, livres sacrés, sécularisation, émotions diverses, etc.) qui, à d'autres époques, seront ventilés dans des pratiques très différentes et objectivés par celles-ci sous des visages très différents. De fait, la tradition en tant que " science sacrée ", a un caractère foncièrement artificiel, très moderne, voire un aspect mythique poussé. En fait, la tradition est " bricolée "à partir de la vision irrationnelle de la religion, comme l'a montré Mircea Eliade (*Fragments d'un journal*, op. cit. p. 402), qu'a le traditionaliste de celle-ci et non à partir d'une conception rationnelle, ce qui ne l'empêche pas d'être au demeurant une structuration de type logique.

V - Une tradition artificielle ?

La tradition doit être plutôt vu une construction intellectuelle essayant, plus ou moins intelligemment, de donner une origine commune aux différentes traditions et métaphysiques de l'humanité. En effet, la tradition possède un aspect empirique affirmé : les auteurs de la Renaissance précités ont cherché un dénominateur commun à des traditions éloignées dans le temps et l'espace, les différences étant considérées, par solution de facilité, comme des dégradations dues aux évolutions divergentes d'un même tronc.

Le syncrétisme de la tradition analysé dans la précédente partie a montré la modernité de cette théorie. Elle est aussi moderne par d'autres aspects. La notion de tradition découle plus moins directement de l'idéologie contre-révolutionnaire (Stéphane François, *Contre le monde moderne : politique et antimodernité*, pp. 23-34) notamment en ce qui concerne son antimodernité. En effet, les principaux théoriciens de cette forme d'ésotérisme

ont élaboré un discours faisant de la modernité une involution polymorphe particulièrement néfaste. Cette modernité honnie se caractériserait par différents aspects comme l'individualisme, l'économisme, l'égalitarisme, le rationalisme, l'humanisme, la révolution sexuelle, les fausses élites, le métissage, la surpopulation, le totalitarisme, la dissolution de l'État, le néo-spiritualisme, le biologisme, le matérialisme, le nationalisme, le collectivisme, etc. mais aussi et surtout, comme le dit Pierre-André Taguieff (*Du progrès,* p. 5) :

> " *Le culte de l'avenir et la foi dans le progrès* [imaginé comme la somme de tous les progrès] *qui représentent les deux piliers sur lesquels repose la religion civile des modernes.* "

VI - Modernité de l'ésotérisme traditionnel

L'ésotérisme traditionaliste est un ésotérisme ouvertement élitiste au niveau spirituel et, cela, dès son " recadrage ", dans les années vingt par René Guénon, puis par Julius Evola. Cette idée de dévolution apparaît chez Guénon pour la première fois en 1927, dans *La crise du monde moderne*. Cette idée sera reprise en 1934, radicalisée, par Julius Evola. Celui-ci, dans sa *Révolte contre le monde moderne*, fait de l'humanisme le mot d'ordre de l'anti-tradition. Dans ce type de discours, la modernité devient une évolution aberrante, une dévolution de la Tradition primordiale, une aliénation polymorphe absolue et un " *âge sombre* ". En effet, Guénon (Jean-Pierre Laurant, *René Guénon, les enjeux d'une lecture*, p. 15) soutient qu'il existe " *un long déclin de l'esprit depuis la Révélation primordiale* ". Cette idée est au cœur de sa pensée. De fait, la pensée de Guénon fut influencée par Joseph de Maistre, comme l'a montré Victor Nguyen (*Maistre, Maurras, Guénon : contre-révolution et contre-culture*, pp. 175-191). Cela se ressent clairement dans ses essais. Nous retrouvons dans ses textes les principaux thèmes antimodernes de la contre-révolution, mais transférés dans le domaine ésotérique et traditionaliste. Cela est aussi valable pour Evola. Ces influences sont d'ailleurs reconnues par les traditionalistes eux-mêmes. L'une de leur influence est donc à chercher chez le penseur contre-révolutionnaire Joseph de Maistre, bien que Maistre n'ait pas utilisé le terme " ésotérisme ", ce terme n'apparaissant qu'au début du

XIXe siècle. Cependant, Maistre peut être vu dans une certaine mesure comme un précurseur de la pensée ésotérique [2]. En effet, celui-ci postulait que la vraie religion, c'est-à-dire la *philosophia perennis* précédemment décrite, est beaucoup ancienne que le christianisme. En outre, Maistre était influencé par Martinès de Pasqually et par le millénarisme de son disciple, le marquis Louis-Claude de Saint-Martin [3], les " inventeurs " du martinisme [4], qu'il défendit contre l'abbé Barruel. A la suite de Saint-Martin, Maistre chercha dans la *Bible des doctrines*, qui n'étaient pas encore qualifiées d'ésotériques. Il se passionna aussi pour les doctrines mystiques, pré-ésotériques dans un sens, du Suédois Emmanuel Swedenborg (de son vrai nom Svedberg). Evola considérait lui-même que le traditionalisme remontait à Joseph de Maistre. Assez logiquement, des ésotéristes se sont donc réclamés de lui. Mais surtout l'influence de Maistre se retrouve chez certains ésotéristes influents du XIXe siècle (Jean-Pierre Laurant, *Joseph de Maistre, inspirateur des occultistes*, pp. 217-221) notamment chez des ésotéristes issus paradoxalement des rangs du socialisme utopique [5] tel Éliphas Lévi (pseudonyme de l'abbé Alphonse-Louis Constant, ésotériste et révolutionnaire quarante-huitard). A partir de ce moment, les idées maistriennes, devenues omniprésentes, se mélangeront aux corpus ésotériques, notamment à la notion de tradition étudiées dans cet article. Cette synthèse a été d'autant plus aisée que Joseph de Maistre s'est penché dans son œuvre sur des thèmes proches de l'ésotérisme, comme l'illuminisme maçonnique. Maistre était en effet un Franc-Maçon et membre de sociétés initiatiques maçonniques et paramaçonniques, notamment de l'Ordre des Élus Coëns de Martinès de Pasqually.

2 - Sur ce sujet voir *Joseph de Maistre mystique. Ses rapports avec le martinisme, l'illuminisme et la Franc-Maçonnerie. L'influence des doctrines mystiques et occultes sur sa pensée religieuse*, d'Emile Dermenghem.

3 - Louis-Claude de Saint-Martin dans *Ecce Homo*, y soutient l'idée que la réintégration passe nécessairement par des épreuves terribles.

4 - Le martinisme est un courant de pensée paramaçonnique et ésotérique chrétien apparu en 1761 lorsque Joachim Martinès de Pasqually fonda l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Coëns. Un ordre qui fut ensuite développé par son secrétaire et disciple, Louis-Claude de Saint-Martin. Le martinisme, qui existe toujours, attire principalement des Francs-Maçons de Rite Écossais Rectifié.

5 - Sur cette filiation voir *Ésotérisme et socialisme 1830-1914* et *Les ésotériques du XIXe siècle attendent le retour des dieux* de Jean-Pierre Laurant,

Comme l'idéologie contre-révolutionnaire, la pensée contre-révolutionnaire s'étant construite en réaction aux Lumières des décennies avant la Révolution française, la tradition, dont elle découle, est une création typiquement moderne, en ce sens qu'elle se présente comme un concept, involutif, en " miroir ", de la modernité : l'âge d'or n'est pas à venir mais à chercher dans le passé. La pensée traditionnelle s'est construite en opposition au monde moderne, et non indépendamment de la modernité. En effet, si la modernité peut être analysée comme une avant-garde dont le mot d'ordre est de rompre avec la



tradition, l'antimodernité peut être définie en miroir, son mot d'ordre étant de rompre avec la modernité pour renouer avec la tradition. Mais paradoxalement, en faisant cela, les antimodernes se placent *de facto* dans la modernité. Ils reprennent alors certains travers dont ils inversent les caractéristiques. L'élaboration des *corpus* doctrinaux de l'ésotérisme traditionaliste est donc dépendante de cette modernité. Sans modernité, il n'y a pas de réaction traditionnelle. De plus, le traditionalisme, dans son ensemble, malgré ses vœux de revenir à une société holiste [6], reste principalement une pratique individuelle: il n'existe pas de grande structure traditionaliste. En effet, le monde de l'ésotérisme traditionaliste est un monde de divisions, de scissions, de schismes, de brouilles, d'anathèmes, dans lequel l'individualisme, expression de la modernité selon eux, est la norme.

VII - Conclusion

Pour conclure cette étude, laissons la parole à l'un des principaux intéressés, en l'occurrence René Guénon qui, conscient de certains travers, écrivait en 1945 (*Le Règne de la quantité et les signes des temps*, op. cit. pp. 203-204) :

> *" La confusion intellectuelle qui règne partout dans le monde actuel [...] est voulue par ce qui se cache derrière toute la déviation moderne ; cette réflexion s'impose notamment quand on voit surgir, de divers côtés à la fois, des tentatives d'utilisation illégitime de l'idée même de tradition par des gens qui voudraient assimiler indûment ce qu'elle implique à leurs propres conceptions dans un domaine quelconque. Bien entendu, il ne s'agit pas de suspecter en cela la bonne foi des uns ou des autres, car dans bien des cas, il peut fort bien n'y avoir là qu'incompréhension pure et simple [...] mais, en même temps, on est forcé de reconnaître aussi que ces erreurs d'interprétations et ces méprises involontaires servent trop bien certains* plans *pour qu'il ne soit pas permis de se demander si leur diffusion croissante ne serait pas due à quelqu'une de ces* suggestions *qui dominent la mentalité moderne et qui, précisément, tendent toujours au fond à la destruction de tout ce qui est tradition au vrai sens vrai de ce mot. "*

6 - Holisme est la francisation de holism, un néologisme forgé en 1926 par l'homme d'État sud-africain Jan Christiaan Smuts pour son ouvrage *Holism and Evolution*. La première définition historique du holisme est : la tendance dans la nature à constituer des ensembles qui sont supérieurs à la somme de leurs parties, au travers de l'évolution créatrice. C'est-à-dire, la tendance de l'univers à construire des unités structurales de complexité croissante mais formant chacune une totalité. L'holisme sociologique s'applique aux systèmes humains, par essence complexes et consiste à expliquer les faits sociaux par d'autres faits sociaux, dont les individus ne sont que des vecteurs passifs. Les comportements individuels sont socialement déterminés : la société exerce une contrainte (pouvoir de coercition) sur l'individu qui intériorise les principales règles et les respecte. Le libre arbitre individuel n'est pas pour autant totalement éliminé, mais statistiquement ce qu'un individu choisit de ne pas faire, un autre le fera, pour un résultat social identique. Ce point de vue fut en partie initié par Émile Durkheim. Dans ce sens, le holisme s'oppose à l'individualisme ou à l'individualisme méthodologique.



Le temple de Salomon
version toranique



LA REPRÉSENTATION DU TEMPLE DE SALOMON PAR LES FRANCS-MAÇONS ANGLAIS DU XVIIIe SIÈCLE

La maquette de Rabbi Jacob Judah Leon d'Amsterdam

FRANCIS DELON
Archiviste et historien

Dans la seconde édition de son ouvrage *Ahiman Rezon*, publié en 1764, Laurence Dermott, le Grand Secrétaire des Anciens, tint, non sans un certain étonnement, à mettre en exergue l'influence qu'aurait exercé sur la Maçonnerie spéculative :

> *" Rabbi Jacob Judah Leon, hébraïste, architecte et Frère aussi renommé qu'érudit. Ce* gentleman, *à la requête des États de Hollande, construisit un modèle du temple de Salomon. L'objet de cette entreprise était de construire un temple en Hollande, mais après avoir réalisé la maquette, il fut déclaré que les Provinces Unies n'étaient pas suffisamment riches pour le payer ; sur quoi les États octroyèrent généreusement la maquette à son concepteur. Cette maquette fut présentée au public* [par mandement] *à Paris et Vienne, ensuite à Londres, grâce à une patente scellée du grand sceau d'Angleterre et signée Killigrew sous le*

règne du roi Charles II. A la même époque, Jacob Judah Léon publia une description du tabernacle et du Temple et la dédia à Sa Majesté et au cours des années 1759 et 1760 j'ai eu le plaisir de découvrir et d'examiner ces deux curiosités. "

Longtemps considérée comme une simple affabulation de Dermott, cette citation fait, en réalité, référence, comme l'ont montré d'éminents historiens de la " Quatuor Coronati Lodge " n° 2076 au rabbi (professeur) Jacob Judah Leon l'Hébreu (1602-1675) qui publia, en 1642, une description du temple de Salomon accompagnée d'une maquette explicative.

I - Amsterdam : une nouvelle Jérusalem pour les protestants bataves et les juifs marranes [1]

Après avoir rompu, par l'Union d'Utrecht de 1579, avec l'Espagne catholique, les nouveaux dirigeants des Provinces Unies, les princes de la Maison d'Orange ainsi que les régents et bourgmestres des principales cités, jetèrent les bases d'une prospérité sans précédent fondée sur les échanges et l'expansion Outre-Mer tout en s'identifiant culturellement avec les anciens Israélites qui avaient, eux aussi, brisé les chaînes de l'esclavage lors de leur sortie d'Égypte. Ce mouvement fut particulièrement sensible à Amsterdam, la nouvelle capitale économique de l'Europe, où les prédicateurs calvinistes n'eurent de cesse d'agiter le spectre de la décadence au travers des récits de la chute de Jérusalem et de la captivité à Babylone.

Tolérance religieuse et développement des affaires conduisirent également, à la fin du XVIe siècle, de nombreux marranes à fuir les persécutions et à rejoindre la cité batave. En dépit des fortes réticences de l'Église réformée, les autorités leur accordèrent le droit de former, en 1603, une première congrégation, Beth Yaak (la maison de Jacob) bientôt suivie, en 1608, d'une seconde, Neveh Shalom (la demeure de la Paix). Leur retour à la foi mosaïque put, par ailleurs, s'appuyer sur la présence de quelques rabbins venus des centres séfarades traditionnels de l'empire ottoman, d'Italie et du Maroc. Ainsi, le vénitien Saül Levi Mortera exerça, jusqu'à sa mort en 1660, un rôle décisif dans la socialisation des marranes retournés au Judaïsme en pourfendant

1 - Le marranisme est un terme utilisé à partir du XVe siècle en référence aux juifs de la péninsule ibérique (Espagne, Portugal) convertis au catholicisme, souvent de force et qui continuaient à pratiquer le judaïsme en secret. Au Portugal, ils ont été traditionnellement désignés sous le nom de *cristãos novos* (nouveaux chrétiens), appellation aujourd'hui souvent remplacée par celle de crypto-juifs. L'origine de l'appellation marranes ou *marranos* est incertaine. L'étymologie la plus communément retenue est celle de l'espagnol *marrano*, signifiant cochon (lui-même dérivé de l'arabe *muharram* signifiant rituellement interdit, se référant à la prohibition de la viande de porc des religions juive et musulmane). Une autre explication suggère qu'il proviendrait de l'araméen *maranatha* qui signifie le seigneur est venu. Ce terme aurait été alors tourné en dérision par les catholiques ou les juifs non convertis et appliqué aux juifs qui ont choisi ou subi la conversion.

implacablement les courants hétérodoxes dont le plus célèbre fut celui de Baruch Spinoza qu'il parvint à faire excommunier en 1656.

II - Rabbi Jacob Judah Leon : un professeur réputé et un écrivain fécond

Rabbi Jacob Judah Leon est issu d'une vieille famille de juifs portugais qui, à la fin du XVe siècle, embrassèrent le christianisme pour échapper aux rigueurs de l'Inquisition tout en demeurant fidèles, en secret, à la foi de leurs ancêtres. Son père, Simao de Leao et sa mère, Felipa de Fonseca, profitèrent toutefois du " pardon général " de 1605, qui imposait aux familles portugaises d'ascendance juive de nouvelles taxes, pour quitter leur pays et s'établir à Amsterdam où ils se déclarèrent ouvertement comme juifs. Adoptant le prénom d'Abraham, il devint alors Abraham de Leon.

La formation rabbinique qu'il reçue permit à Rabbi Jacob Judah Leon d'embrasser une carrière de professeur dans des écoles hébraïques, brièvement à Hambourg en 1628 puis, à Middelburg à partir de 1630, avant de revenir, en 1648, à Amsterdam prendre en charge une classe dans l'établissement Talmud Torah de l'un de ses coreligionnaires réputés, Rabbi Menasseh ben Israël.

La modicité de son traitement le conduisit toutefois à rechercher des revenus complémentaires dans la rédaction et l'édition d'ouvrages religieux. Dans son premier livre, *Colloquium Middelburgens*, écrit vers 1640, il exposa ainsi son interprétation de plusieurs passages difficiles de l'*Ancien Testament* sous la forme d'un dialogue entre juifs et chrétiens.

Il collabora également, en 1646, à une édition de *La Mishnah*, cette première compilation des lois orales juives, en vérifiant méticuleusement l'orthographe et les points des voyelles, attestant ainsi de sa parfaite maîtrise de l'hébreu ancien.

III - Une nouvelle interprétation du Temple

Profondément convaincus de l'arrivée prochaine d'un nouveau messie, Rabbi Jacob Judah Leon et son

condisciple Adam Boreel (1602-1665), un millénariste hébraïsant dont il avait fait la connaissance à Middelburg, ne pouvaient accepter une description du Temple fondée uniquement sur les visions du prophète Ezéchiel telle que l'avaient développée les jésuites Hiéronymo Prado et Juan Bautista Villalpando dans leur ouvrage *In Ezechielem Explanationes* (Rome, 1594-1603).

Après avoir étudié les sources bibliques et rabbiniques ainsi que les écrits de Flavius Josèphe, Rabbi Jacob Judah Leon construisit donc une maquette du Temple et publia en 1642, en espagnol, un livret explicatif, *Retrato del Templo de Selemo*, s'ouvrant par une " Adresse au lecteur " qui soulignait parfaitement la démarche encyclopédique de l'auteur :

> *" J'ai l'intention de décrire expressément toutes ces choses [...] à partir de l'autorité des* Saintes Écritures *et [...] de tous les auteurs que j'ai été capable de découvrir qui ont écrit sur ce sujet. Que Dieu m'accorde sa grâce pour accomplir ce que j'ai promis et à vous sa protection. "*

Après une présentation générale du Temple dont, rappelait-il, Salomon fut l'architecte selon le plan révélé par le Très-Haut, il s'attachait ensuite, dans deux cent vingt neuf paragraphes numérotés, à une description minutieuse des différentes phases de sa construction. De nombreuses notes infrapaginales lui permirent également de mettre l'accent sur les modifications intervenues jusqu'à l'édification de l'ouvrage définitif par Hérode. Les deux derniers chapitres, plus courts, décrivaient enfin les vases utilisés pour le service divin et les rideaux ornant le Saint des Saints.

Ce manuel fut rapidement traduit en de nombreuses langues, notamment en Français, dès 1643, sous le titre *Portrait du Temple de Salomon.* En outre, afin de faciliter sa diffusion dans les cercles intellectuels européens, un protecteur réputé des lettres, le duc Augustus de Brunswick, en confia la traduction en latin au théologien luthérien Johannes Saubertus qui publia, en 1665, son *De Templo Hierosolymitano.*

Soucieux, par ailleurs, d'élargir son audience, Rabbi Jacob Judah Leon organisa de nombreuses exposi-

tions publiques ainsi que l'atteste une Résolution des États de Hollande en date du 27 avril 1643 mentionnant :

> *" Après délibération, il fut accepté d'accorder à Jacob Juda leon, pour les exemplaires du livre et pour son explication de la maquette du temple de Salomon, la somme de cinquante florins. "*

Des recherches complémentaires le conduisirent, par ailleurs, à réaliser en 1647, une maquette du tabernacle de Moïse accompagnée d'un livret explicatif. Il acheva également, cette même année, ses réflexions sur le Temple par un petit traité en latin, *De Cherubinis Tactatus*, consacré aux chérubins, ces créatures aux ailes d'ange qui, selon le *Pentateuque*, les *Livres prophétiques* et le *Talmud*, recouvraient l'Arche d'Alliance.

IV - Rabbi Jacob Judah Leon et l'Angleterre

Venue à Amsterdam en 1643 à l'occasion des fiançailles de sa fille avec le Stathouder Frédéric Henri de Nassau, la reine Henriette Marie Stuart, épouse du roi d'Angleterre Charles Ier exprima le souhait, après avoir été officiellement reçue à la nouvelle synagogue de la cité, de pouvoir admirer, à son tour, la maquette du Temple qui était alors exposée dans la maison de Rabbi Jacob Judah Leon, située Korte Houstraat dans le quartier juif d'Amsterdam.

Cette visite royale fut suivie, au cours des années suivantes, par celles de nombreux stuartistes en exil dans la République batave. Ainsi, Michael Honywood, nommé Doyen de Lincoln sous la Restauration, devait ensuite confier au célèbre architecte Christopher Wren l'agrandissement de la bibliothèque de la cathédrale pour abriter sa collection de livres ramenés d'Europe où figurait notamment un exemplaire rarissime d'un journal hollandais de 1641 mentionnant la présentation, par Rabbi Jacob Judah Leon, de sa maquette. Il fallut toutefois attendre la levée définitive, par Charles II en 1674, de l'interdiction faite aux Juifs de s'établir en Angleterre, dont ils avaient été expulsés en 1290 et d'y pratiquer librement leur religion pour qu'il puisse exposer sa maquette à Londres.

Sa visite, qui intervint à la fin du printemps de l'année suivante, fut d'ailleurs précédée par la publication

à Amsterdam, en anglais, d'une brochure d'une quarantaine de pages destinée à un public moins averti et intitulée *A relation of the most memorable things in the tabernacle of Moses and the temple of Solomon, According to text of scripture* avec la mention : " *by Jacob Jehudah Leon Behr, author of the model of Solomon's temple* ".

Rabbi Jacob Judah Leon disparut quelques semaines après son retour en Hollande le 26 tamuz 5436 (juillet-août 1675). Il fut enterré au cimetière juif d'Oudekerk, près d'Amsterdam. Sur sa pierre tombale fut gravée l'inscription : " *Haham Jacob Juda Leao templo* ", évocation discrète de ses travaux sur le Temple et le Tabernacle.

La maquette demeura pendant plus d'un siècle dans la branche anglaise de la famille Leon ainsi que l'atteste le testament d'Isaac Lyon qui la légua à sa mort, en 1756, à son neveu Moses de Castro. Celui-ci devait organiser à Londres, en 1778, une dernière exposition et publier une brochure explicative dont la page de titre était ainsi libellée :

> " *- Une description précise du grand et glorieux temple de Salomon dans lequel sont brièvement expliqués.*
> *- La forme de cette structure.*
> *- Les vases et le mobilier lui appartenant.*
> *- Le palais du roi.*
> *- Le fort Antonin construit pour la défense du Temple.* "

La maquette retourna ensuite en Hollande puis, pour des raisons demeurées obscures, fut envoyée au Brésil où elle disparut au début du XIXe siècle.

Dans sa chronique des juifs espagnols et portugais d'Amsterdam, rédigée vers 1772, David Franco Mendes, le secrétaire de la communauté séfarade, mentionna que l'extérieur de la nouvelle synagogue, consacrée le 2 avril 1675, était une réplique de la maquette du Temple conçue par Rabbi Jacob Judah Leon.

BIBLIOGRAPHIE

CHETWODE CRAWLEY (W. J.), *Rabbi Jacob Jehudah Leon*, Ars Quatuor Coronatorum, Volume 12 (1899), pp. 150-163.

EDWARDS (Lewis), *Notes : Rabbi Jehuda Leon*, Ars Quatuor Coronatorum, Volume 73 (1960), pp. 52-54.

JOHNSTON (Swift P.), *Seventeenth century descriptions of Solomon's temple*, Ars Quatuor Coronatorum, Volume 12 (1899), pp. 135-149.

SHANE (A. Lewis), *Jacob Judah Leon of Amsterdam (1602-1675) and his models of the temple of Solomon and the Tabernacle*, Ars Quatuor Coronatorum, Volume 96 (1983), pp. 146-169.

Rembrandt et la Nouvelle Jérusalem. Juifs et Chrétiens à Amsterdam au Siècle d'Or, catalogue de l'exposition présentée au Musée d'art et d'histoire du judaïsme (Paris, 21 mars-1er juillet 2007), éd. du Panama, 2007, 367 p.



Hiram, architecte du temple de Salomon



Le théâtre d'Alexandrie



HISTOIRE DES SPIRITUALITÉS

Alexandrie

BERTRAND HEYRAUD

Une nuit de 331 av. J.-C., Alexandre fait un rêve dans lequel Homère lui apparaît et lui cite ce vers de l'*Odyssée* :

> *" Puis vers la mer houleuse il existe un îlot en avant de l'Egypte, on l'appelle Pharos. "*

Le grand conquérant, qui envisageait de fonder une ville en Égypte, vient de prendre sa décision : ce sera à Pharos et la ville s'appellera Alexandrie. La légende est belle et peut être vraie mais, ce qui est sûr, c'est que l'emplacement fut choisi avec grand soin par les savants d'Alexandre pour en faire le plus grand port de la Méditerranée. La responsabilité de cette création est confiée à deux personnes : Cléomène de Naucratis habile financier et bon administrateur et le grand architecte Dinocrate de Rhodes. Mais lorsque le 13 juin 323 av. J.-C. Alexandre meurt à Babylone, vraisemblablement d'une violente crise de paludisme, Alexandrie est loin d'être terminée. Ses généraux et les diadoques se disputent les dépouilles de son empire. L'Égypte échoit à Ptolémée qui sera qualifié de *Soter* autrement dit " sauveur ". Et, dès les débuts de son règne, ce sera un " sauveur " particulièrement habile. Alors que Perdicas a organisé le rapatriement du corps d'Alexandre dans l'antique capitale de la Macédoine, Ptolémée n'hésite pas un seul

instant, il attaque le convoi funéraire, s'approprie la prestigieuse dépouille et l'amène en Égypte. C'est à Alexandrie que son fils et successeur, Ptolémée Philadelphe, érigera le mausolée d'Alexandre qui verra défiler tout ce que l'Antiquité compte de grands hommes venus se recueillir ou rêver à leur propre destin auprès des restes du prestigieux conquérant. Si les Ptolémées ont des défauts, ce ne sont, en tout cas, pas des rustres dominés par la seule volonté de puissance militaire. Ils vont créer en Égypte ce que l'on pourrait appeler une nouvelle civilisation où la culture grecque va se mêler à l'antique culture Égyptienne sans jamais s'affronter mais en s'enrichissant mutuellement. Il y aura même la surprenante création, par Ptolémée Soter, d'un nouveau Dieu : Sérapis. Il réunit les traits du dieu grec Hadès, du dieu égyptien Apis et d'Osiris. Cette " création " sera si bien réussie qu'au IIe siècle il sera l'une des divinités favorites, non seulement des Égyptiens, mais de tout le pourtour méditerranéen. Les nouveaux maîtres de l'Égypte sont attentifs à deux choses : la bonne santé économique de leur royaume et son rayonnement intellectuel. A ce titre deux prestigieuses réalisations datant de deux premiers Ptolémées sont emblématiques : le Phare d'Alexandrie, l'une des sept merveilles du monde antique, destiné à faciliter le trafic portuaire de ce qui allait être, pour plus d'un millénaire ; le plus grand port de cette partie du monde connu et la Grande Bibliothèque qui durant presque un millénaire [1] fut le centre incontestable de la vie intellectuelle de notre monde. Il est impossible, dans le cadre restreint de cette évocation, de résumer le foisonnement intellectuel de presque un millénaire. Il faudrait, pour cela, évoquer :



Sérapis
Buste en marbre
Musée d'Alexandrie

1 - Si nous acceptons la date de sa destruction par le calife Omar en 642.

- des philosophes comme Straton de Lampsaque, d'Antiochos d'Absalon, de Chaeremon d'Alexandrie, d'Enesidéme ou encore d'Hieroclès d'Alexandrie ;
- des astronomes et des mathématiciens comme Pappus, Diophante et surtout Ptolémée dont le système régna jusqu'à ce que Kepler le mette en pièce ;
- des théologiens chrétiens comme Clément, Pantène et Origène.

Très humblement je m'en tiendrai à quelques faits, quelques hommes ou femmes, quelques découvertes et

quelques œuvres dont nous sommes redevables à cette extraordinaire métropole.

Dès sa création, cette ville attira presque tous les intellectuels du monde méditerranéen. Le premier d'entre eux, Euclide, entouré de nombreux disciples trouva à Alexandrie un climat favorable à ses recherches encouragées et soutenues par Ptolémée Soter. C'est donc à Alexandrie qu'ont été jetées – pourrait-on dire – les fondements des mathématiques modernes. Au même moment l'activité florissante du port attire d'innombrables marchands et beaucoup de commerçants juifs et Ptolémée Philadelphe, passionné par la connaissance des religions demande à soixante-douze savants traducteurs de retranscrire en grec la *Bible* hébraïque. La légende dit qu'après s'être acquitté de leur tâche, ils s'aperçurent qu'il n'y avait aucune différence dans leurs traductions respectives et qu'ils avaient livré un texte en tous points identique ! Flavius Josephe qui, dans un de ses ouvrages, rapporte cette légende n'indique que soixante-dix traducteurs d'où le nom de cette *Bible* : la Septante. Ceci dit, cette traduction eut un retentissement immense dans tout le bassin méditerranéen car les textes du monothéisme juif étaient désormais accessibles à tous et allait accélérer l'hellénisation du monde juif qui depuis longtemps, utilisait ce qui était la langue universelle de l'époque : le grec. Cette traduction provoqua d'ailleurs une certaine défiance des milieux religieux juifs, notamment les Pharisiens, qui acceptaient difficilement l'idée que leur texte sacré puisse être diffusé dans une autre langue que l'hébreu.

I - Philon d'Alexandrie

Un peu plus de deux siècles plus tard, c'est dans une Alexandrie devenue romaine – mais n'ayant pas, bien au contraire, abandonnée son statut de capitale intellectuelle du monde antique – que naît Philon, dans une communauté juive qui représentait alors quarante pour cent de la population : nous sommes en 12 av. J.-C. et sa famille compte parmi les notables de la cité. Mais, comment être juif dans un monde baigné par la culture philosophique grecque ? Philon, contemporain de Cicéron et de Virgile, va tenter d'y répondre. Dans une profonde et audacieuse synthèse entre foi juive et philosophie grecque il va associer les éléments de la *Genèse* et du *Timée* de Platon pour affirmer un Dieu incorporel,

unique et créateur du monde. Il fait une exégèse allégorique et symbolique de la *Bible* : Moïse est " *la manifestation de la parole, du Logos considéré comme l'expression de l'activité intelligente de l'Un* ". Les œuvres de Philon : *La vie de Moïse*, l'*Allégorie de la Loi* et *Questions et réponses sur la Genèse et l'Exode* influenceront de manière décisive la pensée chrétienne à venir. Il distinguera en chaque homme trois parties : le corps dépendant du principe matériel ; l'âme ou pensée dépendant du principe intellectuel et l'esprit dépendant du principe spirituel (seul ce dernier est immortel car directement infusé par Dieu).

Philon est si bien considéré dans sa communauté, qu'il est nommé député à Rome avec quelques coreligionnaires auprès de l'empereur Caligula afin de négocier un statut politique des Juifs et de s'opposer à l'intrusion du culte impérial au sein des synagogues. L'ambassade ne réussit pas vraiment et son courage sans défaillance au service de la fidélité au judaïsme faillit lui coûter la vie mais l'assassinat de Caligula par la garde prétorienne ramena bien opportunément calme et sérénité dans la vie de Philon qui mourut paisiblement à Alexandrie en l'an 50, âgé de plus de soixante dix ans, Ses contemporains ont pu dire a juste titre :

" *Philon platonise, Platon philonise.* "

Ses nombreux écrits nous sont presque tous parvenus, curieusement grâce à des intellectuels chrétiens qui ont vu dans les écrits de Philon des prémisses du christianisme.

II - Clément d'Alexandrie

Faisons un bond de cent cinquante ans dans le temps. A la fin du IIe siècle et à l'aube du IIIe siècle, Titus Flavius Clemens, plus connu sous le nom de Clément d'Alexandrie, s'efforçait de propager la doctrine chrétienne dans les milieux cultivés de la haute société alexandrine en professant, avec talent :

> *" la philosophie méritait considération [...]. Le véritable gnostique [...] peut tout embrasser grâce à une ferme compréhension de ce qui nous embarrasse [...]. La connaissance, n'est elle pas d'ailleurs, en quelque sorte, une propriété de l'âme douée de raison qui pratique l'ascèse pour mériter l'immortalité par la connaissance ? "*

Magnifique, Clément professait que les sciences étaient un chemin vers la vérité et la connaissance un chemin vers Dieu. Que n'a-t-il été plus écouté notamment par Irénée évêque de Lyon qui, à la même époque, écrivait un brûlot vengeur sous le titre de *Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*. Ironie de l'histoire, alors que tout les séparait, ils furent pourtant l'objet, l'un comme l'autre, de la persécution engagée contre les chrétiens par Septime Sévère.

III - Ammonius Saccas

En ces temps-là, à la charnière du IIe siècle et à l'aube du IIIe siècle, toujours à Alexandrie, un philosophe tenait école et faisait venir des jeunes hommes débordant de talent ; il s'appelait Ammonius, surnommé Saccas car, il est dit qu'il avait été portefaix dans sa jeunesse. On ne connaît pas sa vie, il n'écrivit rien, son enseignement étant entièrement oral, mais il eut une influence des plus considérables, sans doute décisive, quant à l'orientation de la pensée méditerranéenne et donc occidentale. Sans lui nous ne serions pas vraiment ce que nous sommes car il fut le fondateur du néoplatonisme et il eut des élèves prestigieux comme Plotin et Origène le Chrétien.

IV- Plotin

Plotin est né en Égypte vers 205 et, après avoir passé onze années auprès de son maître Ammonius à Alexandrie, il fit partie de la suite de l'empereur Gordien III dans sa calamiteuse expédition contre les Perses. Gordien y eut la gorge tranchée par les sicaires de son préfet du prétoire qui s'empressai, de s'asseoir sur le trône impérial sous le nom de Philippe l'Arabe. Plotin échappa de justesse au même sort et définitivement dégoûté de ses aventures guerrières et de ses envies de " tourisme philosophique ", il trouva refuge à Antioche puis à Rome où il ouvrit une école. Son École était ouverte à tous : hommes, femmes, vieux, jeunes, philosophes, médecins, sénateurs ou simples curieux. Plotin ne voulut rien écrire pour rester fidèle au serment fait à son maître Ammonius avec ses condisciples Herennius et Origène. Mais constatant que ces deux derniers avaient renié leurs engagements en écrivant de nombreux traités il se résolut, à son tour, à laisser écrire son enseignement en cinquante-quatre livres réunis en groupe de neuf par son élève Porphyre : les *Ennéades*.

Qui était-il donc Plotin ? Un homme de son temps anxieux de son devenir et qui voulait trouver des réponses aux interrogations de Clément d'Alexandrie : *" Qui étions nous ? Que sommes-nous devenus ? Où étions nous ? Où avons nous été jeté ? Où allons nous ? D'où nous vient la libération ? "* Il est bien difficile, en quelques lignes, de résumer sa pensée mais essayons de ne pas trop la trahir. La philosophie de Plotin est la philosophie de l'Un et cette idée n'est pas nouvelle puisqu'elle remonte aux présocratiques : tout vient de l'Un mais, lui, ne vient de rien et, sans lui, rien ne serait et grâce à lui tout est. Mais comment expliquer le passage de cet Un éternel, immobile et inconnaissable au multiple, à la création ? Eh bien grâce aux trois hypostases [2] :

- L'Un règne au dessus de toutes choses.
- L'intelligence (ou *Nous* ou encore esprit) émane de la première et en qui demeurent toutes les réalités intelligibles existantes ; ce qui, pour Platon, était le monde des idées.
- L'âme de qui émane, à son tour, le monde sensible. Et tout le sens de l'univers est contenu dans cette procession du Un vers l'intelligence, puis de l'intelligence vers l'âme, puis du retour de l'âme vers l'intelligence, puis vers l'Un.

2 - Ce sont des principes premiers, des réalités fondamentales, relevant de la métaphysique ou de la théologie. Dans la doctrine néoplatonicienne, l'hypostase est un terme qui signifie principe divin. La base de cette philosophie (surtout dès Plotin) était une sorte de métaphysique abstraite, introduisant dans la divinité unique des hypostases diverses.

Mais Plotin était bien plus qu'un talentueux intellectuel ou qu'un génial théoricien. En fait sa philosophie était l'essai, si difficile et si complexe, de traduction, à l'intention des hommes en général et de ses disciples en particulier, d'une expérience spirituelle et mystique personnelle. Pour preuve ce beau passage des *Ennéades* :

> *" Souvent m'éveillant de mon corps à moi-même, devenu alors extérieur à tout le reste et intérieur à moi-même, contemplant alors une beauté merveilleuse, sûr alors d'appartenir au plus haut point au monde supérieur, ayant vécu la vie la plus noble, étant devenu identique au divin, m'étant fixé en lui, étant parvenu à cette activité suprême et m'étant établi au-dessus de toute autre réalité spirituelle, quand après ce repos dans le divin, je retombe de l'esprit au raisonnement, je me demande comment j'ai pu jamais et cette fois encore, descendre ainsi, comment mon âme a pu jamais venir à l'intérieur d'un corps, si déjà, lorsqu'elle est dans un corps, elle est telle qu'elle m'est apparue. "*

Avant de mourir [3], il dit :

" Je vais m'efforcer de ramener le divin qui est en moi au divin qui est dans le Tout. "

Il n'est pas étonnant que la toute jeune religion chrétienne s'inspirât avec force des idées de Plotin pour asseoir son dogme sur la Trinité. Désormais l'emprise chrétienne sur les esprits s'affirmera. A la résistance d'une certaine élite pétrie de philosophie classique, on pourrait presque affirmer qu'au fond ce fut peut être bien la philosophie grecque qui remporta la victoire.

3 - Il mourut à Naples, en 270, des suites de sa maladie (probablement une tuberculose) assisté par Eustochius, dernier disciple resté à son chevet. Il avaitt soixante-six ans,

V - Les révélations du IIIe siècle à Alexandrie

Dans le même temps, à Alexandrie et dans ses environs, apparut un phénomène extraordinaire : l'émergence de sagesses révélées. Elles venaient d'horizons divers et on les attribuait, pour certaines d'entre elles, à des mages de Perse ou à un dieu d'Égypte. Il y avait aussi des oracles venus de Chaldée et, pour finir, le pythagorisme et l'orphisme reprenaient force et vigueur. Arrêtons-nous juste un instant sur la révélation d'Hermès Trismégiste, cette extraordinaire conjonction de la sagesse grecque et de la sagesse de l'Ancienne Égypte que Asclépius nous décrit comme " *la copie du ciel, le temple du monde entier* ". On ne peut, ici, appréhender la connaissance de cette révélation mais, afin de mieux la comprendre, j'ai choisi la conclusion du *Traité X* (24-25) :

> *" Car l'homme est un vivant divin, qui doit être comparé non pas au reste des vivants terrestres, mais à ceux d'en haut, dans le ciel, qu'on nomme dieux. Ou plutôt, s'il faut oser dire la vérité, c'est encore au dessus de ces dieux qu'est établi l'homme réellement homme ou, du moins, il y a complète égalité de pouvoir entre les uns et les autres. En effet aucun des dieux célestes ne quittera la frontière du ciel et ne descendra sur terre ; l'homme au contraire s'élève même jusqu'au ciel et il le mesure et il sait ce qui dans le ciel est en haut, ce qui est en bas, et il apprend tout le reste avec exactitude et, merveille suprême, il n'a même pas besoin de quitter la terre pour s'établir en haut, si loin s'étend son pouvoir ! Il faut donc oser le dire, l'homme terrestre est un dieu mortel,*

le dieu céleste est un homme immortel. Aussi est-ce par l'intermédiaire de ce couple, le monde et l'homme, que toutes choses existent, mais elles ont toutes été produites par l'Un. "

Tout commentaire est inutile : ce texte se suffit à lui-même. Alexandrie est une ville qui incarne à elle seule une civilisation. Elle est le réceptacle de la pensée des hommes que la Méditerranée a nourri depuis des millénaires. Ses conceptions religieuses sont multiples mais recèlent un étonnant fond commun : le génie grec.

1 - ALEXANDRIE ET ARIANISME

C'est aussi à Alexandrie que prendra corps ce qui allait être l'hérésie majeure des premiers temps du christianisme. Arius, prêtre à Alexandrie en 314 s'oppose à l'évêque en professant une absence de consubstantialité entre le Père et le Fils : ce prêtre alexandrin estime que Jésus est un homme en qui seulement la parole de Dieu s'incarne. Tout cela crée un véritable chaos et l'empereur Constantin lui-même s'en mêle en convoquant le concile de Nicée où Arius est condamné et la doctrine fixée dans le credo ou symbole de Nicée. Plus tard, les Vandales, les Wisigoths et les Ostrogoths seront ariens...

2 - ALEXANDRIE ET PROCLUS

Mais il n'en reste pas moins que les philosophes gardent tout leur prestige et notamment Proclus, " pur produit " de la pensée alexandrine, formé par Olympiodore l'Ancien et Héron d'Alexandrie qui pendant plus de trente ans dirigera l'école d'Athènes jusqu'à sa mort en 485. Il va régner sans partage et écrire une œuvre considérable véritable couronnement du néoplatonisme par sa qualité, son originalité et son envergure. Une phrase tirée de son traité *Théologie platonicienne* donne une assez bonne idée générale de l'orientation de sa pensée :

" Toute la théologie grecque est fille de la mystagogie [4] d'Orphée : Pythagore le premier avait appris d'Aglaophamos les initiations relatives aux dieux. Platon ensuite a reçu des écrits pythagoriciens et orphiques la science toute parfaite qui les concerne. "

4 - La mystagogie désigne le temps qui suit le catéchuménat correspondant à l'initiation aux mystères de la foi, notamment la participation à l'eucharistie. Le mystagogue, c'est à dire le catéchiste qui enseigne au néophyte, a donc la mission de conduire celui qu'il accompagne au cœur du mystère chrétien. a mystagogie permet à ceux qui ont vécu des sacrements (baptême, confirmation, eucharistie, etc.) d'en recueillir l'expérience et les fruits. Ainsi, dans une société où tout est à expliquer, la mystagogie invite, à la manière des premiers chrétiens, à laisser dans les pratiques liturgiques la parole aux rites et permettre aux nouveaux chrétiens d'exprimer leur propre expérience. Cette tradition est ancienne ; on trouve un bon exemple de mystagogie dans Les *Catéchèses* de Saint Cyrille de Jérusalem.

Cet homme qui vécut essentiellement une vie de professeur donnant des cours à ses élèves tout au long du jour et écrivant chaque nuit plus de sept cents lignes, avait en fait une vie quasi-monacale rythmée par de longues vigiles d'adorations et les trois prosternations qu'il faisait au soleil à son lever, à son midi et à son coucher. Il n'est pas possible de comprendre sa doctrine par un rapide survol mais évoquons seulement ses hiérarchies divines qui nous mèneraient de l'Un premier Dieu à la matière en passant par les hénades, les dieux intelligibles, les dieux intellectifs, hypercosmiques, encosmiques, les âmes universelles, intelligibles, partielles dont font partie et les hommes et les animaux et il est plus plaisant de lire son magnifique hymne aux dieux des *Oracles Chaldaïques* :

> " *Écoutez-moi, dieux tenant le gouvernail de la sainte sagesse, vous qui, ayant allumé le feu qui entraîne dans les hauteurs, attirez vers les immortels les âmes des mortels qui, purifiées par les ineffables mystères de vos hymnes, abandonnent la caverne ténébreuse.*
>
> " *Écoutez-moi, grands sauveurs et accordez-moi, la tirant de livres sacrés, une lumière pure, en dissipant le brouillard pour que je puisse distinguer entre un dieu immortel et un homme.*
>
> " *Eh bien, dieux, chefs souverains de l'éblouissante sagesse, écoutez moi et, à celui qui se hâte sur le sentier qui porte vers les sommets, révélez les rites et les mystères, transmis par les paroles sacrées.* "

Il est bien évident que les chrétiens étaient tout de même embarrassés face à ces textes splendides et à ces hautes idées. Il leur était bien difficile de balayer tout cela d'un revers de main dédaigneux. C'est bien ce que certains comme Tatien, Irénée, Tertullien ou Lactance avaient tenté de faire en disant que seul le Christ apportait la vérité, tout le reste n'étant qu'un amas de faussetés sans aucun intérêt. Mais ils étaient loin d'être majoritaires et l'on peut rappeler un certain professeur de philosophie devenu évêque qui mit comme condition à l'acceptation de sa charge, certes d'être évêque dans sa ville, mais de rester philosophe dans sa maison. Et est-il besoin de rappeler que pour Clément d' Alexandrie, Origène ou saint Augustin, la

philosophie rassemblait des parcelles de vérités qui préparaient le monde à la révélation chrétienne. Mieux encore le Pseudo Denys, dit l'Aréopagite, dans *La Hiérarchie Céleste* – ouvrage qui a irrigué toute la pensée chrétienne du Moyen-Âge à nos jours – annonce :

> *" Tout don excellent et tout don parfait vient d'en-haut descendant du Père des Lumières Ajoutons que, lorsque, sous l'impulsion du Père, la Lumière sort de soi pour se répandre et nous illuminer de ses dons excellents, c'est elle seule, qui, à titre de puissance unifiante nous rétablit dans notre état ancien en nous élevant vers le haut, c'est elle qui nous converti à l'Un et à la simplicité déifiante du Père rassembleur. "*

Très beau texte qui eut pu être écrit par Proclus dont il était non seulement le contemporain mais très certainement un assidu lecteur et admirateur.

Tout ce qui vient d'être évoqué fut l'œuvre d'Alexandrie qui, pendant huit siècles, anima la vie scientifique et intellectuelle du monde antique en préparant l'avènement des monothéismes qui, ingratitude de l'histoire, deviendront ses fossoyeurs.

PROCHAIN ÉPISODE : UNE IDÉE NOUVELLE, LA CHRÉTIENTÉ

Stromates livre VI
De Clément d'Alexandrie

" L'héritage parfait est la part de ceux qui arrivent à l'état d'homme parfait, à l'image du Seigneur, tandis que la ressemblance ne tient pas, comme certains le pensent, à la forme de l'homme : cette affirmation serait athée. Elle ne tient pas non plus, à une ressemblance de vertu avec la cause première : cette interprétation aussi est impie, car on estime alors qu'il y a identité de vertu chez l'homme et chez Dieu Tout-Puissant. Tu as insinué l'impiété que je serai semblable à toi, est-il dit, lorsqu'il doit suffire au

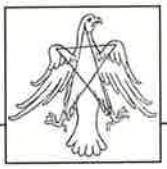
disciple de devenir comme son maître, *dit le Maître. Grâce à sa ressemblance avec Dieu, celui qui a été placé au rang de fils adoptif et d'ami de Dieu devient cohéritier des seigneurs et des dieux, si, comme le Seigneur l'a lui-même enseigné, il devient parfait conformément à l'*Évangile. *C'et donc le gnostique qui imprime en lui la ressemblance la plus proche : la pensée que le Maître avait lorsqu'il donna aux hommes sensés et sages des ordres et des conseils, il l'a comprise, comme le voulait Celui qui enseignait et il se l'est appropriée grâce à son intelligence de grande classe ; il enseigne remarquablement sur les toits les hommes capables de devenir un édifice élevé et, par l'exemple de son comportement, il est le premier à donner force à ce qu'il dit. En effet, le Maître a commandé comme une chose possible que le chrétien, homme de race royale, exerce tout à la fois un commandement et une maîtrise, puisqu'il nous a été enjoint de dominer non seulement les animaux féroces que nous pouvons rencontrer, mais aussi les passions sauvages qui nous habitent. Ainsi, comme on le voit, c'est par son attention à la vie bonne et à la vie mauvaise que le gnostique est sauvé, lui qui comprend et qui agit plus que les scribes.*

" *David écrivit :* tends l'arc, avance et règne, pour la vérité, la douceur et la justice, et tu seras admirablement guidé par ta droite *[c'est-à-dire le Seigneur]. Qui donc sera assez sage pour comprendre cela, assez intelligent pour le connaître ? Car les voies du Seigneur sont sans détour dit le prophète. Il montre ainsi que seul le gnostique est capable de saisir et de mettre en lumière les paroles dites par l'Esprit sous une expression voilée. A ce moment là, l'homme qui comprend gardera le silence, dit l'*Écriture. *Il en est évidemment ainsi lorsqu'il s'agit de s'adresser à ceux qui en sont indignes, parce que le Seigneur l'affirme :* celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. *Il veut dire que tous ne sont pas à même d'entendre et de comprendre. David écrit justement :* Comme une eau ténébreuse dans des nuées aériennes, jaillies de l'éclat qui était devant sa face, les nuées passèrent, grêle et charbons de feu, *pour enseigner que les paroles sacrées ont été voilées. Ainsi indique-t-il que, pour les gnostiques, ces paroles sont envoyées Dieu avec la transparence et l'éclat d'une grêle inoffensive, alors que beaucoup sont ténébreuses comme les charbons retirés du feu, qui, à moins d'être ravivés et attisés, ne seront ni flamboyants, ni lumineux. Le Seigneur, est-il donc dit, me donne une langue d'homme instruit pour avoir la connaissance, au bon moment, quant il y a une parole à dire, non seulement pour témoigner, mais aussi pour interroger et pour répondre. Et l'instruction que me donne le Seigneur m'ouvre la bouche. Ainsi, c'est le gnostique qui sait aussi quand, comment et à qui il faut parler. "*



L'âme juive
Sculpture de Bernard Zerbib

Le *Dossier* " *Franc-Maçonnerie et judaïsme* "
a été réalisé sous la direction de Paul Studnia



LE DOSSIER
" Judaïsme et Franc-Maçonnerie "

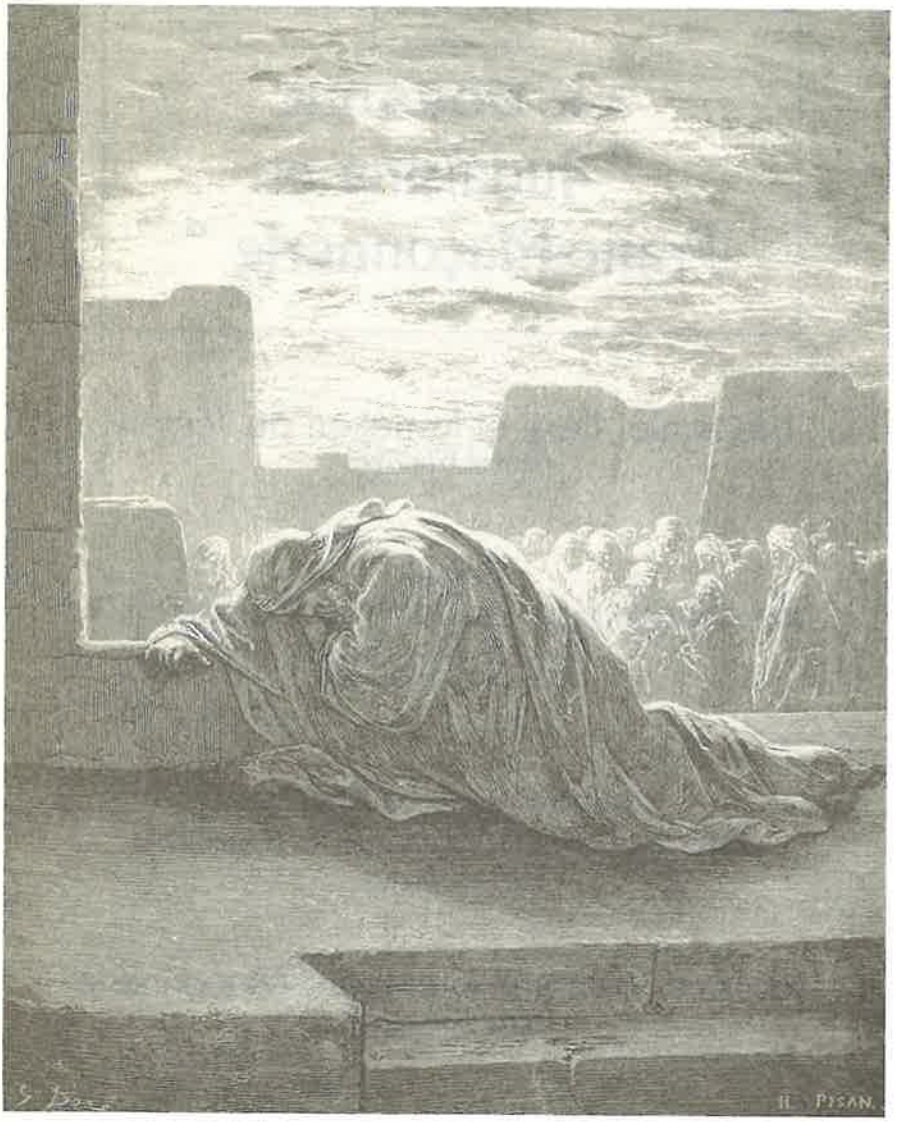
Néhémie, l'exil et la notion de Temple
Gérard Wininger

Babel, une chance pour les hommes d'aujourd'hui
François-Xavier Tassel
Docteur en urbanisme

Influence du judaïsme dans la Franc-Maçonnerie régulière
Michel Jossay

Judaïsme, hébraïsme et Franc-Maçonnerie
Pierre Benzaquen

L'homme face à son pouvoir
Conférence Villard de Honnecourt
Marek Halter
Écrivain, essayiste



Néhémie et ses compagnons devant les portes de Jérusalem
Gravure illustration Gustave Doré
la Bible Ancien Testament



NÉHÉMIE ET L'EXIL

La notion de Temple

GÉRARD WININGER

Dans la *Bible*, le *Livre des Chroniques* (*IICh.* 36-23) se termine par ces mots :

" S'il est parmi vous quelqu'un qui appartienne à son peuple, que l'éternel son dieu soit avec lui pour qu'il monte. "

Le dernier mot de la bible juive est " *qu'il monte* " et ce dernier paragraphe forme le début du *Livre d'Ezra*. Esdras rappelle ainsi le décret de Cyrus, roi de Perse autorisant en 538 avant notre ère les Judéens exilés à Babylone à remonter à Jérusalem pour reconstruire le Temple. C'est le " païen " Cyrus, considéré comme un messie par Isaïe et comme le premier " sioniste " par Amos Oz et Shimon Pérez, qui a aidé matériellement, physiquement et financièrement les judéens en leur redonnant leur autonomie. mais il s'agit d'une autonomie toute relative car la Judée restera satrapie [1] perse prévenant ainsi toute tentative d'indépendance politique. D'autre part, parmi ces judéens, beaucoup ne voulaient pas du tout reconstruire le temple et ce n'est qu'une infime partie qui reviendra avec Ezra [2] et Néhémie [3] fonder le deuxième royaume de Judée.

---

1 - Un satrape, signifiant protecteur du pouvoir (royaume), est le gouverneur d'une satrapie, c'est-à-dire une division administrative de l'Empire perse.

2 - Esdras est un prêtre et scribe juif qui a mené environ 5000 exilés Judéens de Babylone à Jérusalem en 459 av. J.-C. Il a reconstitué la communauté juive dispersée sur base de la *Torah* et avec un accent sur la loi. Selon la *Bible* hébraïque, il a résolu la menace identitaire que posent les mariages mixtes entre Juifs et étrangers et a apporté une lecture précise de la *Torah*. Esdras est grandement respecté dans la tradition juive. Sa connaissance de la *Torah* est considérée comme ayant été égale à celle de Moïse. Comme Moïse, Hénoch et David, Esdras a reçu le titre honorifique de scribe et est appelé Esdras le Scribe dans la tradition juive.

3 - Néhémie est une figure majeure du retour à Sion, dont l'histoire est consignée dans la *Bible*. Il est considéré comme le principal maître d'œuvre de la reconstruction des murailles de Jérusalem et comme l'auteur principal du *Livre de Néhémie*.

I - Médiation

Il est important de comprendre que, sous différents aspects, nous ne ferons que développer le thème suivant : devant les nouvelles formes d'installation de l'homme dans le monde, on prend conscience que le discours mythique est insuffisant et en fonction de la nouvelle conscience que l'homme prend de lui-même, aussi bien individuellement que collectivement, s'élabore ce que nous pouvons appeler le monde moderne qui est celui du *logos* à opposer au *muthos* et qui aura pour fondement de ne plus absolutiser le texte même de la loi. Une loi que nous n'entendons que comme un code qui mène vers un quelque part, vers un espace-temps où l'expérience spirituelle de l'individu ne prend son sens, qu'inscrite dans une histoire. Les sages, par l'élaboration talmudique et l'exégèse allégorique créatrice ne vont plus considérer le texte comme une structure absolue mais nous dirons mieux comme une trace avec un sens qui n'est pas à l'intérieur du texte mais qui se trouve à l'extérieur dans un événement objectif et historique. C'est désormais toute la part de la médiation humaine, celle de l'interprétation visant l'intelligibilité et surtout la motivation de sens qui nous renvoie dans le monde symbolique.

Le nouveau Temple va s'édifier par un retour intellectuel et spirituel dans la mesure où la loi elle-même va recevoir de nouveaux développements et se transfigurer peu à peu. Les commentaires et interprétations s'ajoutant au texte, en une jurisprudence qui adaptera cette loi aux différentes époques. C'est si vrai que Moïse, lui-même, recevant la loi, y a vu des signes qu'il ne peut déchiffrer et interroge Dieu sur le sens caché de ces signes. Dieu lui répondit :

" Descends le long de l'Histoire et va à l'école d'Akiba. "

La-bas Moïse ne reconnaissant plus rien, Dieu répond :

" C'est bien ta loi, la loi de Moïse mais il y a les jours de Moïse et les jours d'Akiba, ceci est ta loi pour les jours d'Akiba. "

La loi elle-même reprend vie, elle se fait plus conforme à son inspiration même, voyez toutes les implications quant à la notion de tradition. Et là nous abordons des choses importantes, en effet, la seule et unique richesse des Franc-Maçons est constituée par l'infinie multiplicité des interprétations comme principe de la démarche initiatique.

II - Savoir et connaissance

Bien que je me réfère à la tradition biblique qui ne représente qu'un des composants du fait traditionnel, ce que je dis ne doit pas rester lettre creuse et morte. Des outils nous ont été remis et l'on peut penser que d'autres nous seront remis un jour, ce qui nous donne un savoir, un savoir faire caractérisant un art de bâtir et une initiation de métier. Parce que le Maçon travaille constamment à la gloire du Grand Architecte De L'univers (GADL'U) et dans

la mesure où nous acceptons que l'homme ait été crée à l'image de Dieu (*Gn.* 1-27), il s'agit de créer ce qui n'avait jamais existé auparavant, détruire ce qui existe déjà et enfin façonner de nouvelles formes.

Le but est clairement énoncé par le Vénérable Maître d'une Loge :

" La vie nouvelle proposée par l'initiation est la réalisation de notre propre perfectionnement en avançant dans la voie de la connaissance. "

Des deux mots clés " savoir " et " connaissance ", l'esprit traditionnel affirme comme l'indique la *Table d'Emeraude* que ce qui est en-bas est comme ce qui est en-haut, ce qui amène à expliquer la partie par le tout et à tirer du supérieur, la clé indispensable à la compréhension de l'inférieur. Est inférieur tout ce qui se mesure en termes pratiques, utilitaires, mondains et supérieur tout ce qui exprime une forme pure et désintéressée d'activité.

Pour résumer plus simplement, le savoir concerne toutes les éruditions, l'enseignement des écoles, les visions et les écoutes qui contribuent à nous rapprocher de l'universel. Le savoir a donc un côté horizontal et passif. La connaissance relève plus d'une transcendance par son côté réactif et vécu d'une transformation et d'une libération. La connaissance, c'est la conscience intime et l'expérience de celui qui connaît parcequ'il a vécu et établit ainsi, une coincidence entre pensée et action propre ; c'est-à-dire l'essence de ce que l'on est et un état d'être, une présence au monde extérieur qui dit la même chôse. La connaissance harmonise et abolie la distance entre vérité intérieure et vérité extérieure, l'épaisseur du réel, l'apparence. Enfin, la connaissance est un des témoignage de la potentialisation de l'initiation où il n'y a plus de soumission et de destins subit. C'est enfin elle qui substitue au *cogito* cartésien : " *je pense donc il en est ainsi* ".

Ce qui est important c'est qu'on ne peut attribuer la même valeur à ces deux aspects puisque ce qui demeure immuable et permanent à l'intérieur, prime sur la brève existence de l'extérieur. C'est toute l'importance que nous devons accorder à l'anagramme VITRIOL du cabinet de réflexion, indiquant le sens de la démarche. C'est là le sens traditionnel qui relève du meilleur des idées humaines, des philosophies et des théologies sous la reconnaissance d'une source principielle, origine du tout.

III - Quelques mythes de l'initiation

Ce que je viens d'exprimer aide à comprendre la raison pour laquelle, contrairement à la mentalité biblique qui abandonne le mythe, la démarche initiatique traditionnelle présente en Maçonnerie et, plus particulièrement dans le Rite Écossais Ancien et Accepté, prend à son compte la compréhension exotérique et surtout ésotérique de différents mythes comme permettant la redécouverte du sens, la réintégration, la réalisation et, par là même peut-être, le bonheur de vivre.

Avec le cabinet de réflexion, nous trouvons l'allégorie de la caverne chère à la *République* de Platon et le mercure, attribut du dieu Hermès. Dans le domaine du parjure, nous trouvons Icare se brûlant les ailes en s'approchant trop près du soleil de la connaissance ou plutôt d'une connaissance inadéquate pour sa qualification.

De manière évidente, dans la démarche écossaise du Maçon, on pourrait penser à Sisyphe poussant son rocher dans un geste répétitif et perpétuellement voué à l'échec mais qui reste essentiel à l'ordre du monde, ce qui fait de l'initié un simple " besogneux " préoccupé par ce qui n'est que la possibilité de son propre dépassement.

La virtualité de l'initiation est donnée, qui nécessite l'action propre pour une véritable réalisation sinon on reste un simple adepte. Le mythe de Ganymède [4] situe l'homme cherchant dans une démarche ascendante attiré par le monde céleste alors, que devenu homme connaissant, il y a descente pour la rencontre.

Héraclès et Ulysse, eux, sont les deux modèles de courage avec leurs travaux et leurs voyages qui sont considérés comme autant d'épreuves et comme autant des symboles de force et d'énergie. Ulysse retourne à Ithaque certes changé mais il appartient au cycle de l'éternel retour c'est pourquoi, Abram – qui devient Abraham – est certes un meilleur exemple initiatique.

Babylone et Jérusalem sont les deux grandes scènes pour Néhémie en ce qui concerne la reconstruction du temple de Salomon, le travail étant effectué la truelle d'une main et chacun gardant son épée de l'autre main.

Nous retrouvons là les deux racines du REAA : son origine opérative fondée sur l'initiation de métier avec la truelle symbolisant l'œuvre à accomplir et l'épée qui fait référence à la spiritualité chevaleresque basée sur la pratique de la vertu. Il est intéressant de rappeler les deux questions qui sont posées avant les épreuves :

- Qu'est ce que la vertu ?
- Qu'est ce que le vice ?

Par vertu, il faut entendre la fidélité à une éthique ayant pour valeur l'honneur, la vérité, le courage, la loyauté.

---

4 - Prince troyen, fils de Tros (roi fondateur de Troie) et de la nymphe Callirrhoé, arrière-petit-fils de Dardanos et donc descendant de Zeus. Selon l'Iliade, il est réputé être le plus beau des adolescents. Alors qu'il fait paître son troupeau sur le mont Ida de Troade, Zeus l'aperçoit et, se transformant en aigle, l'enlève pour en faire son amant et l'échanson des dieux. En compensation, son père reçoit de Zeus quatre chevaux qu'il tenait de Poséidon, qui figurent ensuite dans le mythe d'Héraclès : Laomédon (père de Ganymède selon d'autres versions) les promet au demi-dieu s'il sauve sa fille Hésione. D'autres traditions parlent plutôt d'une coupe en or, œuvre d'Héphaïstos. Héra, jalouse non seulement de ce nouvel amant mais aussi de sa fonction d'échanson que Zeus avait enlevé à Hébé, sa fille, force son mari à renvoyer Ganymède chez les mortels. Zeus l'élève alors plutôt au ciel sous la forme de la constellation du Verseau.

Le passage de Babylone à Jérusalem est une sorte de combat pour la liberté et la reconnaissance et cette étape ressemble au passage d'un pont où le combat est bien le même des deux cotés de la rive. De tous les exils, l'exil intérieur et l'exil de soi-même sont ceux dont la trace est la plus entêtante. D'abord combat pour se libérer de la déportation et de l'oppression des autres et aussi combat contre soi même pour la liberté de travailler et surtout exister par soi même. Il s'agit là du courage de se prendre en charge seul, on se rappelle l'insistance des hébreux dans le désert à vouloir retourner dans une Égypte, somme toute, confortable et sécurisante. Pour l'initié, il s'agira de sortir des autres qui le reconnaissent pour tel.

La tradition islamique distingue, elle aussi, deux guerres saintes : la petite guerre sainte qui est matérielle et se livre à l'extérieur contre des ennemis et la " grande guerre sainte " qui est la lutte du principe le plus élevé chez l'homme, intérieure et spirituelle contre les ennemis que l'on porte en soi.

IV - Métaphysique

Le thème de Néhémie aborde la notion de l'exil et du retour dans les *Écritures*. Cette notion d'un isolement et d'une solitude assez caractéristiques du prophétisme est intimement liée c'est paradoxal, à l'universel humain, c'est-à-dire à la question du devenir et de l'identité profonde, du sens et de la valeur. Cela veut dire transformer l'exil et la dispersion au-delà d'une expérience nécessairement transitoire et limitée et au-delà d'une catégorie liée à des avatars historiques et politiques : en faire donc une catégorie métaphysique.

Pourquoi métaphysique ? Parce que seule la métaphysique transcende les particularismes !

Il ne faut pas oublier que, lors de la cérémonie maçonnique, le néophyte, introduit dans la chaîne d'union, cherche la vérité et la lumière. Les qualités importantes qui unissent les Frères, à cet instant, sont la vérité la justice, la discrétion et l'amour fraternel. Dans un autre domaine, à l'orient on trouve l'autel des serments qui est aussi l'autel de la vérité.

La question que l'on peut ainsi se poser est donc d'ordre métaphysique : n'y a-t-il pas identité entre lumière et vérité, la lumière n'est elle pas simplement la vérité ?

En effet, il faut transformer la mémoire de sa souffrance en œuvre de renaissance, bâtir un avenir sur les ruines d'un passé englouti ; nombreuses sont les portes du texte biblique qui s'ouvrent sur des dilemmes, des conflits et des espérances d'ordres métaphysiques. Ce récit éthique et universel, prescrivant des valeurs valables pour tous, se présente comme le paradigme de l'homme et de sa relation à la loi, à sa finitude, à autrui, au monde et au

ciel des valeurs, c'est-à-dire ce qui donne sens à la vie. Ainsi nous ne poserons jamais le problème d'une quelconque théodicité, cela ne nous intéresse pas, mais nous évoquerons simplement une difficulté purement humaine où, au-delà d'un conditionnement, existe simplement une problématique d'identification. En initiation il s'agit de métamorphoses individuelles : le passage de postulant à récipiendaire puis néophyte et enfin Frère.

VI - Exil et retour

Au Maçon, il est posé la question : " *qu'apportez vous en Loge ?* " Ce à quoi il répond : " *bienveillance à tous mes Frères* ". Cela est en relation avec le fait que, avant la première chaîne d'union, par une capacité à pardonner, derrière l'apparence, l'homme a changé. En effet, cette force intérieure qu'est l'oubli volontaire constitue un entraînement à la bienveillance, première des vertus chevaleresques.

Au-delà de la dialectique, de la centralité d'une terre et de la notion d'exil, est à souligner le paradoxe selon lequel on peut être profondément exilé sans jamais quitter le sol natal et que l'initié véritable doit bien se ressentir comme tel. Cela nous a d'ailleurs été rappelé par Henri Lustman :

> *" Si le rite se réfère au voyage comme symbole de la quête, c'est pour privilégier le retour à l'errance inscrite au plus profond de l'être, s'arracher à la sédentarité pour accepter l'errance et le désert intérieur. "*

En situant un véritable fondement dans ce rapport de balancier, un peu comme systole et diastole entre l'universel du sentiment d'exil et le singulier de la fidélité à une terre qui plus est se trouve être la terre sainte, veut s'incarner, comme un idéal, l'idée d'une universalité des valeurs dans leur seule dimension spirituelle. Alors, en préalable, nous dirons qu'il est tout à fait pertinent de considérer que l'exil n'est pas terminé puisque le Temple n'est toujours pas reconstruit.

VII - Sacré et sainteté

A propos de l'idée du Temple et afin de s'en dégager, nous savons que notre recherche est l'introduction de la sainteté dans notre monde. A ce sujet, il est important de faire la différence entre la sacralité naturelle païenne et la notion de sainteté proposée par les écritures qui ne concernent qu'une attitude morale et une conduite éthique dans l'immanence qui est celle du Maçon. La *Bible* ne reconnaît aucun objet sacré. La loi elle-même en tant qu'écrit " non vocalisé " par les voyelles que vient lui apporter le lecteur est un objet impur qui, lors d'un contact direct, nécessite une purification par les eaux lustrales ; c'est toujours la notion de séparation. L'homme le plus saint n'existe pas non plus, les personnages les plus importants ne sont qu'au nombre de trois (*Dt.* 27-19).

Moise ordonne aux lévites la séparation du peuple en six tribus qui monteront sur le mont Garizim [5] pour des bénédictions et six autres tribus sur le mont Ébal [6] pour des malédictions (Dt. 5, 12) : " *Maudit soit celui qui détourne le droit de l'étranger, de la veuve et de l'orphelin* ".

La sainteté n'est pas qu'immanente elle est aussi dynamique dans la mesure où le but n'est pas de rendre Dieu saint, il n'a pas besoin de cela, mais il s'agit de sanctifier le monde qui, lui, en a vraiment besoin. Spiritualiser la matière afin qu'elle devienne supérieure à l'esprit pur dans la mesure où il est admis que la sainteté céleste elle-même ne tire sa bénédiction que de la valeur de son socle terrestre et profane auquel elle se réfère uniquement, nous venons de l'expliquer.

Les kabbalistes enseignent qu'il y a deux sortes de sainteté, celle qui se perçoit dans l'ordre des valeurs impersonnelles et celle qui se perçoit dans l'ordre des valeurs de la personne. Le paradoxe, qui n'est qu'apparent, réside dans le fait que nous sommes toujours inférieurs à la structure qui nous conditionne mais en fait nous en sommes supérieurs en qualité. Selon une interprétation tout à fait traditionnelle, les ouvriers aux mains calleuses qui réparent les brèches du Temple sont les égaux du Grand Prêtre. Ils lui sont même supérieurs car le Grand Prêtre ne pénétrait dans le Saint des Saints qu'une fois par an pour le rituel de la prière alors que les ouvriers y pénètrent chaque jour pour le service de la réparation.

Le dieu de la *Bible* n'ayant créé qu'un seul homme afin que nul ne puisse se targuer d'être plus noble que son prochain, le païen au cœur juste est l'égal du Grand Prêtre. Après que les Égyptiens eurent été engloutis, les anges se mirent à chanter et le maître du monde lui-même les interrompit en disant :

> " *Vous ne sauriez chanter alors que mes fils, les Égyptiens, gisent au fond de l'eau.* "

---

5 - Aux alentours de 330 av. J.-C., la population samaritaine a bâti au sommet de la montagne un temple devenu le centre religieux du samaritanisme, à la façon du Temple de Jérusalem pour le judaïsme. Ce temple sera construit un peu avant la conquête d'Alexandre le Grand ou juste après. Le temple est alors entouré de fortifications (d'après le *Livre des Macchabées*). Il sera cependant détruit par le roi Hasmonéen Jean Hyrcan Ier au deuxième siècle avant l'ère chrétienne (vers 108 av. J.-C.). Le temple est reconstruit peu après la révolte avortée juive de Bar-Kokheba (132-135). A partir de sa conversion au christianisme, l'empire byzantin a cependant tenté de convertir de force les minorités (chrétiens hétérodoxes ou non-chrétiens) à sa version du christianisme. Ainsi, l'empereur Zénon (427-491) s'en prend aux Juifs et aux Samaritains. Sous son règne, le temple samaritain est une seconde fois détruit (en 484, semble-t-il), et ce, de façon définitive. Il ne sera jamais reconstruit. Quand le christianisme est devenu la religion dominante de l'empire romain, les Samaritains ont été privés d'accès au mont Garizim. Une église, protégée par des remparts, fut construite au sommet. Ce fut l'une des causes de la révolte samaritaine sous la direction de Julianus ben Sabar au sixième siècle, révolte dont la répression sera si terrible que les samaritains, alors très nombreux dans le nord de la Palestine, devinrent une petite population résiduelle. Malgré la destruction du temple, la montagne est restée le centre religieux des Samaritains jusqu'à nos jours. Ainsi, autour du mont Garizim doit résider le grand-prêtre Samaritain. Celui-ci est choisi au sein de la famille (ou « maison ») sacerdotale " *qui est supposée descendre du fils de Aaron, frère de Moïse* ".

6 - Le mont Ebal est cité pour la première fois dans le *Deutéronome*, c'est le lieu sur lequel les fils d'Israël devront prononcer les malédictions (*Dt.* 11.29). Des pierres enduites de chaux sur lesquelles la Loi de Moïse est inscrite doivent y être dressées (*Dt.*. 27.1-3). C'est après sa victoire sur la ville de Aï, que Josué y dresse un autel pour le Dieu d'Israël. " *Comme Moïse, serviteur de l'Éternel, l'avait commandé aux enfants d'Israël, ainsi qu'il est écrit dans le livre de la loi de Moïse; un autel de pierres brutes, sur lesquelles on n'avait point levé le fer. Ils y offrirent des holocaustes à l'Éternel et ils présentèrent des sacrifices de prospérité. Il écrivit aussi là, sur les pierres, une copie de la loi de Moïse, que celui-ci avait écrite devant les enfants d'Israël* ".

C'est là le perpétuel passage du particulier à l'universel qui est aussi une des tensions de l'initiation.

Il n'y a donc pas de différence entre les Betsalel [7] de Jérusalem qui sculptent l'idéal et le sacré et les Oholiav [8] qui y façonnent le réel et le profane. Les deux sont entraînés dans le projet métaphysique de la réparation du monde en un mouvement réciproque et continu. Profanation du sacré et sacralisation du profane sont liées et tout à fait nécessaires comme la lumière qui jaillit et la lumière qui se réfléchit.

VIII - Lumière

Un des buts avérés de la Franc-Maçonnerie est d'éclairer les hommes pour les rendre meilleurs et c'est pourquoi le problème de la lumière est très important. Mon unique but, dans cette étude, est d'éveiller le lecteur à la réflexion.

Le cabinet de réflexion, lieu sombre et de ténèbres, est éclairé par une simple bougie dans une lecture littérale pour voir et écrire. Cette bougie est à la fois lumière principielle au fondement de tout et aussi celle de notre conscience permettant de rédiger le testament dit philosophique. Le coté lumineux de l'existence ne peut ignorer le coté ténébreux et pénible ; on pourra dire aussi que c'est dans les sombres allées de la mort que se trouve le chemin de vie. L'initiation débute dans un lieu ténèbreux au début des travaux avec le soleil. La lumière de l'initiation est reçue à la fin des travaux vers " minuit " avec une ténèbre extérieure éclairée par la lune, reflet du soleil.

La valeur de la lumière reçue oblige à réfléchir sur la notion fondamentale d'intériorité et d'extériorité, c'est-à-dire ce qui dépend de moi et ce qui ne dépend pas de moi.

Toute la philosophie antique a été préoccupée par cette question et spécialement les stoïciens qui globalement ont répondu que la sagesse suprême était de régler par la raison ce qui dépend de nous et de ne pas se préoccuper des autres. A réfléchir un peu, derrière cette humilité, n'y a-t-il pas beaucoup de mépris, d'orgueil et d'indifférence ? Les Maçons ont réellement une volonté communautaire de bâtir un temple en apportant chacun leur pierre à l'édifice et celui qui penserait : " *En quoi cela me concerne-t'il, ce que créent les autres ne me regarde pas* ", cet homme-là n'est pas un Maçon.

---

7 et 8 - Betsalel et Aholiav étaient les deux sculpteurs, qui ont formés les ustensiles du Tabernacle. Ils étaient très intelligents et Dieu les a dotés d'une sagesse particulière. Betsalel était de la tribu de Juda et Aholiav était de la tribu de Dan. Alors que Juda était la tribu la plus élevée et prestigieuse, Dan était une tribu assez modeste. Malgré cela, le décompte ne peut commencer que lorsque Betsalel et Aholiav sont tous les deux réunis et non lorsque Betsalel est seul, et même s'il vient de la tribu la plus importante. Il doit s'associer et élever même une tribu très modeste. C'est de cette manière que l'on obtient dix-huit fois la phrase " *comme ordonna à Moïse* ", correspondant aux dix-huit bénédictions de la *Amida*.

IX - Temple extérieur et temple intérieur

Alors, et pour se débarrasser de cette question, nous considérons qu'il n'y a aucune différence entre le temple extérieur et le temple intérieur. La seule interrogation c'est le temple pourquoi faire ? Ou mieux, pour en faire quoi ? C'est-à-dire est-ce que le Maçon est capable de manier l'idée du temple et de se hausser lui-même, en aidant aussi les autres, à la valeur de sa fonction : la loi morale comme légalité universelle.

Si les hommes de l'antiquité, et même après, n'ont pas su garder le temple, ce n'est certes pas parce qu'ils n'avaient pas les armes pour le défendre mais bien pour une certaine raison. Quand nous aurons été capables, nous, aujourd'hui, de rectifier cette raison, de réparer la cause, c'est toujours l'importance accordée à *rectificandoque* [9] dans le cabinet de réflexion qui ne fait que s'imposer comme une obsessionnelle nécessité. Alors, nous aurons le Temple, quel qu'il soit et nous l'aurons quel qu'en soit le lieu et quel que soit le temps !

Le problème est que notre sens d'une vie ici-bas pleinement vécue et réalisée selon une spiritualité authentique est si faible, notre capacité à reconnaître les principes générateurs restés purs au plan métaphysique et notre volonté d'être intérieurement fidèles à ces principes valables en eux-mêmes et de s'en servir comme mesure, sont eux aussi si faibles, notre sens d'une rectitude éthique et morale est si mince que nous ne sommes plus capables de nous hausser aux exigences de l'idéal d'un temple, idée qui aussi consiste essentiellement dans le fait d'éviter la confusion par le temps de la maturation. Le grand principe est que, en initiation, le temps défait ce à quoi il n'a pas collaboré. Par pureté métaphysique il faut entendre que la vie authentiquement traditionnelle est faite de principes éthiques, valables en eux-même libérés de tout aspect humain et historique, et qui exigent seulement d'être reconnus et voulus. C'est là une affaire de sincérité et de fidélité personnelle.

Le sanctuaire représente une demeure dans le monde ici-bas, à l'intérieur de la dimension humaine, à l'intérieur du temps et de l'espace. L'homme ne doit jamais être limité par le temps mais préoccupé seulement du perpétuel présent par l'inscription de valeurs valables partout et toujours. Depuis longtemps avec la devise *Gnothi Seathon* [10] du temple

---

9 - Ce mot appartient à *Visita Interiora Terrae Rectificando Occultum Lapidem*, VITRIOL ((visite l'intérieur de la terre et en te rectifiant tu trouveras la pierre cachée). Ces initiales ont formé un mot initiatique, qui exprime la loi d'un processus de transformation, concernant, le retour de l'être au noyau le plus intime de la personne humaine, ce qui revient à dire : descends au plus profond de toi-même et trouve le noyau insécable, sur lequel tu pourras bâtir une autre personnalité, un homme nouveau.

10 - *Gnothi seauton*, est une expression en grec ancien, que l'on peut traduire par *nosce te ipsum* et qui signifie : Connais-toi toi-même. C'est, selon le *Charmide* de Platon, le plus ancien des trois préceptes qui furent gravés sur le fronton du temple de Delphes. La description de Delphes par Pausanias le Périégète en confirme l'existence. Dans le *Charmide* (3), Platon dit : " *J'irais même jusqu'à dire que c'est précisément à se connaître soi-même que consiste la sagesse, d'accord en cela avec l'auteur de l'inscription de Delphes. Je m'imagine que cette inscription a été placée au fronton comme un salut du dieu aux arrivants, au lieu du salut ordinaire* réjouis-toi, *comme si cette dernière formule n'était pas bonne et qu'on dût s'exhorter les uns les autres, non pas à se réjouir, mais à être sages. C'est ainsi que le dieu s'adresse à ceux qui entrent dans son temple, en des termes différents de ceux des hommes et c'est ce que pensait dire, je crois, l'auteur de l'inscription, à tout homme qui entre.*



d'Apollon à Delphes, nous devons savoir devant qui nous nous trouvons car la race des hommes est une chose et celle des dieux en est une autre. Se connaître soi-même est une sagesse qui ne vient pas seulement de l'intérieur de la connaissance de Soi ou du *Gnothi Seathon*des grecs mais aussi de l'extérieur, du traumatisme de l'extériorité et de l'altérité qui comporte en même temps une élévation.

Evaluer à sa plus juste mesure la distance entre soi et les dieux, c'est l'essentiel car, bien sûr, dans le passage de l'immanence à la transcendance, se crée une relation d'intimité mais aussi est éprouvé un sentiment de distance. Parce que tout simplement le récit biblique n'énonce pas en premier que Dieu existe mais que Dieu a créé le monde : cela veut dire que nous sommes déjà dans l'action avec, comme intention éthique, de se poser, aussi, dans l'ordre de l'agir avec pour précision importante que l'être suprême, ayant accepté de limiter son pouvoir en conférant à l'homme, le libre-arbitre, un facteur radical d'incertitude a été introduit ; c'est alors l'improvisation faite histoire.

X - Idoles

Tout ce qui vient d'être dit n'a qu'un dénominateur commun pour le devoir de l'homme : l'exigence et la quête de justice au sens de la chose adéquate au projet. Le temps de mûrir, voilà donc la chance du monde où, par l'exil, il s'agit de rassembler toutes les manières d'être homme, réunir toutes les valeurs pour lesquelles les hommes militent, réunir toutes les philosophies et les idoles pour lesquelles les hommes se font la guerre, ce que la mystique appelle la réunion des étincelles de sainteté car l'absolu ne se réduit pas à une seule valeur. En effet, nous considérerons l'idolâtrie non comme la reconnaissance d'une valeur quelconque voire erronée ou qui ne convient pas, mais comme une importance disproportionnée accordée à un composant de la vérité : privilégier une valeur au détriment des autres. L'idole c'est le culte rendu à un des composants de la vérité.

Alors que la fabrication de telles images étaient interdites, pourquoi dans la partie la plus secrète du sanctuaire qui ne contenait que les tables du témoignage, des chérubins d'or, en fonction de prescriptions très strictes que Dieu lui-même avait ordonnées, étaient placés au dessus de l'Arche et se tenaient au devant de ceux qui approchaient ?

Si le sanctuaire, lui-même, est une concession à la nature humaine qui ne saurait concevoir ni accepter l'idée d'un dieu invisible – *du deus absconditus* – alors, loin de constituer un objet d'idolâtrie et d'adoration – c'est-à-dire une image pour soi – ils invitaient à comprendre que Dieu lui-même ne s'associe au monde qu'en fonction de la conduite humaine. Cela induit, *ipso facto*, que toute parole est transmission d'une loi physiquement placée juste en-dessous d'eux et ne peut se transmettre que dans une attitude fraternelle avec autrui, union harmonieuse du masculin et du féminin en particulier.

La dualité des chérubins est liée à la voix, en tant que présence immanente du divin, qui ne se fait entendre qu'au sein d'une relation à l'autre. La voix donc toute transmission est une relation d'amour.

XI - Transmission : vérité et justice

Nous voilà placés devant le problème très profond du rapport entre la fin et les moyens employés pour atteindre cette fin. C'est le problème le plus aigu de l'humain en général et qui est au cœur du fondement même de notre transmission initiatique ici et maintenant ; dès le début, notre quête implique la nécessaire transformation d'une parole de vérité, que tout le monde ne peut entendre telle quelle, en parole de justice au sens juste c'est-à-dire adéquat : parole adéquate d'une part au projet et d'autre part à la capacité de compréhension de celui à qui s'adresse cette parole.

Cela veut dire une parole que tout le monde ne peut entendre et telle quelle,– telle qu'elle est énoncée et sera donc comprise – et ce qui est recevable du point de vue des attentes et des capacités de ceux à qui cette parole est adressée.

Athènes et ses philosophes, Delphes et ses oracles, Rome et ses sénateurs, Jérusalem et ses prophètes poursuivis tantôt par le ciel, tantôt par le peuple humain, trop humain, jamais heureux ni récompensés ni apaisés à leur manière n'incarnent-ils pas, eux aussi, l'initié qui ne désespère de rien car, au fond, il n'y a rien à espérer mais il sait que son chemin est un chemin d'une simple fidélité et rectitude au principe de l'ordre sur le chaos fait de vérité et de justice, aussi bien celle d'en bas que celle d'en haut.

Selon le sens traditionnel, la vertu fondamentale est celle de la vérité et la justice est le principe selon lequel chacun doit accomplir la fonction qui correspond à sa propre nature.

La toute première question posée par le créateur est : " *où es-tu ?* " c'est-à-dire quelle est ta place dans le monde ou que vas-tu faire de ta vie ? Le problème n'est pas de savoir pourquoi il y a " quelque chose " plutôt que " rien " mais d'expliciter une interrogation plus grave encore : *quel*

sens y a-t-il à vivre et surtout à donner au vivre ensemble ? Aussi bien le vivre ensemble horizontal que le vivre ensemble vertical.

La première grande question posée par l'école de Milet [11] (600 av J.-C.) concerne l'invention d'un principe originaire : quelle est la substance qui persiste à travers le changement ? L'air, l'eau, le feu ou Anaximandre, l'*apeiron* – chaos primitif. En aucun cas la terre n'est un symbole adéquat pour la permanence de l'être sachant aussi que dans la pensée antique ces substances ne sont pas des éléments au sens matériel du mot ; la distinction entre matériel et immatériel n'était pas aussi radicale. Quand nous étudions les éléments avec les " ante-socratiques " ils ne les entendaient pas au sens moderne où nous les entendons.

Le texte de Néhémie lui-même se situe entre deux états limites : la sortie d'une servitude, une libération et la promesse d'une terre c'est-à-dire un lieu d'être où l'être en rapport vivant avec une loi entendue comme exploration d'un rapport à l'être ou ni vérité ni sens ne sont fixés une fois pour toutes, ce lieu d'être pourra donc s'accomplir pleinement (*Ex.* 25-8) :

" Ils feront pour moi un sanctuaire et je résiderai parmi eux. "

Ce n'est pas je résiderai " *en le sanctuaire* " mais bien " *parmi eux* " – eux les hommes de sainteté – sur une terre qui, elle, n'est restée que promesse et n'est jamais devenue " terre sainte " car les hommes, quelles que soient les générations, n'ont jamais réussi, à y faire souche avec une vocation éthique et spirituelle digne d'une réelle notion de sainteté.

Voyons maintenant Néhémie lui-même :

XII - Scénographie de Néhémie

La scénographie de Néhémie nous situe dans une période d'incertitude et d'instabilité, le gouvernement central de Perse étant lui-même sujet à des changements fréquents, des directives qui autorisent puis interdisent. Tout cela est important pour comprendre plus profondément face à quoi se trouvaient les judéens de Perse et ceux de la Terre Promise et comment ils vont réagir en fondant leur spiritualité appelée, depuis cette époque, le judaïsme.

---

11 - École fondée au VIe siècle av. J.-C. et représentée par les trois philosophes de la ville ionienne de Milet, sur la côte de l'Anatolie : Thalès de Milet, Anaximandre et Anaximène. Ils apportèrent de nouvelles opinions sur la conception du monde dont les phénomènes s'expliquaient par des caprices d'êtres anthropomorphiques. Les Milésiens présentaient la nature en référence à des entités observables et leur approche, par sa méthodologie, fut l'une des premières philosophies réellement scientifique. Remarque : Il faut faire la différence avec l'École ionienne qui inclut à la fois les philosophes de l'École milésienne et les philosophes ioniens tels que Héraclite. Ces philosophes définissaient chacun à leur façon la substance primaire, le principe dont l'Univers était constitué et qui représentait la source de la vie. Thalès opta pour l'eau. Mais, comme il était impossible de tout expliquer à partir de cet élément (le feu, par exemple), Anaximandre choisit un élément non observable et indéfini, *l'apeiron*. Car si chacun des quatre éléments traditionnels (eau, air, feu et terre) s'oppose aux trois autres et, s'ils se détruisent mutuellement, aucun ne saurait prétendre constituer un fond stable, non engendré et impérissable. Par conséquent, il faut une autre entité dont chacun de ces éléments provient et qui soit véritablement ce fond sans fond. Le caractère indéfini de l'apeiron souleva des critiques qui obligèrent Anaximène à le préciser dans le sens d'une matière plus concrète mais subtile, l'air. Cet élément selon sa raréfaction ou sa condensation peut se changer en d'autres éléments ou substances tels que le feu, le vent, les nuages, l'eau et la terre.

La planète semble glorieuse, marquée par Zoroastre, Lao-Tseu, Pythagore et Bouddha. En Grèce, Apollon et Dionysos sont les dieux du jour. En Inde, on préfère les principes brahmaniques de la transmigration des âmes. Avec les Mayas, les Étrusques, l'art égyptien et la sagesse hindoue, les philosophes grecs au VIe et Ve siècles avant notre ère, la civilisation atteint une apogée alors que dans le monde juif la situation n'est guère brillante. Malgré tout et bien que les grecs considéraient les juifs comme des barbares et qu'en retour ces derniers savaient que les grecs étaient des païens, tous avaient en commun l'amour de la connaissance, la recherche des idées, l'effort de la réflexion, la clarté et la rigueur de la pensée.

Nous devons aussi prendre en compte le fait que plus on s'élève en spiritualité, plus la matérialité nous rattrape et se venge : ce principe est lié à une géopolitique très simple. Depuis les temps les plus anciens une route côtière traverse le pays du nord au sud permettant tous les passages, tous les échanges et les commerces, mais aussi toutes les migrations et invasions : ce que nous appellerons tous les idéaux de l'universalité qui apparaissent comme motivation et recherche sincère de l'universel et qui le plus souvent échouent dans la réalité concrète, comme l'échec de tous les impérialismes qui ne cherchent qu'à imposer leur propre manière d'être homme.

XIII - Daniel et les quatres empires

En commençant par la Mésopotamie : l'empire babylonien et sa volonté de puissance (587 av. J.-C.-539 av. J.-C.) ; l'empire de Médie et de Perse ou l'avidité de l'avoir (539 av. J.-C.-332 av. J.-C.) ; l'empire grec et sa contestation de l'Alliance (332 av. J.-C.-142 av. J.-C.) ; l'empire romain et sa tentation du totalitarisme remplaçant Jérusalem par Ælia Capitolina [12] – je fais référence à la vision de Daniel et des quatre empires qui ont détruit la royauté d'Israël. Tentative quatre fois répétée et quatre fois échouée de ce rêve de reconstruire l'universel et dont chacune des faces n'est qu'une manière très particulière, très spécifique d'être homme et révèle tous les dangers de la confusion entre universalisme et cosmopolitisme. On peut continuer avec tous les croisés de l'Occident puis les Ottomans et les Anglais. Déjà Loth, le neveu d'Abraham lui-même, ne creusait-il pas des puits dans le district du Jourdain que les Philistins s'empressaient de boucher ?

XIV - L'union des contraires

Il est très important pour un Maçon de comprendre que les contraires qui s'opposent comme Israël et les nations, comme l'unité et la multiplicité,

12 - *Ælia Capitolina* (en latin, *Colonia Ælia Capitolina)* est le nom donné à Jérusalem par l'empereur Hadrien (*Ælius Adrianus*), après qu'il l'ait en partie rebâtie en 131 et fait occuper par une colonie romaine. *Aelia* vient du nom romain de Hadrien, *Aelius*, alors que *Capitolina* indique que la nouvelle cité est dédiée au Capitole de Jupiter, pour lequel les Romains construisirent un temple sur le site du Temple de Jérusalem.

comme le blanc et le noir du pavé mosaïque, comme la vertu force à faire le bien et le vice incline au mal ; toutes ces distinctions fondamentales ont leurs sources dans un fond de ressemblance unificatrice.

Cette compréhension profondément initiatique des choses a été relevée depuis longtemps par certains penseurs juifs comme le Maharal de Prague [13] qui a développé une conception dialectique de l'histoire attachée à l'union des contraires. Les contraires c'est l'antinomie de deux principes et l'incompatibilité de leur suprématie simultanée dans un même moment de l'histoire et relève en fait, pour l'initié, d'une profonde coexistence nécessaire. Dans l'initiation maçonnique, les contraires procèdent d'une cause unique et ensemble réalisent l'achèvement du tout. Ce point est très important. Ce n'est donc qu'au prix de cette compréhension – il y a bien un prix à payer – que l'homme qui aspire à la délivrance devient libre réellement. Ce n'est qu'au prix de cette compréhension que l'on reconnaît à leur sagesse les vrais " enfants de la lumière ".

Ainsi, malgré tous les obstacles et les difficultés, Néhémie prouve que c'est bien grâce aux personnes engagées à recevoir et à transmettre ce qui transcende l'histoire et la géographie que l'humain s'ouvre des perspectives sur l'avenir, ayant eux-mêmes résolu une question fondamentale à savoir : la multiplicité est-elle source d'enrichissement ou d'échec ?

A réfléchir, chaque nation contient une partie du génie humain et possède donc plus que la vérité; elle possède de la valeur ! Ces identités collectives souvent irréductibles, en apparence ou réellement, les unes aux autres ont toutes droit, chacune selon sa vocation propre, à un reflet singulier, partiel de l'universel et, à travers son vouloir vivre spécifique, exprime une manière concrète de participer au divin et de réaliser l'humain. Il est important de prendre en compte la notion d'influence que tout peuple peut expérimenter en empruntant constamment des idées et des valeurs aux autres peuples au sein desquels – ou à côté desquels – ils ont vécu. La multiplicité humaine est un bien à condition qu'elle ne se déploie pas dans la catastrophe de l'unité profonde. Toute la mentalité biblique insiste sur le fait de respecter l'autre et surtout l'étranger pour ce qu'il est, de ne rien faire pour le changer et moins encore de le rendre identique à soi-même.

---

13 - Rabbi Yeouda Loew ben Bezalel (1512-1609), dit " notre enseignant, le Rav Loew " ou *Morenou HaRav Loew*, abrégé en MaharaL – dénomination par laquelle il est le mieux connu – est l'un des plus grands *aharonim*. Né en 1512 à Posen, il est longtemps rabbin de Nikolsburg. Il pose plusieurs fois sa candidature au poste de Grand Rabbin de Prague, mais n'est élu qu'en 1606, à l'âge de quatre-vingt ans ! Il y meurt presque centenaire, entouré d'une légende de rabbin miraculeux. Sa tombe est au Cimetière juif de Prague. Il était versé aussi bien dans les grands textes du judaïsme que dans les sciences profanes, en particulier les mathématiques. Il entretenait des liens étroits avec l'astronome Tycho Brahe, dont l'élève, David Ganz, fut son assistant. Ce fut suite aux découvertes de celui-ci qu'il exprima la fameuse formule, qu'en aucun cas la *Torah* et la science ne peuvent être en conflit, puisque leur domaine n'est pas le même. Il fut également un grand défenseur de la littérature rabbinique allégorique, le *Midrash*, notamment dans son livre *Beer hagola*, traduit en français sous le titre *Le puits de l'exil* ; il est connu pour avoir donné un système complet de compréhension de la *Haggadah* (partie histoire du *Talmud*), la plupart des commentateurs préférant ne pas dévoiler cette partie " cachée " du *Talmud*. De manière simplifiée on peut expliquer que sa méthode consiste à retranscrire les mots de la *Haggadah* sous forme de " concept " . " *Ce ne sont pas les paroles des sages mais des paroles sages*", disait-il.

En corollaire, l'association à l'histoire implique de ne pas douter de sa propre identité et de ne pas emprunter l'identité d'autrui sous peine d'entrer alors dans les problèmes qui divisent les hommes et obligent les compromis dans toutes les culpabilités. Cette attitude procède d'un principe, à savoir que, si la vérité est une, elle n'est cependant pas unique et demande en chaque occasion des êtres qui changent car créés à l'image d'un dieu qui n'a pas d'image, en chaque occasion des êtres qui eux-mêmes évoluent aussi. Cette vérité demande à être adaptée.

En fait cette histoire unit et élève deux hommes : Esdras le scribe, l'idéologue et Néhémie l'organisateur. Ces deux réformateurs firent reconstruire Jérusalem, ses murailles et le Temple. L'œuvre la plus difficile fut la reconstruction du peuple transformé, appauvri ou assimilé par les années d'exil et sa réorganisation sur les bases de la Loi. Par leurs réformes, ils rétablirent le calendrier et ses fêtes, les obligations sociales et ont fait créer un système d'éducation publique par les scribes et les sages, remplacer l'écriture cananéenne par l'assyrienne plus facile à déchiffrer, instaurer la lecture publique de la loi, créer une véritable garde nationale pour protéger les ouvriers.



Esdras le Scribe

Né à Suze, capitale de l'empire Perse, Néhémie était échanson, c'est-à-dire responsable des boissons royales et on avait en lui une confiance absolue. Proche du roi il s'adresse directement à lui en passant par-dessus tous les personnages officiels et il sait comment manoeuvrer. Si Ezra est frappé de stupeur devant l'adversité, Néhémie est le chef qui se montre à visage découvert, prend partie et menace, réagit fermement contre les mariages mixtes et arrache lui-même les cheveux des mécréants. Nous pouvons considérer la convention de Néhémie (9-10) comme l'une des premières constitutions de l'histoire. En accord avec les règles politiques définies par Ezras, elle est l'archétype des constitutions modernes où la loi doit incarner un concept d'accord mutuel entre des hommes libres. Néhémie symbolise donc un renouveau, une espérance et nous dirons un mot de l'espérance.



Nehemie, un homme au coeur brise
par David Wilkerson

XV - Conclusion

Un univers de valeur absolue est posé par le prophète qui appelle cela " *le monde divin transcendant* " car les valeurs qu'il contient sont valables pour elles-mêmes indépen-

damment de la compréhension que l'homme en prend dans l'histoire, qui n'en est qu'une interprétation. Ce que n'ont pas compris les traditionnistes en dévalorisant le devenir historique et qu'il nous incombe d'expliquer, réside dans la réalisation grandiose de la prophétie biblique d'avoir fait éclater les cadres d'une histoire particulière jusqu'aux dimensions de l'univers lui-même.

Dans son fondement, l'épreuve collective que le peuple juif fait constamment de lui-même s'identifie à la prise de conscience progressive et individuelle de l'être même, ancrée dans la perception d'une expérience intérieure. La vraie connaissance mène au retour et c'est ce savoir que la sagesse prophétique a révélé au monde.

Le retour des judéens exilés et la construction du second temple bouleversèrent les données hébraïques et donnèrent naissance à la société du judaïsme proprement dite. Le prophétisme alors décline et s'arrête et les hommes dès lors se montrèrent féconds spirituellement et littérairement car, en mettant en forme leur tradition, ils approfondirent leur foi. Ce fut l'importance accordée au rite et au rituel pour voir revenir la présence divine dans le Temple.

En fidélité à l'esprit authentiquement traditionnel, ces hommes-là savaient que le monde supérieur est mû par l'impulsion de ce monde inférieur et inversement. C'est pourquoi ils ont reconnu la force du rite et lui ont permis de se greffer et de dominer souverainement la trame de tous les actes sur le plan physique, actes qui sont ainsi apparus comme un des principes fondamentaux d'une différentiation hiérarchique. Le monde traditionnel implique de ne jamais confondre rite et coutume car le pouvoir d'un rite, de tout rite est d'ouvrir les voies au monde supérieur ; ainsi le rite est le fondement le plus solide de l'activité spirituelle et de la dignité hierarchique.

Et maintenant, je vous dois une explication sur " *une certaine raison pour laquelle nous n'avons plus de Temple* " que j'ai abordée précédement. Les deux temples et Jérusalem, elle-même, ont été détruits, pour la seule et unique raison qu'ils appliquaient la loi à la lettre alors que c'est toujours l'esprit qu'il nous faut rechercher. C'est pourquoi la notion de volonté est nécessaire et constamment requise tout au long de la démarche initiatique pour l'obligation que nous entendons accomplir d'abord au service de l'esprit. Un rituel dit bien :

> *" L'esprit seul est créateur, l'esprit seul existe, lui seul peut nous faire approcher de la connaissance dans son acceptation absolue. "*

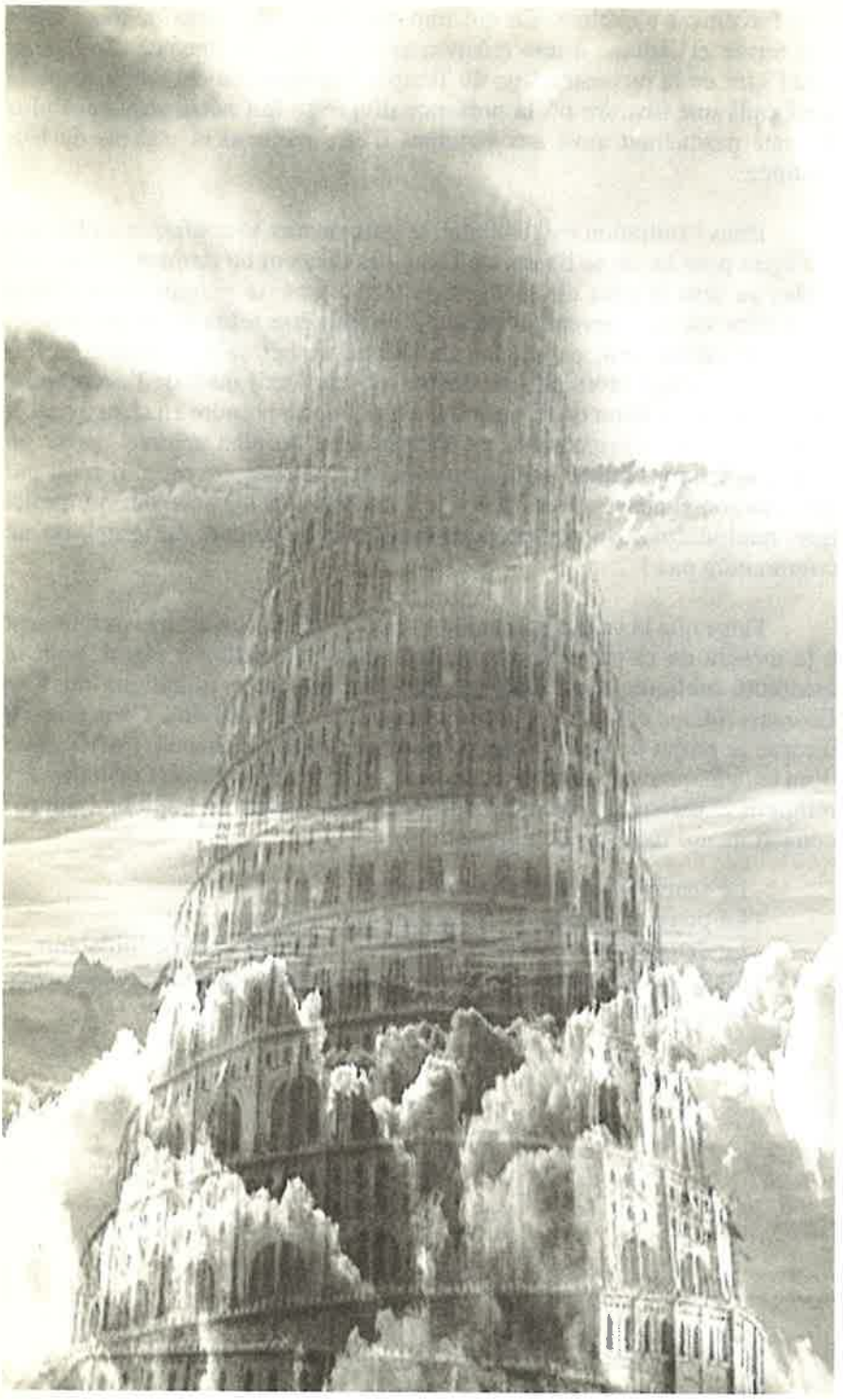
La réflexion que je vous ai proposée est à appréhender dans un univers en marche vers l'unification mais qui n'y est point encore parvenu. C'est pourquoi les notions d'exil et de retour ne sont que les deux faces d'un même principe, deux forces et même deux vérités qui peuvent s'opposer

sans forcément s'exclure. Ce qui importe c'est que la tension ainsi créée soit fertile et induise à une création ascendante permanente. C'est aussi cela l'idée de la reconstruction du Temple. Paradoxalement entrer de plein pied dans une histoire où la présence divine se fait nécessairement plus discrète permettant ainsi aux hommes d'être pleinement maîtres de leur destinée.

Dans l'initiation maçonnique, le profane met sa confiance en Dieu et il s'agira pour lui de se libérer de Dieu, des dieux et du cosmos ; toutes ces idoles au sens le plus nietzschéen du terme pour se grandir selon l'idéal qu'il porte en lui : devenir celui que l'on doit être selon sa propre nature, envers et contre tout, ce qui fait de l'initié un héro s'il triomphe de lui-même Il ne s'agit alors plus du destin subi de l'exil mais de l'accomplissement de la vocation du retour où il s'agira de se prendre en charge seul et d'être pleinement responsable en sachant que, au plan spirituel, prise en charge et responsabilité impliquent que, si l'homme est libre, il n'est pas libre des conséquences de ses actions car derrière cela il y a toujours un projet que, quelquefois, on comprendra mais que la plupart du temps on ne comprendra pas !

Parce que la valeur spirituelle et morale de chacun est très exactement à la mesure de sa capacité de rectitude dans sa relation à autrui, pour la mentalité biblique aussi bien que dans la démarche initiatique du Rite Écossais Ancien et Accepté, la communauté prime l'individu. C'est elle qui incarne le projet de tous, projet proposé en modèle à chacun, l'édification d'un temple qui est à interpréter comme symbole de la parenté de toutes les religions et théologies, de la spécificité de leur esprit. La tradition biblique connaît quatre modèles de temple :

- Le sanctuaire portatif avec l'Exode.
- Le premier temple de Jérusalem avec Salomon.
- Le deuxième temple avec Néhémie et Esdras comme initiateurs.
- Un troisième temple avec Ezéchiel après la vision des ossements. desséchés.





BABEL, UNE CHANCE POUR LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Condition de l'altérité vers la Lumière

FRANÇOIS-XAVIER TASSEL
Docteur en urbanisme et philosophe

> *" Une crise économique et sociale, mais avant tout éthique, s'est abattue sur nous. Ses ravages sont partout. Mais, quand les hommes de foi appellent au partage des richesses, au respect de l'autre, ils ne sont aps entendus. Les religions, pense-t-on, s'occupent de Dieu et n'ont rien à dire du monde comme il va [...]. Jusqu'à quel point uen cité peut-elle exister sans Dieu ? "*
>
> *La cité sans Dieu*, Damien le Guay

Évoquer Babel, c'est retourner aux sources, à nos propres sources pour mieux comprendre et agir, ici et maintenant, à la construction de ce que les Maçons appellent le Temple. Toutefois, nous avons parfois oublié la signification profonde de ce récit. Babel serait, selon une interprétation généralement admise, l'origine et la cause de la diversité des langues, infligée aux hommes comme punition d'avoir voulu – par orgueil ? Monter aux cieux par leurs propres moyens et (ou) se faire Dieu. Cette lecture est réductrice voire un contresens. L'approche symbolique dans la perspective d'une " théologie de la ville ", une Parole de Dieu sur la ville, nous permet de relire ce mythe sensé faire sens. Et si Babel était une chance pour l'homme s'interroge François Marty (*La bénédiction de Babel*)? Et si Babel était la condition préalable et nécessaire à notre propre humanité ? Nous rejoignons là les interrogations posées par Gérard Wininger (*Les deux Adam*, Cahier Villard de Honnecourt n° 64). Le mythe de Babel ne pose pas seulement la question de la communication et de ses conditions. Il nous interpelle surtout sur la finalité même de notre action individuelle (création-exister) et collective (politique-agir) et sur ce qui fait sens ici et maintenant.

Nous ne reviendrons pas sur la nature du mythe, notamment après les travaux de Mircéa Eliade. Paul Sebah (*Cahiers Villard de Honnecourt* n° 64) en a rappelé l'importance non seulement au regard du sens mais aussi de la spiritualité.

I - Babel, un mythe connu trop méconnu

Il convient d'abord de rappeler cet événement mythique autant que symbolique qui est connu de tous dans ses grandes lignes. Il est rapporté dans une des traditions qui ont façonné l'Occident, celle de la Bible. Ce texte a été commenté, dès 180, par Théophile d'Antioche dans l'*Ad autolycos* et Irénée de Lyon un peu plus tard. Il a fait l'objet de commentaires rabbiniques et aussi d'autres auteurs et parmi les plus anciens : Eusèbe de Césarée, Origène dans *Contre Celse* (livre IV) et aussi le juif Philon d'Alexandrie. C'est d'ailleurs Origène, fin analyste des *Écritures*, qui évoque que le texte a une signification cachée et qu'il comporte une profonde doctrine mystique. Reprenons le texte (*TOB, Gn.* 11, 1-9) :

> *" La terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots. Or en se déplaçant vers l'Orient, les hommes découvrent une plaine dans le pays de Shinéar et ils l'habitèrent. Ils se dirent l'un à l'autre :*
>
> *- Allons ! Moulons des briques et cuisons-les au four. Les briques leur servirent de pierre et le bitume leur servit de mortier.*
>
> *- Allons ! Dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre.*
>
> *" Le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils d'Adam et il dit :* Eh, ils ne sont tous qu'un peuple et qu'une langue et c'est là leur première œuvre ! Maintenant, rien de ce qu'ils projetteront de faire ne leur sera accessible ! Allons, descendons et brouillons ici leur langue, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres !
>
> *" De là le Seigneur les dispersa sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi lui donna-t-on le nom de Babel* [ou : *sur quoi il crie son nom Babel*, variante de traduction d'André Chouraqui] *car c'est là que le Seigneur dispersa les hommes sur toute la surface de la terre. "*

1 - QUAND ADVIENT L'ÉVÉNEMENT-AVÈNEMENT DE BABEL ?

Le *Livre de la Genèse* qui ouvre la *Bible*, pour la partie commune aux juifs et aux chrétiens, a été rédigé au retour l'exil des Hébreux à Babylone sous le règne de Nabuchodonosor au VIe siècle avant J.-C. Il est situé avant la partie suivante dite de l'*Exode* qui a été écrite auparavant. Ce livre est donc un en-tête pour reprendre le titre adopté par André Chouraqui, une introduction

rédigée *a posteriori*, une fois que la compilation mise en forme fut achevée ou presque. Toutefois, ce n'est qu'après la mort du Christ, et après la chute de Jérusalem en 70, que ces textes prennent leur forme définitive et leur ordonnancement actuel dans la tradition rabbinique.

Cet épisode de Babel est d'abord à resituer dans la chronologie des évènements rapportés par l'*Ancien Testament* (la *Torah* pour les juifs). Les épisodes sont connus : au commencement était un chaso que Dieu met en ordre avec une parole qui fait prendre réalité à la lumière puis au ciel et à la terre, au jour et à la nuit. Il place au cœur de cette création un homme qu'il modèle avec de la glaise, Adam et qu'il façonne à son image. Mais,

" il n'est pas bon que l'homme soit seul. "

Aussi le Créateur lui donne alors une compagne, Isha-Ève, la Vivante, qu'il tire d'une des côtes d'Adam endormi. L'épisode suivant est tout aussi célèbre. Adam et Ève sont chassés à tout jamais du jardin d'Éden pour avoir bravé l'interdit de manger du fruit de l'arbre de la connaissance. L'homme et la femme quittent symboliquement ce lieu idyllique par la porte de l'Orient, l'Orient où le soleil renaît tous les jours après l'obscurité de la nuit, par la porte de la connaissance et de la Lumière. Un ange muni d'une épée flamboyante leur interdit à tout jamais d'y revenir. Ils sont alors mis au défi de montrer quel usage ils sont capables de faire de la connaissance ainsi acquise. Ils sont mis au travail !



Le Jardin d'Éden
représenté dans les Très riches Heures du Duc de Berry (1410).

Rappelons que le contenu de cette connaissance n'est en rien scientifique mais plus essentielle : celle du bien et du mal. Hors du jardin d'Éden, les hommes sont désormais condamnés à agir, à travailler, à retourner la terre dit le texte.

Caïn et Abel, puis Seth, naissent de l'union d'Adam et Ève. Ensuite, Caïn tue son frère Abel puis, il prend, lui-même, femme et a un fils, Hénock (Enock-Hénoch). Caïn bâtit alors une ville dans le pays de Nod, le pays de l'errance et qu'il nomme Hénock, du nom de son fils. Cette ville est le siège des premiers créateurs : Youbal, le musicien et Tubalcaïn, le forgeron, mais c'est aussi celle du crime. Dieu ne supporte pas la méchanceté et la violence que les hommes multiplient à longueur de journée, dit le texte biblique. Le Déluge vient purifier cette humanité naissante. Sont épargnés Noé, sa

femme, ses trois fils et leurs épouses ainsi qu'un couple de tous les animaux de la création. Toutefois, Dieu se repent de sa colère et de son geste (*Gn.* 8, 21) :

" Plus jamais je ne frapperai les vivants comme je l'ai fait. "

Les enfants et petits-enfants de Noé reprennent possession de la terre, chacun selon sa langue et son clan (*Gn.* 10). Nemrod, le chasseur héroïque, construit alors les villes de Babel, Erek, Akkad dans le pays de Shinéar, le pays de la faille. Puis intervient l'épisode de la construction d'une ville et d'une tour. Le texte nous dit qu'avant même l'épisode Babel, les descendants de Noé sont déjà répartis sur la surface de la terre :

" En nations, selon leurs langues et leur clans. "

La péripétie de Babel n'affecte donc en rien une réalité déjà préexistante, l'existence de langues diverses sur la surface de la terre. Elle va concerner essentiellement un peuple, un clan, celui de Nimrod, au sein duquel est parlée une même langue. Nous devrons prendre en compte cet élément essentiel pour comprendre la portée exacte du mythe de Babel. C'est une histoire interne à un groupe sociétal même si l'on peut ensuite lui attribuer une portée symbolique plus large voire universelle.

2 - L'ANTÉRIORITÉ DE LA TRADITION DE BABEL

Ce mythe qui est le dernier des textes du cycle de l'histoire primitive, est écrit par les Hébreux qui ont donc vu cette tour inachevée qui a bien existé au centre de Babel. Cette pyramide à degrés nommée ziggourat a été construite par la première dynastie babylonienne (1894-1595 av. J.-C.) en l'honneur du dieu Mardouk et elle est restée inachevée. Cette tour sera terminée par Nabopolasar (625-605 av. J.-C.) et Nabuchodonosor II (604-562 av. J.-C.). Nous avons de nombreuses représentations d'époque de ces ziggourats construites sur le même modèle ainsi que des descriptions dans les textes babyloniens et aussi ceux d'Hérodote et de Flavius Josèphe. Ce sont les Hébreux en exil qui, en tant qu'esclaves, participent à l'achèvement de la tour de Babel et en apprennent l'histoire. Bien évidemment, d'autres ziggourats ont existé dans les diverses villes de Mésopotamie comme en témoigne l'archéologie ; mais il semble qu'il n'y ait que celle de Babel qui soit restée inachevée et qui ait ainsi donné naissance au texte babylonien de son histoire mythique.



Ziggourat d'Ur

La *Bible* emprunte aux mythes anciens et nommant babyloniens comme nous le confirment les traductions des textes retrouvés en Mésopotamie. C'est ainsi le cas avec le récit du déluge ou de la création de l'homme, de l'enfant sauvé des eaux qui deviendra le roi Sargon qui régna de 2333 à 2279 av. J.-C. Le dieu Enki façonne l'homme avec de l'argile et lui insuffle vie avec une goutte de son sang. Nous renvoyons là aux travaux notamment de Jean Bottero. Ce n'est cependant pas la seule source d'inspiration. La *Bible* empruntera aussi aux traditions égyptiennes que connaît bien Moïse. La légende babylonienne est attestée par les inscriptions découvertes dans le temple de Mardouk et traduites par S. Caigers dès 1938 (*Bible and Spade*). Elle évoque déjà l'intervention du dieu Mardouk qui châtie les constructeurs de la tour. Il les punit en empoisonnant l'eau du lac qui alimente la ville en eau. Ils boivent cette eau et ils en oublient leur langue. Le chantier s'arrête alors. C'est l'intervention de la déesse Ishtar (Vénus) qui permet à ceux qui mangent des poissons dudit lac de recouvrer la parole ; ceux qui s'y refusent quittèrent la cité et donnèrent naissance à d'autres peuples parlant des langues étranges et incompréhensibles comme l'exprime ce texte issu du mythe sumérien :

> *" S'enorgueillirent jadis les habitants du grand Babylone et décidèrent de construire une tour de la terre jusqu'au ciel, d'entrer dans le palais des Anounnaks, de boire et de manger leur nourriture avec eux. Ils décidèrent de devenir les égaux des dieux. La tour grandit, s'élève vers les cieux, les gens se réjouissent. Cela ne fut pas au gré des dieux. Ils vinrent voir Mardouk et dirent :* Ô Mardouk, tu es le plus grand d'entre nous, regarde, combien les gens s'enorgueillissent ! Nous ne voulons pas les voir dans le ciel, leur place est sur terre, qu'ils y restent ! Aide-nous, Mardouk ! *Mardouk réfléchit et jeta un puissant sort sur le grand lac près de Babylone. On puisait de l'eau à boire dans ce lac, on lavait les corps dans ce lac. Mais que se passe-t-il ? Chacun qui boit ne serait-ce qu'une gorgée oublie sa langue ; il parle avec des mots incompréhensibles, les autres ne le comprennent pas ! Impossible de poser une pierre, d'apporter de la terre, d'édifier les murs ! Le chantier s'arrêta. Voyant cela, le magicien Shouroukkah tomba à genoux et pria :* Mardouk, ô Mardouk, pourquoi châties-tu les gens qui te sont fidèles ? Comment un époux comprendra-t-il son épouse, comment un fils répondra-t-il à son père, comment les sujets pourraient-il chanter la gloire de leur souverain ? Rends-nous la parole, aie pitié ! *La bonne déesse Ishtar compatit avec eux et pria Mardouk de les pardonner. Et Mardouk fit en sorte qu'un poisson magique apparaisse dans le lac : celui qui le mange recommence à parler comme avant, il recouvre la parole. Les gens louèrent Mardouk, firent de la tour inachevée un temple à sa gloire, abandonnèrent les pensées coupables. Ceux qui ne voulurent pas manger les poissons babyloniens donnèrent naissance aux autres peuples, parlant des langues étranges et incompréhensibles. "*

Les civilisations avancées de l'époque, mésopotamiennes puis égyptiennes, construisent effectivement des tours avec un temple en leur sommet, c'est-à-dire des édifices en entablement, des ziggourats. Les mastabas égyptiens, qui sont les ancêtres des pyramides, sont, elles, des sépultures des pharaons égyptiens. Toutefois, cela ne change pas le sens de l'édifice puisque le pharaon est divinisé comme représentant de Dieu sur terre et qu'il est censé établir justement le lien entre les hommes et les dieux. Moïse lui-même rencontrera Dieu au sommet du mont Sinaï.

Tous ces monuments sont censés rapprocher l'homme de ses dieux. C'est une constante que d'honorer les dieux sur des hauts lieux, sur une montagne bien réelle ou symbolique.

La ziggourat de Babylone est appelée " maison du fondement du ciel et de la terre " ; celle d'Ur est appelée " maison du fondement imposant " ; celle de Lagash, " maison des sept quartiers du ciel et de la terre " ; celle de Nippur, " maison du lien entre la terre et le ciel " ; celle de Borsippa, " maison des sept toits du ciel et de la terre " ; celle de Sipar, " maison de l'échelle du ciel pur " ; celle d'Ashur, " maison de la montagne de l'univers " et celle de Dûr-Karigalzu, " maison immaculée ". Chacune est dédiée à un dieu particulier du panthéon mésopotamien. Il en est de même pour l'étymologie de Jérusalem qui veut dire " fondation de Shalem ou fondement de Shalem ", divinité amorite (Urushalim). Cette démarche, qui vise à établir un lien entre les hommes et leurs dieux, est le sens même de l'étymologie du mot " religion " qui veut dire : relier, du latin *religare*, *re-ligare*. Cette étymologie généralement admise est cependant contestée dès l'Antiquité par Cicéron lui-même qui donne comme origine à ce mot non pas ligare mais *ligere* : cueillir, ramasser, re-cueillir. Le linguiste Émile Benveniste lui donne le sens de revenir en arrière par la pensée sur ce que l'on a fait (cf. Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*), se remémorer en quelque sorte. Il s'agit là alors d'un examen de conscience et (ou) d'une évaluation de l'action afin d'en recueillir ou mesurer les fruits.

Il faut aussi intégrer dans notre analyse le fait que les habitants de Mésopotamie ont donné naissance à l'astronomie comme à l'astrologie, les deux sciences étant liées. Les mages passent leur temps à observer le ciel et les étoiles comme l'attestent non seulement les textes mais aussi les matériaux archéologiques. Ce sont des mages venus d'Orient (de Mésopotamie ?) qui viennent adorer l'enfant-Dieu à Bethléem en suivant une étoile. L'observation du ciel n'est-elle pas là aussi un moyen d'entrer ou de chercher à entrer en contact avec les dieux et, ou, accéder à la connaissance voire à la vérité en suivant la Lumière ? Et, pour bien observer le ciel, il vaut mieux se situer sur un point haut. Métaphoriquement, il s'agit là de prendre de la hauteur, du recul, pour se rapprocher de l'essentiel, de la quintessence (essence du cinq, le chiffre cinq renvoyant chez Pythagore à l'étoile à cinq branches, au pentagramme) voire du sens. Le hiéroglyphe égyptien signifiant l'au-delà est une étoile à cinq branches dans un cercle.

3 - ÉLÉMENTS SYMBOLIQUES PERMETTANT DE LIRE À TRAVERS LE TEXTE DE BABEL

Il convient dans un premier temps de reprendre la chronologie du texte lui-même. Est évoqué d'abord et en en-tête le " principe de l'unité " : les hommes des origines parlaient une même langue et utilisent les mêmes mots. Il s'agit d'une " unité plurielle " pour reprendre l'expression de Francis Guibal (*Babel, malédiction ou bénédiction ?*). Mais, dans l'épisode de Babel, il ne s'agit déjà plus là de tous les hommes, de ceux de la terre entière, mais essentiellement de ceux du clan de Nimrod ; ceux-ci vont prendre possession de la plaine de Shinéar comme il est dit au chapitre précédent de la *Genèse* (*Gn*, 11).

Comme toujours, dans la *Bible*, nous avons une double lecture qui nous interpelle : l'évènement est singulier, celui que vit le clan de Nimrod érigé en nation, mais il a aussi une portée universelle dans sa signification.

Pour certains, l'unité implique le projet de prendre la place de Dieu, comme l'interprètent André Antolini et Yves-Henri Bonello (*Les villes du désir*). Mais c'est là conclure trop vite et anticiper sur la fin du récit. Cette unité renvoie au principe premier et créateur : Dieu, dont l'homme est à l'image. Elle s'oppose à la dispersion et va donc susciter le désir fondamental de rassembler ce qui est épars. Pour ce faire, les hommes se déplacent vers l'Orient (dans les traductions usuelles) comme Adam et Ève, c'est-à-dire vers la connaissance. Mais ils s'arrêtent en route, dans le pays de Shinéar, littéralement sur une faille. Les nomades s'arrêtent, se sédentarisent sur un sol instable, incertain. Symboliquement, toute sédentarisation n'est-elle pas alors précaire et momentanée ? Ne sommes-nous pas appelés ou contraints au nomadisme, au voyage, pour reprendre la problématique développée par Michel Maffesoli dans son ouvrage *Du nomadisme* ? Ce périple vers l'Orient, en se guidant sur les étoiles et sur Ishtar en tout premier lieu, l'étoile du matin, Vénus, l'Amour, n'est-il pas aussi le désir de retourner à la source, au jardin d'Éden pourtant inaccessible à tout jamais (*Gn.* 3, 24) ? Mais peut-on retourner dans le ventre de sa mère ? Les psychanalystes évoquent alors une régression. La *Bible*, dans son *corpus* chrétien, ne promet pas à l'homme de retourner au Paradis, terme d'origine persane désignant un jardin enclos. C'est là un contre-sens même s'il est communément admis. Ce qui est promis à l'homme, *in fine*, c'est de séjourner dans une ville, la Jérusalem céleste, décrite dans le dernier chapitre de l'*Apocalypse* de Jean juste après la destruction de la cité terrestre symbolisée par Babel-Babylone, la grande ville. C'est Jean qui qualifie Jésus d'étoile radieuse du matin (22, 16) ; celui-là même qui a dit qu'il n'y avait plus qu'un seul commandement : celui de l'amour, amour qui symbolise aussi Ishtar-Vénus.

Littéralement, les hommes viennent depuis l'Orient ; comme d'ailleurs le traduisent le chanoine Crampon et la *Septante*. Avec une traduction plus près

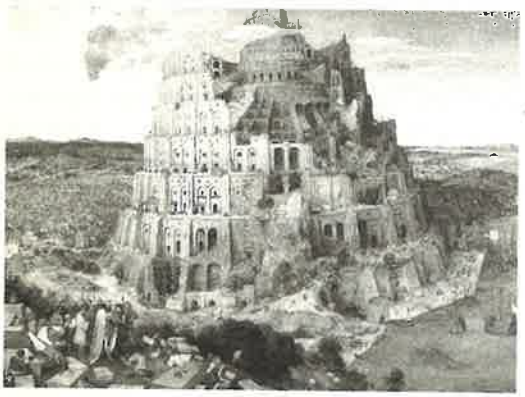
du texte comme celle d'André Chouraqui, un nouveau sens apparaît :

> *" Les hommes perdent l'unanimité de la langue unique* [divine] *en s'éloignant du Levant et conçoivent des projets contre la connaissance de Dieu : unir au ciel ce qui ne peut naturellement y être uni. La faute commise se mesure à l'intensité avec laquelle les hommes cherchent à transformer les briques en pierre, la boue en bitume. "*

Les hommes du clan de Nimrod en marche vers ou depuis l'Orient vont cependant s'arrêter avant et se précipiter dans l'action avant même de lui donner un sens. Les hommes du clan de Nimrod commencent par préparer des briques et les cuire au four. Ce n'est que dans un second temps seulement qu'apparaît le mobile de l'action que les hommes se disent l'un à l'autre. Cela confirme, si besoin était, leur capacité à s'entendre et à se comprendre. Ce projet commun est celui de bâtir une ville et une tour. Les hommes donnent un sens à leur entreprise en ces termes :

> *" Que le sommet de la tour touche le ciel afin de nous faire un nom pour ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre. "*

Une ville et une tour ; les deux sont intimement liées. On réduit trop facilement l'épisode de Babel à l'édification d'une tour voire d'une ville-tour comme la représente le peintre Breughel. Nous avons bien là deux dimensions : horizontale avec la ville et verticale avec la tour. L'une ne va pas sans l'autre. Les hommes le savent et ne peuvent concevoir leur entreprise sans ces deux dimensions. Ce lien entre la tour et la ville est donc essentiel. Jean-Bernard Racine (*La ville entre Dieu et les hommes*) précise combien est nécessaire cette articulation :



La tour de Babel
Pieter Breughel dit l'Ancien, XVIe siècle

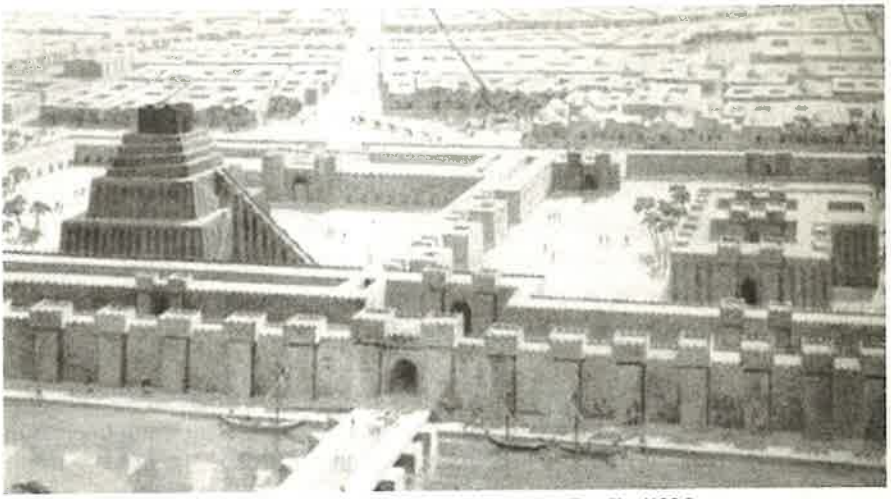
> *" La hiérophanie ou la théophanie, ou, à défaut, un signe de l'une ou de l'autre et donc porteur d'une signification religieuse, introduit l'indispensable élément d'absolu qui met fin à la relativité et à la confusion de l'espace, révélant le point fixe, le point d'appui où aura lieu le sacrifice, où l'on construira l'autel autour duquel sera bâti le village ou la ville, qui seront l'un et l'autre des répliques symboliques du cosmos et de ses dieux. En créant la ville les hommes répétaient simplement l'acte des dieux qui avaient organisé le chaos en lui donnant une structure, des formes et des normes. La communication entre les deux mondes et avec les régions inférieures, le monde des*

morts, est assurée par l'image d'une colonne universelle, axis mundi, *qui relie et tout à la fois soutient le ciel et la terre et dont la base se trouve enfoncée dans le monde d'en bas, c'est-à-dire les régions inférieures, le monde des morts, les enfers. "*

Les étymologies viennent confirmer cette interprétation formalisée dans l'articulation entre la ville et la tour : Babel, la porte du ciel, avec sa tour appelée par les akkadiens " la maison du fondement du ciel et de la terre ", est installée sur une faille, Shinéar. La faille met en relation le monde présent avec celui des enfers où séjournent les morts. Cette perspective de mise en relation médiatisée par la tour sur une faille est cependant énoncée a posteriori et explicitée. Toutefois, il convient de ne pas oublier que la perspective eschatologique est bien de permettre à l'homme d'accéder à la Jérusalem céleste. Cette ville céleste ne comporte plus de temple car cet axe central n'a plus de raison d'être (*Ap.* 21,22, traduction TOB) :

" De temple, je n'en vis point dans la cité car son temple, c'est le Seigneur, le Dieu Tout-puissant ainsi que l'agneau. "

Ce n'est donc pas l'entreprise de construction de la ville et de la tour qui va être condamnée par Dieu ni même la volonté des hommes d'avoir un projet commun. En effet, Dieu respectera la ville. Babel ne sera pas détruite de suite contrairement à toutes les autres villes de la *Bible* y compris Jérusalem. C'est Babylone la grande ville qui sera détruite (*Ap.* 18), pas Babel. Il est significatif que, s'il peut s'agir topographiquement voire historiquement de la même cité, cette ville porte deux noms comme pour bien signifier deux situations différentes. Et la tour, elle non plus, ne sera pas détruite. Elle restera simplement inachevée comme pour indiquer que, s'il



Vue imaginaire de Babylone de Maurice Bardin (1936)
Établie à partir de ce qu'en savaient les archéologues de l'époque (Chicago, Oriental Institute Museum-Musée du Louvre)

faut donner un sens à l'entreprise des hommes, encore faut-il que ce soit le bon. C'est bien la finalité qui est condamnée ici plus que l'action car le mépris du temporel de l'action est une faute mystique, n'hésite pas à dire François Varillon, (*L'humilité de Dieu*). Contrairement à une vision pessimiste comme celle de Bernard Marchand (*La haine de la ville*) ou même de Jacques Ellul (*Sans feu ni lieu*), il ne faut pas voir dans ce récit la source, l'origine d'une aversion pour la ville qui serait cause de tous les maux et de tous les malheurs des hommes dans un " édenisme " angélique et improbable, hérité entre autre, de Jean-Jacques Rousseau.

Les hommes du clan de Nimrod répètent les gestes du Créateur pour édifier une ville et une tour en utilisant de façon mimétique l'argile et non les pierres. Ou, plus justement, ils font des pierres avec de l'argile, dit le texte. Il s'agit de ce même argile dont se servirent Adonaï, le Dieu de la *Bible* et Enki, le dieu mésopotamien, pour créer l'homme, Adam (nom tiré d'adama qui signifie l'argile rouge). Dans la religion akkadienne – dont les Hébreux ont eu connaissance durant leur séjour à Babylone – le dieu Mardouk aussi utlise le même argile (Thierry Paquot, *Homo urbanus*) :

> *" Il créa les arbres, il posa une brique, il fabriqua le moule à brique, il construisit la maison, il bâtit la ville. "*

L'homme n'entend pas seulement utiliser les ressources naturelles de la création, les pierres, mais aussi façonner ses propres matériaux à l'instar des dieux. C'est là que transparaît l'ambition collective des hommes qui peut être rapprochée de celle de l'alchimiste qui part de l'œuvre au noir, la terre. La transformation ne peut s'opérer sans l'aide du feu :

> *" Moulons des briques et cuisons-les au four. "*

La brique qui remplace la pierre, traduirait donc par là, symboliquement, l'ambition de l'œuvre humaine à égaler celle du Créateur ? Philon d'Alexandrie, évoque là le fait que les hommes veulent *" conspirer avec la matière contre ce qui est immatériel. "* Origène écrit que :

> *" L'idée que les constructeurs rendent ferme et compact ce qui était matière boueuse rappelle le caractère incohérent et fluent d'un écoulement où la raison n'entre pas, se transforme en substance solide et ferme quand on la condense et qu'on l'épaissit. "*

En " briquetant ", l'homme insuffle l'esprit à la matière. Babel pose symboliquement le problème de la nature et du sens de toute création humaine. Donner un nom n'est-ce pas là un crime de lèse majesté, vouloir s'arroger de divines prérogatives ? C'est ce que laisse déjà entendre le mythe sumérien qui relate les relations tumultueuses entre la déesse sumérienne de la Terre Ninhursag dans ses démêlés avec le dieu Enki (environ 2900 av. J.-C.).

Elle crée huit plantes avec le sperme qu'elle reçoit d'Enki mais ce dernier a l'outrecuidance de les goûter pour en connaître la nature intime et d'en " décréter le destin " (v. 215), ce qui provoque la colère de la déesse Terre qui dès lors ne pose plus sur lui son regard jusqu'à ce qu'il en meure (v. 215), (*Enki et Ninhursag*, traduction de Pascal Attinger).

Notons au passage l'importance vitale à être sous le regard de Dieu. Adam, après avoir mangé du fruit défendu, cherche à se cacher du regard de Dieu. Le Dieu d'Israël, lui, laisse à l'homme le soin de manger les plantes sauf les fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal (*Gn.* 2,8) et de dénommer les animaux (*Gn.* 2,20) sitôt qu'il fut créé, selon le second récit de la *Genèse*. Il y a là une responsabilité partagée. Le Dieu d'Israël associe l'homme à son acte créateur. Nommer, donner un nom, c'est faire exister. L'homme, à titre individuel, a donc déjà ce pouvoir à l'instar du Créateur : il est en effet précisé dans la *Genèse* au chapitre 2 que l'homme " crie " le nom des animaux pour reprendre le verbe retenu par André Chouraqui. Il dénomme aussi lui-même la chair de sa chair, la femme que Dieu crée pour lui. Il utilise cependant une langue encore unique. Cette dénomination est existentielle comme l'indiquait déjà F. Nietzsche (*Le gai savoir*) :

> *" Ce qui m'a coûté et me coûte encore constamment le plus de peine, c'est de me rendre compte qu'il est infiniment plus important de connaître le nom des choses que de savoir ce qu'elles sont [...]. Il suffit de forger des noms nouveaux, de nouvelles appréciations et de nouvelles probabilités pour créer à la longue aussi des choses nouvelles* [si bien que] *nous faisons d'abord de toute chose une image, notre image. "*

Ainsi et par cette dénomination, chaque groupe social institue son réel, condition indispensable pour habiter le monde, pour reprendre l'expression de Martin Heidegger (*Bâtir, habiter, penser) :*

> *" Je ne puis vivre qu'en habitant le monde et pour l'habiter, il me faut le bâtir : ce que fait le langage, ce que fait le symbole. "*

Dans l'épisode de Babel, les hommes du clan de Nimrod cherchent à se donner un nom à l'instar de Dieu qui nomme les éléments de la création. Mais il s'agit là non pas d'une dénomination individuelle mais collective :

> *" Faisons-nous nous-mêmes un nom. "*

Or ces hommes-là ne possèdent-ils pas déjà une identité à en croire le chapitre précédent ? Les fils de Noé sont déjà établis en Nations avec capitales et langues, mais cela ne semble pas suffisant dans la mesure où cette identité a déjà été octroyée. N'est-il pas légitime de prétendre s'approprier sa propre identité ? Cependant, quel géniteur accepterait-il aisément de voir son fils choisir un autre prénom et un autre nom que ceux qu'il lui a attribués ?

Ne s'agirait-il pas alors d'un déni de filiation ?

Mais dans l'épisode de Babel, rappelons-le, il ne s'agit pas là d'une requête individuelle. Nous restons bien dans une problématique de l'identité collective. Les hommes du clan de Nimrod veulent exister en tant que groupe (Francis Guibal, *Des Tours de Babel*) :

> *" Comme si les travailleurs s'investissaient intégralement dans leur œuvre en l'idéalisant jusqu'à s'identifier à elle, comme s'ils n'existaient plus que dans et par elle, le construit ou le à-construire devenant pour eux le tout du sens. "*

Mais c'est là tomber dans

> *" l'attraction mortifère des choses. Se trouve oublié ici que le nom humain ne relève pas d'une fabrication artificielle, mais d'une adresse en attente de réponse, qu'il se donne et se reçoit et qu'il importe de distinguer en lui le commun de l'essence abstraite qui vaut pour tous et le propre des existants singuliers, qui renvoie chacun à une promesse d'alliance sans maîtrise possible. "*

Francis Guibal renvoie là à Jacques Dérrida (*Sauf le nom*) et aussi à Emmanuel Lévinas (*Au-delà du verset*). C'est l'exceptionnelle originalité du nom propre, lieu où s'établit la relation. Mais les constructeurs de Babel n'en font qu'une fiction autocentrée sur un seul clan, celui de Nimrod,

> *" pour dominer et fonder une langue universelle et une généalogie unique ",*

précise Jacques Derrida (*Des tours de Babel*). Les Maçons savent ce que vaut cette autodénomination qui est aussi auto-évaluation. C'est pour cela qu'au Rite Français, le Vénérable, dès l'ouverture de la Loge, pose la question suivante :

> *" Frère Premier Surveillant êtes-vous Maçon ? "*
> *- Mes Frères me reconnaissent pour tel. "*

C'est ainsi échapper à la suffisance d'un jugement complaisant de soi.

Le prétexte à l'édification de la ville et de la tour est la crainte de se voir disperser sur la surface de la terre. Les hommes du clan de Nimrod prennent collectivement conscience de leur vulnérabilité : seuls ils ne peuvent rien. N'est-ce pas là une des formules de nos rituels maçonniques d'élévation à la maîtrise ? La solidarité des hommes du clan de Nimrod est une nécessité, mais combien fragile. Le nom est le garant du maintien des liens qui unissent les habitants du même clan. L'action politique, l'action collective, celle voulue et décidée par le clan, reposerait-elle alors principalement sur

la crainte de disparaître, c'est-à-dire d'être dispersé ? Ne pas être individuellement équivaudrait alors à ne pas être collectivement. Il est bien question ici des fondements même de l'identité et cette question est récurrente encore aujourd'hui. Comment vivre ensemble, égaux et différents sans occulter la question de l'identité collective, s'interroge, par exemple, Alain Touraine (*Pouvons-nous vivre ensemble, égaux et différents*). Railler un groupe, fusse en le qualifiant de " racaille ", c'est toucher chacun des membres de l'ensemble de la communauté au plus profond de ce qu'il est individuellement, intimement. C'est une humiliation qui ferme toute reconnaissance positive de l'autre. Il n'existe pas de groupe sans individu et vice-versa. Mais ici, *in fine*, c'est Dieu qui aura le dernier mot. C'est lui qui nomme la ville : *bab* (la porte) et *El* (Dieu). Babel est donc " la porte de Dieu ", la porte qui mène à Dieu, Dieu ici unique (les dieux se disent Elohim) et non Babel mal traduit en : porte du Ciel. Le texte hébreu joue avec la consonance du mot akkadien *babilim*. *Bll* en hébreux signifie : mêler, confondre les langages. De même, le barbare est celui dont on ne comprend pas le langage assimilé à des borborygmes, des sons inarticulés, il baragouine.

Dieu descend jusqu'auprès des hommes. Il y a là une proximité entre le récit de la *Bible* et ce que nous savons aujourd'hui de la finalité des ziggourats à travers les textes mésopotamiens. Ces dernières étaient dotées, au sommet, d'un temple vide ne comportant qu'un lit mis à la disposition du dieu au cas où celui-ci daignerait venir sur terre. Les habitants de l'ancienne Babel semblent solliciter la venue du dieu Mardouk plus que craindre sa descente au milieu d'eux. Ils créent les conditions de son accueil et de sa réception. Un de mes amis, un Grec, me rappelait, en citant les propos de son père, que la première chose à faire quand on construit une maison, c'est la chambre d'ami. L'hôte, l'étranger, si respecté dans la coutume méditerranéenne, n'est-il pas l'envoyé de Dieu ? Nos politiques migratoires, sans doute économiquement fondées, ne résistent guère au crible de ce devoir d'accueil. Combien la question reste d'actualité, hélas encore aujourd'hui.

Dans le récit biblique, les hommes veulent monter vers Dieu, mais c'est lui qui vient vers eux tout comme pour la Jérusalem céleste. A ce sujet, saint Jean dit (*Ap.* 21,12) :

" Je vis la Jérusalem nouvelle descendre du ciel d'auprès de Dieu. "

Dieu n'est ni sourd ni aveugle, où qu'il soit et même à bonne distance des hommes. Ici Dieu descend parmi les hommes ; c'est plus qu'un symbole. Il le fera d'ailleurs à de nombreuses reprises si l'on en croit les récits bibliques. Étrange anticipation de ce qui sera le fondement même du *Nouveau Testament*, la venue de l'Emmanuel dont le nom veut dire, littéralement : Dieu parmi nous. Et le Dieu des Hébreux s'étonne de cette première œuvre des hommes du clan de Nimrod. Mais Dieu serait-il à ce point naïf ? Comment peut-il être préoccupé par une si modeste réalisation

qui n'est pas prête à rejoindre le haut des cieux ? Ou alors espérait-il bien autre chose de ces hommes que ce qui apparaît comme une vanité, au deux sens du terme : orgueil et inutilité ? Aussi, dans la *Genèse,* Dieu dit :

> *" Rien de ce qu'ils projetteront de faire ne leur sera accessible ! "*

Les œuvres des hommes sont-elles donc à jamais condamnées à rester inachevées ? Jean-Pierre Duplantier, dans *La cathédrale inachevée,* rappelle que cet inachèvement

> *" permet à chaque génération de se rendre compte qu'elle hérite d'une promesse plus que d'un bien, d'une attente plus que d'une fin. "*

Mais est-il raisonnable de condamner ces fils qui ambitionnent de faire au moins aussi bien que leur Créateur ? Les hommes veulent monter vers Dieu et c'est Dieu qui descend vers eux, qui se met à leur niveau. Est-ce là l'humilité de Dieu comme le suggère François Varillon ? Même s'il descend au milieu des hommes, Dieu reste éloigné, distant, pour laisser aux hommes un peu de liberté. Néanmoins les hommes restent sous le regard de Dieu, c'est là la condition même de leur existence comme l'évoque le mythe d'Enki et Ninhursag déjà cité. La notion de regard est une des constantes de l'*Ancien Testament*, ne serait-ce que parce que c'est le regard qui fait réellement exister, comme nous le proposons dans notre essai *Le regard comme naissance de la métaphysique*. Origène, comme le rapporte Bruno Masala dans sa remarquable étude, *Origène et la tour de Babel*, indique que cette descente de Dieu doit être prise au sens figuré :

> *" S'il est dit dans les* Saintes Écritures *que Dieu descend, c'est au sens où les maîtres descendent au niveau des enfants et les sages ou les progressants à celui des jeunes gens. "*

Et dans la traduction Crampon, Dieu dit :

> *" Maintenant rien ne les empêchera d'accomplir leurs projets. Allons, descendons et là même confondons leur langage, de sorte qu'ils n'entendent plus le langage les uns des autres. "*

Ainsi Dieu à nouveau, après l'épisode du jardin d'Éden et celui de la construction de la ville d'Hénock, prendrait ombrage de la volonté des hommes à s'élever jusqu'à lui et y verrait là un acte de prétention qu'il ne peut accepter. Est-ce vraiment la bonne interprétation ? C'en est une couramment acceptée, mais n'y en a-t-il pas une autre ? C'est dans la sanction de Dieu qu'est la réponse à cette question : Dieu disperse alors les hommes et fait en sorte qu'ils ne puissent plus se comprendre. Il brouille leur langage comme s'il entendait rester le seul maître du monde. Mais ce Dieu jaloux est-il bien le même qui revendique d'être aussi amour ? Est-ce bien là ce Dieu qui est pris de remords après le Déluge ? Ce que Dieu entend

arrêter, c'est l'œuvre des hommes centrée sur une préoccupation existentielle qui passe par la construction d'une tour pour monter jusqu'au ciel. Ainsi, Dieu dit :

> *" Brouillons leur langue ici. "*

Dieu intervient bien au sein d'une communauté déjà constituée et établie ; celle des hommes du clan de Nimrod et de façon plus restrictive encore, celle des habitants de Babel. On ne peut ignorer la diversité déjà acquise par les fils de Noé possédant déjà leur propre langage. Si réellement la diversité des langues était une menace pour l'humanité, pourquoi s'inquiéter de leur disparition ? Il faut plutôt s'inquiéter de l'acheminement vers une parole unique comme le fait, par exemple, Paolo Israël (*Cahiers d'études africaines,* n° 163-164, 2001)en distinguant langue et parole ? C'est aussi ce qui fait craindre, *a contrario*, la domination culturelle de l'anglais comme langue unique et le formatage de la pensée (unique) qui peut en découler. Il y a, de fait, une relation entre une langue et un groupe social et c'est ce qui explique par exemple l'échec de l'espéranto qui ne repose sur aucun groupe identitaire, sur aucune culture. Ce qui rassemble (la science-la technique) ne peut faire l'impasse de ce qui divise (la langue, la culture). Les hommes de Babel ont prétendu l'inverse, l'Europe d'aujourd'hui semble être tombée dans le même travers.

Cette précision de localisation, marquée par l'emploi du terme " ici ", nous porte bien à resituer l'action divine dans le contexte de la compréhension au sein d'un groupe où ses membres parlent une même langue. Nous ne sommes plus dans un contexte écologique de la préservation d'une biodiversité des langues et des cultures renvoyant à la disparition régulière et progressive des langues de notre planète. La notion d'incompréhension employée dans l'épisode de Babel vise à pointer la nécessité de reconnaître l'autre, fut-il mon frère, dans son identité propre, son langage propre, dans son étant et non plus comme élément indistinct d'un groupe au service d'une quelconque action collective. *Le verbe contre la barbarie*, pour reprendre le titre d'un ouvrage récent d'Alain Bentolila :

> *" La langue n'est pas faite pour parler à un autre moi-même, celui qui pense comme moi, qui a vécu où j'ai vécu, qui croit au même dieu que moi. La langue n'est pas faite pour parler à ceux que j'aime; elle est faite, j'ose le dire, pour parler à ceux que l'on n'aime pas, pour leur dire des choses qu'ils n'aimeront sans doute pas, mais qui nous permettront peut-être de mieux vivre ensemble. "*

Le groupe ne peut fonctionner dans la perspective d'une humanité et donc dans le dessein de Dieu que s'il permet aussi l'édification en humanité de chacun de ses membres. C'est là une situation bien réelle, vécue par les Hébreux en exil à Babylone et contraints à l'esclavage, comme le furent

déjà leurs pères en Égypte, pour construire un monument sensé accroître la réputation de leurs maîtres. Ce n'est que grâce à la supplique de Zorobabel qu'ils pourront recouvrer leur liberté. Il n'y a pas d'existence sans liberté. Et cette liberté ne peut s'exercer que dans l'inter-dit. Francis Guibal (*Point de vue initiatique*) souligne :

> *" Pour éviter que les Babyloniens ne s'enferment dans leur forteresse unitaire, il faut bien poser un* inter-dit *qui marque des limites, qui écarte et distingue les uns des autres les hommes et leurs langues. "*

Le " brouillage " des langues ouvre alors un " inter-dit " entre l'unité qui confond tout et la dispersion qui met potentiellement tout en conflit. Jean-Bernard Lévi fait ainsi une relation entre parole, altérité et liberté et le triptyque : force, sagesse et beauté que, nous Maçons, connaissons bien. Après l'unité harmonieuse du jardin d'Éden et des origines, l'altérité ne peut naître que de l'interdit pour reprendre la problématique de Youssef Mourtada (*Naissance et chute et rechute*). Pour lui, la morale de Babel autant que celle de l'épisode du jardin d'Éden indique que :

> *" Le bien relève de l'être et le mal est un semblant d'être qui réduit le paradis à une perte et à la naissance d'une chute. Ainsi l'interdit au-delà d'une langue maternelle, c'est un sens, la dimension du langage. "*

Le Dieu de la création a mis en ordre le chaos. L'homme, lui aussi, va apporter sa propre pierre à l'édifice : poursuivre cet ordonnancement en rassemblant ce qui est épars. C'est une des grandes constantes des mythes fondateurs. Au commencement, les hommes procédant de l'Un ne formaient qu'un. Ils sont désormais dispersés sur toute la surface de la terre et ils ne vont plus alors avoir de cesse que de rassembler ce qui est désormais éparpillé à l'instar d'Isis avec le corps lumineux d'Osiris. Isis ne retrouvera cependant pas le sexe d'Osiris. L'action ne serait pas transmissible comme pour indiquer que cette quête, ce rassemblement de ce qui est épars, est à refaire, génération après génération, par chaque homme. Mais comment rassembler ce qui est épars pour rendre à l'homme son humanité ? C'est là la problématique propre à la ville et c'est en cela qu'elle tient une part si importante dans la *Bible*. La ville, dans sa forme et sa conception utopique comme dans son dessin-dessein, va mobiliser à travers tous les siècles les plus grands penseurs à commencer par Platon. Le projet des hommes pour rassembler ce qui est épars est donc bien la ville et ce dès son commencement, dès son écriture, dès sa formalisation conceptuelle au travers le hiéroglyphe égyptien signifié par un cercle divisé en quatre quartiers. Aussi Dieu ne condamne pas la ville, du moins pas Babel, ni même le projet qu'elle représente, fut-il ambitieux et au-delà des capacités humaines. Plus subtilement, il semble vouloir indiquer que le chemin choisi par les hommes, en l'occurrence ceux du clan de Nimrod, n'est pas le bon. Babel est bien la porte qui mène à Dieu mais par un chemin qui n'est pas celui imaginé par les hommes qui se fédèrent autour d'une ambition commune

mais bien dérisoire de se faire eux-mêmes un nom. Qui n'a jamais ambitionné de se faire un nom, de voir son nom en haut de l'affiche ou sur une plaque de cuivre et surtout ailleurs que sur une dalle dans un cimetière ? Se faire un nom pour durer, pour survivre à la mort. Mais est-ce vraiment là le bon moyen d'être au monde ici et maintenant?

La sanction, paradoxalement, ne s'attache donc pas à l'acte d'édifier, mais au sens qui lui est donné. Le vrai chemin, le chemin de la vérité, n'est pas celui qui apparaît à la première lecture. Le mythe de Babel pose au moins deux interrogations aux hommes que nous sommes, en prônant d'une part le travail et l'action collective (ici, l'acte de bâtir une ville et une tour) et d'autre part ce qui lui donne sens (l'altérité comme voie qui mène au Très-Haut). N'est-ce pas ce que les Maçons de tradition appellent, construire le Temple?

Gérard Wininger nous rappelle qu'il convient de faire en sorte que notre vie présente :

> *" s'inscrive, ici et maintenant, dans une histoire porteuse de sens et de valeurs : quel sens y a-t-il à vivre, à donner à ma destinée et au vivre ensemble ? "*

Mais, si nous nous en tenons qu'à lui, le texte reste inachevé tout comme la tour, comme le remarque Damien Noël (*Le monde de la Bible)* et Paul Zumthor (*Babel ou l'inachèvement).* C'est aux hommes à en trouver la suite et le sens.

III - L'art de *bastir*

Bon nombre d'interprétations de cet épisode de Babel se cantonnent à la problématique de la langue (diversité-unité) et ce qu'elle fonde existentiellement. Ces travaux sont certes riches comme en témoigne la recension érudite de Pierre Bouretz, Marc de Launay et Jean-Louis Scheffer (*La tour de Babel),* mais ils ne sont pas suffisants. Comme nous venons de le proposer dans une approche au plus près du texte, il faut aussi replacer l'épisode de Babel dans une économie plus vaste dont Jacques Ellul en a posé les jalons (*Sans feu ni lieu)* qu'il évoque sous le terme de " théologie de la ville ". Cette théologie n'a pas grand-chose à voir avec la démarche de Joseph Comblin (*Théologie de la ville*) qui pose la ville en tant que problème à quoi la théologie doit répondre.

Les hommes de tous les temps semblent possédés par la *libido ædificandi,* pour reprendre le terme si explicite utilisé par Jean-Pierre Duplantier (*La cathédrale inachevée).* Il ne faut pas voir uniquement dans l'acte de bâtir une question d'orgueil ou même le souci exclusif d'assurer et d'attester, au moins dans la mémoire des générations à venir, la réalité et l'utilité de notre existence. Il y a bien là la mission assignée à l'homme dès sa sortie du jardin

d'Éden : celle de dominer le monde. C'est le challenge que le Créateur lui propose. Il met l'homme à l'épreuve et lui enjoint de montrer ce qu'il sait faire de cette connaissance désormais acquise à jamais et qui l'établit à l'égal des dieux comme le dit la *Bible*. Et la *Genèse* rapporte, nous l'avons dit, que le premier acte de création collective après celle de la création individuelle avec la maîtrise de métaux et la musique, est une ville, Hénock, dont le nom signifie justement : commencement.

Léon-Baptista Alberti (*Art d'édifier*, 1450) indique que les hommes ne s'assemblent pas pour échapper à l'acharnement de ceux du dehors. La fonction première de la ville n'est ni défensive ni économique, contrairement à ce que proposent la plupart des histoires contemporaines de l'urbanisme. En effet c'est oublier que, dans l'Antiquité, il n'y a qu'une seule approche et qui relève du sacré. La fonction de la ville, telle qu'elle résulte du sens même de son écriture dès l'origine, est d'abord symbolique (*Cahiers Villard de Honnecourt* n° 63). Dans un essai récent, Régis Debray (*Un mythe contemporain : le dialogue des civilisations*), en évoquant le rapport entre la culture et la technique, indique que :

> *" La culture fractionne l'espèce humaine en personnalités non-interchangeables – ethnies, peuples et civilisations – alors que la technique l'unit, en rendant nos objets inter-opérables [...]. La culture n'est pas le lieu naturel de la confluence et de l'humanité. C'est le rôle rempli par la science et la technique [...]. La culture est le lieu naturel de la confrontation, puisque c'est la forge de l'identité et qu'il n'y a pas d'identité sans un minimum d'altercation avec un autre que soi. Quoi qu'on fasse et dise, un* nous *se pose en s'opposant à un* eux, *comme le* moi *à un* non-moi. "

C'est là tout l'enjeu même de la cité que nous évoquions dans notre article précédant (*Cahiers Villard de Honnecourt* n° 63) et que nous retrouvons en jeu au travers de cet épisode de la construction d'une ville et d'une tour pour se faire un nom.

Les hommes du clan de Nimrod ne sont donc pas en butte à une vicissitude extérieure. Tout comme celle créée auparavant par Caïn, les villes créées par les descendants de Noé n'ont pas de fonction première économique ou militaire. Il nous faut donc reprendre la lecture du récit de Babel en tenant compte du fait qu'il s'agit d'hommes d'un même clan, d'une même nation qui décident ensemble d'une action commune, action par nature existentielle : exister en se faisant un nom. Le désir de construction qualifie l'humanité, nous rappelle Olivier Remaud dans *Le métier d'architecte et l'art d'édifier*.

La quête des hommes du clan de Nimrod est identique à celle, ultérieure, d'Abraham. C'est la quête du fondement. Le temple sis au sommet de la tour

de Babylone et dédié au dieu Mardouk est appelé " la maison du fondement du ciel et de la terre ". Fonder une ville, comme le rapportent les rites antiques de fondation, c'est d'abord commencer par la dédicacer et lui donner un nom. Le fondement est alors ce qui fait sens autant que ce qui met sous la protection tutélaire des dieux (*Bible de Jérusalem, Hébreux* 11, 8-11) :

> *" Par la foi, Abraham obéit à l'appel de partir vers un pays qu'il devait recevoir en héritage et il partit ne sachant où il allait. Par la foi, il vint séjourner dans la Terre promise comme en un pays étranger, y vivant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob, héritiers avec lui de la même promesse. C'est qu'il attendait la ville pourvue de fondations dont Dieu est l'architecte et le constructeur. "*

Ce texte renvoie au récit de la création du monde que nous relate Job (*Bible de Jérusalem, Job* 38, 4-7) :

> *" Où étais-tu quand je fondais la terre ? Parle si ton savoir est éclairé. Qui fixa les mesures, le saurais-tu ? Qui tendit sur elle le cordeau ? Sur quel appui s'enfoncent ses socles ? Qui posa la pierre angulaire, parmi le concert joyeux des étoiles du matin et les acclamations unanimes des fils de Dieu ? "*

C'est le philosophe Martin Heidegger qui a sans doute posé le mieux le sens de l'acte de bâtir (*Du symbolique au symbole)* comme le note Louis-Marie Chauvet (*Du symbolique au symbole, rites et symboles*) :

> *" Je ne puis vivre qu'en habitant le monde et pour l'habiter, il me faut le bâtir. Ce que fait le langage, ce que fait le symbole. Hors de l'ordre symbolique, je ne pourrais jamais me situer de manière signifiante dans le monde, la société, l'histoire ; jamais je ne pourrais trouver mon identité de sujet [...]. Sans la médiation du langage et de la trame symbolique que constitue la culture qui m'a façonné, je serais asservi à l'empire mortifère de la chose, dans une immédiateté close sur elle-même. Il faut que le langage opère* le meurtre de la chose *pour que je puisse advenir comme sujet dans un monde signifiant : un espace de respiration est ainsi dégagé où la vie humaine devient possible [...]. Mais je renonce du même coup à croire que je peux atteindre le réel brut, illusion qui me vouerait à la mort : le symbole m'arrache ainsi à l'impérialisme de l'imaginaire. "*

L'acte de bâtir la tour de Babel échoue cependant puisqu'il semble bien que toute construction signifiante reste symboliquement inachevée, indique Jean-Pierre Duplantier (*La cathédrale inachevée*), comme pour laisser place à l'inattendu d'une rencontre imprévisible autant que pour permettre symboliquement à chacun d'y contribuer et forger une chaîne d'union entre les générations passées et les générations futures. Nous autres Maçons de tradition, nous connaissons bien cette symbolique de la chaîne

d'union tant de fois vécue. L'œuvre est laissée en plan, tel un mémorial, comme ces ruines de la cathédrale gothique au cœur de la ville d'York.

L'histoire des hommes au sein de leurs cités n'est pas idyllique. La division va engendrer bien des conflits et des luttes fratricides qui détruiront l'harmonie fondée autour et à partir d'un projet global voulu comme idéal, parfois à l'image du cosmos. Ce projet est cependant une utopie, à la fois lieu du bonheur et lieu inatteignable pour reprendre le jeu de mots de Thomas More : *u-topos*, lieu de nulle part et *eu-topos*, lieu du bonheur. Néanmoins, l'homme est condamné à construire la cité. Il n'y a point d'échappatoire ; tel est son destin dans le dessein annoncé. Ici et maintenant, pour relever le challenge des origines, il est condamné à se civiliser, à s'humaniser. Et l'homme doit faire avec sa mémoire, celle de ses meurtres fratricides à commencer par celui d'Abel tué par son jumeau Caïn, de Romulus tué par son jumeau Rémus, ceux des habitants de la première ville, Hénock, construite par Caïn.

Nicole Loraux (*La cité divisée*) montre la voie suivie par les Grecs confrontés régulièrement à ce problème combien contemporain. La division, pour autant qu'elle soit indispensable, parce qu'identitaire, ne doit pas être un obstacle au " vivre ensemble ", seul capable de nous humaniser. En cela, paradoxalement, Babel ouvre la voie. Ce qui fonde la ville, toute ville, c'est la volonté de vivre ensemble égaux et différents non dans la juxtaposition des individus mais dans la solidarité. Albert Rouet suggère (*Pour une théologie de la citoyenneté*) :

> *" La citoyenneté se confond avec la solidarité : habiter non une cité mais des relations qui l'emportent en importance sur la résidence. "*

IV - La chance de Babel

Nous avons indiqué qu'il fallait trouver le sens de cette narration de l'épisode de Babel au-delà du texte qui reste inachevé. Dieu indique aux hommes du clan de Nimrod que le chemin suivi n'est pas le bon. Il met alors en place, à leur insu, les conditions d'une autre voie pour le rejoindre et qui est fondée, paradoxalement, sur l'incompréhension et la dispersion. Les clefs de lecture sont données *a posteriori*. Les hommes voulaient aller vers Dieu et c'est Dieu qui descend jusqu'à eux. Dieu est parmi nous, c'est l'Emmanuel. Et ce Dieu présent se révèle dans l'altérité (*Mt.* 25, 40) :

> *" Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites [...]. Lorsque que vous serez réunis en mon nom je serai au milieu de vous. "*

L'altérité ne peut exister que parce qu'il existe un autre, différent de ce que je suis, totalement différent au point que nous ne pouvons pas nous comprendre même si nous parlons une même langue qui devrait nous

rapprocher. Je ne puis rencontrer l'autre que si je vais à sa rencontre car Dieu a dispersé les hommes. C'est une invitation au voyage non pour découvrir des nouveaux paysages, mais essentiellement pour rencontrer l'autre. C'est bien d'ailleurs dans les chapitres suivants de la *Genèse* que commence le périple d'Abram (*Gn.* 12, 1) :

> *" Le Seigneur dit à Abram : pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir. "*

Jacques Ellul (dans *Sans foi ni lieu*) nous indique :

> *" Après s'être éloigné de la face de l'Éternel, Caïn s'est lui-aussi mis à habiter la terre de l'errance* [le pays de Nod] *[...]. L'aiguillon perpétuel est planté dans son cœur, c'est l'absence de Dieu. Retrouver Dieu, se trouver face à face avec l'Éternel, c'est cela qui est au cœur de chaque homme. La quête de son lieu, la quête de l'Éden, c'est en définitive l'exigence constante de la présence immédiate de Dieu. "*

La quête de Dieu qui transcende l'homme est donc légitime. Le Maçon, en quête la lumière, le sait bien car une lumière lui est donnée simplement à entrevoir, de façon bien éphémère et fugitive, au soir de son initiation. Mais, comme l'expriment Josy Eisenberg et Armand Abécassis dans (*Et Dieu créa Ève*, II) :

> *" La tentation est grande pour les hommes de vouloir conduire leur propre histoire par eux-mêmes, selon leur propre désir, leur propre parole et leur propre loi. "*

Si Jacques Ellul a montré avec une grande pertinence qu'il existait bien dans la *Bible,* une Parole sur la ville (*théo-logos*), notamment avec son ouvrage *Sans foi ni lieu*, cette parole, cette théologie de la ville, n'est sans doute pas aussi pessimiste qu'il nous le laisse entrevoir. François Marty évoque Babel comme une chance car c'est " *l'invention de l'autre* "pour reprendre la formule de Jacques Derrida (*Des tours de Babel*). La sanction divine n'a pour but que de remettre l'homme dans le droit chemin ou, du moins, sur la bonne voie ; Babel est alors à lire comme un détour. Dans le cas de Babel, la sanction n'est rien au regard des colères divines qui détruiront, comme le rapporte de façon constante la *Bible*, bien des villes y compris Jérusalem par trois fois.

Le texte nous dit :

> *" Les hommes ne se comprennent plus. "*

Cela ne veut pas dire qu'ils ne parlent plus la même langue. Nous avons, en parallèle, l'exact contraire dans le récit de la Pentecôte : chaque

personne de la foule rassemblée comprend les Apôtres et pourtant aucun d'eux ne parle leur langue, ce qui serait d'ailleurs proprement impossible. Il est donc bien question, ici, non de langue, mais de compréhension, ce qui est tout autre chose.

Un jour, en classe de sixième, mon vieux maître Gabriel Robin, m'a dit :

" Ce qui est important, ce n'est pas ce que tu dis mais ce que l'autre comprend. "

Et pour comprendre, ne faut-il pas d'abord écouter et dépasser nos préventions et nos impressions premières ? N'est-ce pas ce qui est aussi enseigné à l'apprenti Maçon qui arrive sur la colonne du Nord, condamné au silence et au service de ses Frères, fut-il dans le monde profane, ministre ou VIP ? Il s'agit d'une saine discipline, une ascèse indispensable et préalable à toute compréhension.

Les hommes du clan de Nimrod se sont précipités dans l'action et, ensuite seulement, ils ont précisé ce qu'ils entendaient réaliser. L'action ou le sentiment d'exister dans une action qui n'est souvent qu'un mouvement brownien, est une attitude souvent constatée et plus encore dans le champ du politique. Ce qui est évoqué dans l'épisode de Babel, c'est bien l'action commune et pas la geste-gesticulation individuelle. Et pourtant l'essence même de la politique n'est-elle pas de construire la *polis*, la cité ?

Mais ce projet n'est pas un but en soi. Les ziggourats étaient couronnées par un temple comme le traduit André Chouraqui :

" Offrons, bâtissons une ville et une tour [...]. Offrons. "

Il n'est pas certain que l'action des hommes du clan de Nimrod ait exclu aussi un acte d'adoration et/ou d'action de grâce dans leur entreprise. Il est vrai que fonder une ville n'est pas un acte anodin. Aussi convient-il de prendre quelques précautions vis-à-vis des dieux. La cérémonie de fondation est tout à la fois un sacrifice et une dédicace pour se mettre sous la protection d'un dieu spécifique. Depuis l'Antiquité, chaque ville avait aussi son dieu propre, dieu " poliade ", dieu local ou des demi-dieux, un saint voire un héros. Cette adoration des dieux locaux énerve d'ailleurs le Créateur (*Jérémie*, 11,13) qui s'exclame :

" Tu as autant de dieux que de villes, ô Judas. "

L'homme sait intuitivement que l'entreprise collective est toujours éminemment risquée. Offrir des sacrifices à Dïeu est vain si l'homme ignore son frère, dit en substance l'Écriture. La seconde invitation que Dieu lance à l'homme, comme la voie la plus propice à recouvrer sa nature initiale, c'est celle de l'altérité telle que l'a notamment évoqué, à de nombreuses

reprises, le philosophe Emmanuel Lévinas. Armand Abécassis (*La pensée juive,* I*)* rappelle :

> *" Il y a deux Adam dans la* Genèse*, deux types d'humanité ou plutôt deux aspects de l'homme : celui du premier chapitre, qui consiste à soumettre l'univers, en lui donnant un paysage humain, en y traçant des routes, en construisant des maisons, en maîtrisant les forces de la nature et celle des animaux et celui du deuxième chapitre, qui consiste à résoudre le problème moral, la question de la relation du bien et du sens de la destinée. "*

L'épisode de Babel reprend, en les rapprochant, ces deux Adam, ces deux aspects du même homme. Les hommes du clan de Nimrod commencent par bâtir et maîtriser la matière et ce n'est que dans un second temps qu'intervient la problématique du sens de l'action, sens par ailleurs bien ambigu : être comme le créateur et – ou – se rapprocher de Dieu ? Le sens de la destinée est la question essentielle posée dans le second chapitre de la *Genèse*.

Il ne faut pas oublier que les Mésopotamiens furent réputés pour leurs connaissances en astronomie et en astrologie et des précurseurs en mathématiques. Là encore, au travers ces disciplines, il est question du sens de la destinée.

Les deux aspects sont, en fait, complémentaires : le projet divin est à la fois, d'après la mentalité hébraïque, de se maîtriser, de travailler son propre être en le considérant comme une *aDaMaH*, comme une terre qu'il faut cultiver, d'une part, et de maîtriser le monde et de construire des villes, d'autre part. Il faut à la fois changer la face du monde et vaincre ses désirs. La *Torah* insiste sur ce double aspect de l'être humain et sur la dialectique de la complémentarité entre l'intériorité et l'extériorité.

La question de l'altérité renvoie à celle du langage et avant tout à la compréhension de l'autre au-delà de la langue (Hubert Bost, op. cit.) :

> *" Il suffit de rappeler ici qu'au niveau individuel, la volonté de se faire un nom cache et révèle tout à la fois, le désir pathologique de trouver soi-même sa propre origine et le refus de l'autre. Or, pour que la parole puisse éclore en lui, l'homme a besoin d'une nomination externe. Il lui faut être nommé dans le discours de l'autre pour que naisse son propre discours. "*

Mais encore faut-il que nous sachions comprendre ce que l'autre exprime. Pour cela, la seule voie reste et demeure le travail sur soi comme nous y invite l'Ordre au travers de nos rituels et nos symboles. Cette voie est aussi rappelée par Michel Foucault (*L'herméneutique du sujet*) quand il appelle à l'ascèse, (*ashkénasis*) l'amour (*eros*) et le partage (*agapé*).

L'épisode de Babel, en venant clore les livres du commencement, contient déjà toute l'économie du salut. L'économie est, étymologiquement, une " mise en ordre de la maison " : *oïkonomos*. L'économie du salut, dans l'*Ancien Testament*, est celle d'un peuple, le peuple élu né de l'Alliance entre Dieu et Abraham, comme le rapportent les chapitres qui suivent immédiatement l'épisode de Babel. Dans l'épisode de Babel, cette économie collective, celle des hommes du clan de Nimrod, contient déjà en prélude, grâce à la création des conditions mêmes de l'altérité (confusion des langues et dispersion), la dimension individuelle de la Nouvelle Alliance, celle-là universelle et qui trouvera son parachèvement dans la Jérusalem céleste. C'est l'invitation à ce que chacun, grâce au travail sur soi et avec l'aide de ses Frères, puisse prendre sa place comme une pierre parfaitement taillée dans l'édifice à construire. Être des " *pierres vivantes* ", dit l'apôtre saint Paul, et non des briques moulées à la louche et cuites au four, formatées dès cette mise en forme. On trouve dans l'*Instruction d'Apprenti au Rite français* :

> " *C'est lors de la construction de cet édifice fameux* [le temple] *que, selon la tradition, la Franc-Maçonnerie reçut l'organisation qui est encore la sienne aujourd'hui. Il reste pour les Maçons l'image sensible de ce temple spirituel qu'ils doivent s'efforcer d'élever dans leur cœur afin que la divine Présence y vienne résider.* "

Ce temple n'est donc point celui qui est dressé au sommet de la ziggourat dans l'attente probable d'un dieu. Ce temple est le cœur de chaque homme chargé de faire advenir, collectivement et individuellement, Dieu en son cœur. Le salut de la ville, c'est-à-dire de l'humanité au travers de l'édification, ici et maintenant, de la Jérusalem céleste, repose sur l'homme, non pas l'homme pris au sens générique mais sur chaque homme. Jérémie le rappelle en indiquant que la colère de Dieu, décidé à détruire la ville, sera suspendue s'il existe un homme, au moins un seul qui ait un tant soit peu d'humanité c'est-à-dire qui soit en conformité avec ce dont il est dépositaire, l'image de Dieu (*Jér.* 5,1) :

> " *Parcourez les rues de Jérusalem, regardez, enquêtez, cherchez sur les places : y trouvez-vous un homme ? Y en a-t-il un seul qui défende le droit, qui cherche à être vrai* [qui soit un faiseur d'adhérence, traduit André Chouraqui] *? Alors je pardonnerai à la ville.* "

Au Rite Français, le Vénérable lance au profane présenté à lui pour être initié, l'injonction :

> " *Soyez vrai !* "

L'homme est libre mais cette liberté induit quelques responsabilités et notamment au regard de la ville. C'est la finalité même de la propre transformation de chaque homme que de pouvoir ainsi naître à sa propre humanité, à la civilisation (de *civis* : la ville).

Une telle réflexion n'a de sens que si elle instruit le présent. L'expérience de Bernard Devert, qui a fondé, il y a vingt ans à Lyon, *Habitat et Humanisme*, démontre qu'il est possible à nouveau de faire cohabiter dans le même ensemble, dans le même immeuble, des personnes d'origine très diverses, étrangères les unes aux autres, simplement pour qu'elles puissent se parler. C'est en misant sur cette capacité à générer à nouveau de la compréhension qu'il espère une nouvelle humanisation de la ville :

> *" Que de temps perdu à se croiser ! constate le fondateur d'Habitat et Humanisme. Mais lorsque surgissent de vraies rencontres, l'action est transformée, pour le moins interrogée. Que de rencontres permettent d'envisager jusqu'à donner visage à une relation avec les autres, voire avec soi-même. "*

C'est tout le contraire de ces nouveaux ensembles d'habitations où ne se regroupent que les personnes d'une même catégorie, à l'exclusion de toutes les autres. L'homme se trompe là encore de chemin tout comme ceux du clan de Nimrod qui édifièrent une ville et une tour : Babel. L'invitation d'Emmanuel Lévinas n'est pas autre chose que d'accepter l'autre, celui qui m'est totalement étranger, pour retrouver la voie du Tout Autre. Après l'épisode du jardin d'Éden, les hommes sont condamnés à voir (*Gn.* 3, 7). Avec celui de Babel, ils sont condamnés à entendre et à comprendre et les Écritures nous disent :

> *" Ouvre tes yeux et tes oreilles ",*

V - La symbolique maçonnique

La symbolique maçonnique et tout particulièrement celle du tableau de Loge au premier degré du Rite français comme au Rite Écossais Ancien et Accepté et au Rite Écossais Rectifé, peut renvoyer à l'épisode de Babel comme un écho par-delà les siècles et maintenu par la tradition. Les descriptions des ziggourats telles qu'elles ressortent des textes et des matériaux archéologiques, comme les sceaux cylindriques, évoquent un emmarchement par trois, cinq ou sept. Ces chiffres sont ceux du nombre des marches ou degrés gravis symboliquement par l'Apprenti, le Compagnon puis le Maître. Arrivé au sommet, le Maître découvre un pavage mosaïque sur lequel est édifié ce qu'on lui nomme être un temple et qui est, en réalité, et à bien y regarder dans l'iconographie autant contemporaine qu'ancienne, une porte ! Jean Hani (*Le symbolisme du temple chrétien*) précise :

> *" La porte est tout le temple. "*

Et qu'y a-t-il juste au-dessus du tableau de loge ? Une voûte étoilée puisque le temple n'est, symboliquement, pas couvert d'un plafond ni d'une toiture. Ce contexte matériel renvoie étrangement aux ziggourats mésopotamiennes avec, au sommet de la tour à degrés, un temple vide qui est appelé " porte ". Et au-dessus s'étend la voûte étoilée que scrutent les

mages, à la fois prêtres et savants, tenants des connaissances dans un monde où il n'y a pas de distinction entre sacré et profane. Il est promis au Maître Maçon la Lumière qu'il a pu apercevoir au soir de son initiation et il arrive devant une porte fermée. Il a gravi le s sept degrés que symbolisent aussi les sept jours de la semaine dont les noms sont, dans nos langues indo-européennes, ceux des astres célestes. Mais, bien qu'il ait symboliquement franchi les ténèbres de la mort, il n'est pas passé de l'autre côté. Il n'est pas à l'aube du huitième jour. Pour l'instant, ici et maintenant, il est debout sur un pavage mosaïque face à une porte fermée. Une question peut alors lui venir à l'esprit : comment passer de l'autre côté de cette porte close ?

La symbolique de la porte est explicitement johannique. Il y a identité entre Jean et Janus, le dieu de la porte, comme le rappelle si bien Gérard Monnier (*La porte, instrument et symbole*). Comme Janus, Jean à deux visages : Jean le Baptiste qui ouvre et Jean l'Évangéliste qui clôt. Les Loges sont toutes, symboliquement, des Loges de Saint-Jean. L'ambivalence de la porte, autant ouverture et hospitalité que fermeture et réclusion, ne doit pas faire oublier qu'elle est avant tout la signification matérielle du passage. Passage entre deux mondes, deux univers qui pourtant sont dans un même espace-plan. C'est la porte qui crée la distinction plus que le mur ou la clôture, fussent-ils symboliques. Le passage, c'est la Pâque, *Pessah* pour les Juifs. Ce jour-là il convient de marquer les linteaux de la porte du sang de l'agneau sacrifié pour éviter la colère de Dieu venu anéantir les ennemis de son peuple.

Par ailleurs, c'est Jean le Baptiste qui indique que ce n'est pas lui qu'il faut suivre, mais celui qu'il vient de baptiser dans le Jourdain. C'est Jean l'Évangéliste qui rapporte les paroles du Christ (*Jn.* 10, 9) :

> *" Je suis la porte et si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, il ira et viendra et trouvera de quoi se nourrir. "*

Le Christ est l'agneau pascal, sacrifié pour épargner à l'homme les conséquences de sa vanité à se prendre lui-même pour Dieu. Saint Jean est attaché à la philosophie ésotérique de la connaissance si bien mise en évidence par Paul Naudon (*Les Loges de Saint Jean*). Le prologue de l'*Évangile de Jean*, lu à l'ouverture de bien des Loges, évoque le Verbe qui était au commencement (*Jn.* 1, 9, TOB) :

> *" Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme. "*

C'est en regardant alors le bout de ses pieds que le tout nouveau Maître Maçon peut trouver la piste à suivre. Il se tient debout sur un pavage mosaïque fait de carreaux noirs et blancs, juxtaposés et alternés. L'interprétation de ce pavage mosaïque a suscité bien des interprétations. Il en est une qui sied parfaitement à la perspective que nous donnent à trouver

autant l'épisode de Babel que les écrits de saint Jean. En effet, comment exprimer le mieux de façon symbolique l'altérité que cette alternance de ces carreaux noirs et blancs ? Comment le Maçon, carreau noir ou blanc, peut exister en tant qu'individu, si les carreaux qui l'entourent sont de la même couleur que lui ? Il ne peut exister que parce qu'il est entouré de carreaux totalement différents de sa propre couleur. Et c'est l'agencement de ces carreaux parfaitement taillés qui forment un parvis et le fondement du temple appelé en latin *profanum*.

Et le fil à plomb qui tombe du ciel, au milieu du tapis, au REAA, contraint le Maçon à lever les yeux. Il indique alors que la voie n'est pas celle qui est en face de lui et qui le conduit devant une porte fermée. Pour s'élever, il lui faut élever son cœur, en passant du niveau à la perpendiculaire. Mais pour se faire, il lui faut avoir les pieds sur terre, sur le pavé mosaïque, sinon il sera pris de vertige et s'écroulera. La porte fermée du temple inaccessible n'est autre que l'inachèvement de la tour de Babel. Cette ziggourat appelée " porte du ciel " est inachevée, fermée, et ne pourra pas supporter de temple pour accueillir le dieu descendu du ciel.

L'éthique maçonnique est bien écrite dans ce tableau de Loge pour peu que l'on ose la confronter aux traditions de Babel qu'elles soient chrétiennes, hébraïques ou plus anciennes encore. Seul l'être droit peut espérer passer sur l'autre rive comme l'indique aussi la tradition de l'Égypte ancienne (*Hymne à Amon de Leyde*, 800 av. J.-C.) :

> *" L'être dévié n'entre pas dans la place de la rectitude, le pays du silence. Seul l'être au cœur droit est admis dans le bac, car le passeur ne traverse pas les êtres déviés. Comme il est heureux celui qui aborde ! "*

Mais *" seul, nous ne pouvons rien "*, dit le Vénérable en relevant le nouveau Maître. Pour que l'altérité puisse exister, il faut au moins deux êtres totalement étrangers l'un à l'autre, noir et blanc comme sur le pavé mosaïque. Et Babel est alors une chance dans la mesure où elle pose les conditions mêmes de l'altérité : l'incompréhension qui oblige à l'écoute et la dispersion qui induit la finalité même des projets qui réunissent les hommes dans leurs actions, la cité. L'homme est condamné à la rencontre de l'autre, en voyageant, pour espérer, peut-être, retrouver le Tout Autre, l'auteur de ses jours.

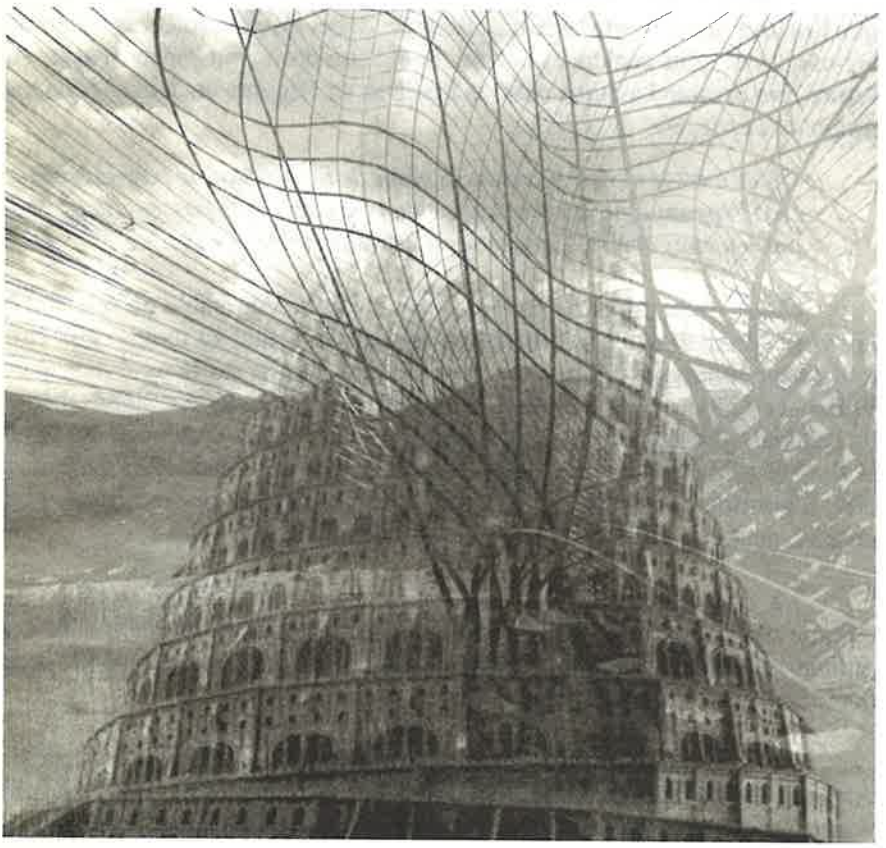
La cité n'a pas d'autre prétention dans son écriture symbolique comme dans sa réalité première que d'offrir à l'homme le chemin de son humanisation en réunissant, égaux et différents, des hommes épars, mais décidés à vivre ensemble envers et contre tout.

C'est sur le lieu même de sa sédentarisation que l'homme est appelé à voyager. Les voyages qui sont les préludes à l'initiation, au passage et à l'élévation, ne se font qu'au milieu des hommes rassemblés dans une loge et

non pas dans un désert, là-encore pour nous rappeler sans cesse l'exigence de l'altérité. Comment alors ne pas conclure avec Jean Naudon ?

> *" Dans cette marche ascensionnelle, l'*Évangile de saint Jean *peut fournir à tout homme, quelle que soit sa foi, et même s'il pense n'en avoir aucune, le plus précieux des guides. Ne contient-il pas à la fois la synthèse spirituelle et généreuse du passé et le potentiel inépuisable de l'avenir, où l'humanité consciente pourra trouver le chemin de la lumière et la vie quand, selon la parole de Dante :* elle n'aura plus que l'Amour au cœur, comme objet le Bien et comme souci la Vérité. *De proche en proche, d'effort en effort, degré par degré, peut-être, pourrons-nous un jour, éclairés par saint Jean, appelés comme les autres, à parcourir jusqu'à la Compostelle sublime le difficile mais prometteur chemin de saint Jacques le Majeur ?*

> *" Apprendre à penser la ville comme demeurer.*
> *Parce que nos grammaires ont privilégié le substantif,*
> *retenir ce qu'elles avancent de moins défini, l'infinitif,*
> *substituer la fonction grammaticalement infinitive*
> *à l'appréhension des objets.*



BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

L'émir soufi Abd El-Kader, un maître, une voie, un Maçon entre l'Orient et l'Occident, Cahiers Villard de Honnecourt n° 74, éd. GLNF, Paris, 2010

Les bastides ou la quête de la Jérusalem Céleste, Cahiers de l'association Les amis de René Girard n° 4, éd. Télètes, Paris, 2009.

L'espréance avec Abd Al Malik, Cahiers Villard de Honnecourt n° 67, éd. GLNF, Paris, 2007.

La ville, symbolique et creuset d'humanité, Cahiers Villard de Honnecourt n° 63, éd. GLNF, Paris, 2006.

Introduction au cours de la sémiologie de l'espace, École d'architecture de Nantes, 5e année, Novembre-décembre 2004.

Le regard comme naissance de la métaphysique, dactylographié, Bordeaux,1999.

Des enjeux de la limite urbaine, Revue Art et science, n° 5, éd. Confluences, 1, Bordeaux, 1998.

La théologie de la ville ou le sens de la ville, in Revue IHEDN Infos n° 5, 1996, Paris.

Quand les habitants prennent la parole, ouvrage collectif, éd. Plan construction, Paris, 1981.

Quand les habitants créent leur quartier, éd. Plan construction, Paris, 1987.

La nébuleuse associative, Revue de l'Économie Sociale n° 4, Paris, 1985.



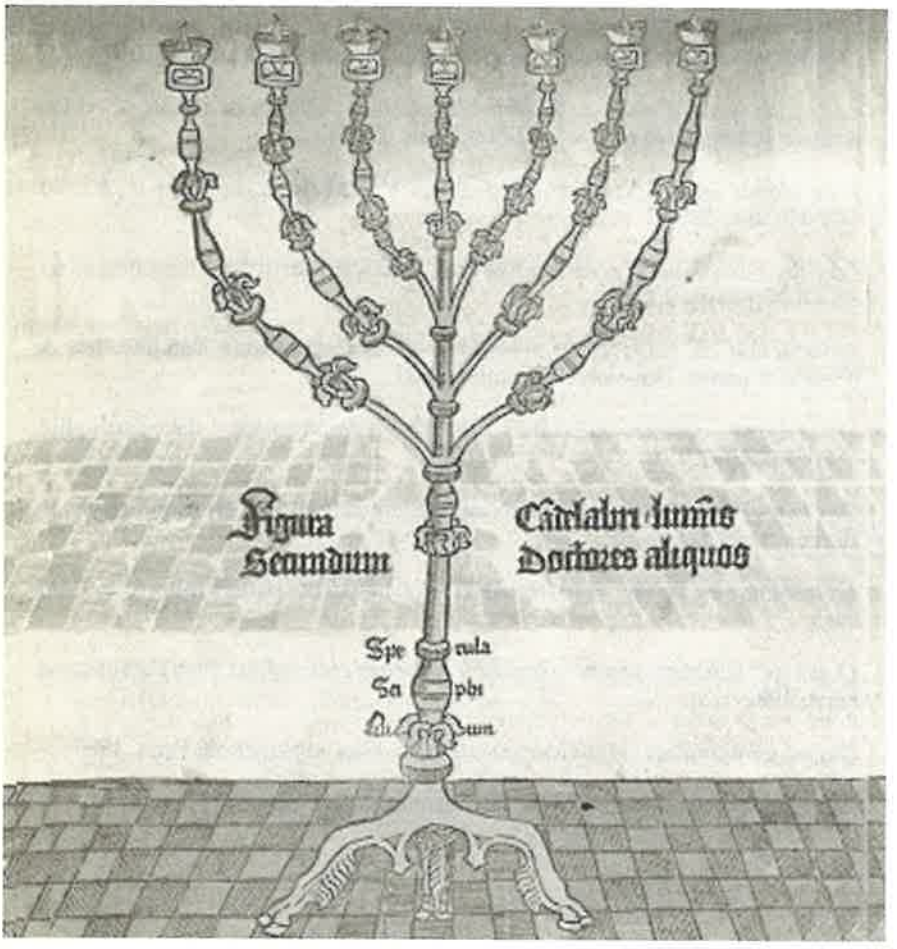


Figura
Secundum
Doctores aliquos



INFLUENCE DU JUDAÏSME DANS LA FRANC-MAÇONNERIE RÉGULIÈRE

De la Kabbale à la lumière

MICHEL JOSSAY

Par un triste jour de la Toussaint de 1290, un 1er novembre, probablement gris et pluvieux comme il se doit en Grande-Bretagne, tous les juifs du royaume durent quitter le territoire – qui souvent les avait vu naître – n'ayant comme seule possibilité que de prendre les biens qu'ils pouvaient emporter avec eux, monnaie et or exclus et n'ayant pas le droit de vendre leurs maisons, leurs échoppes ou leurs fermes qui échouaient dorénavant au roi.

Le roi Édouard Ier (1272-1307) avait décidé, par édit du 18 juillet 1290, de bannir tous les juifs de son royaume, population estimée entre 16 000 et 40 000 âmes, arrivés après la bataille d'Hastings en 1066, originaires le plus souvent d'Allemagne et d'Italie.

Traités avec bienveillance par les souverains normands, leur situation se dégrade dès le début du règne de Richard Cœur de Lion (1189-1199) notamment après son retour des croisades, s'aggrave sous Jean sans Terre (1199-1216) pour aboutir en 1275 au *statutum de judaismo* promulgué par Edouard Ier qui bouleversa leur activité professionnelle car, prohibant le prêt d'usure aux juifs pour ne le réserver qu'aux marchands vénitiens, pourtant bons chrétiens et empêchant par voie de conséquence leur admission dans la toute puissante guilde des marchands. La situation deviendra intolérable après la décision de l'archevêque de Canterbury de faire fermer, en 1282, toutes les synagogues du royaume. Puis ce sera la Toussaint 1290 ! Triste scénario historique bien connu – trop bien connu – mais reconnaissons cependant que les Anglais furent en quelque sorte des précurseurs, du moins en Europe.



Passons sur l'histoire de la Grande-Bretagne pendant les quelques siècles de guerres civiles et religieuses pour arriver à l'accession au trône de la grande reine Élisabeth Ière (1558-1603). En réaction au règne de la très catholique et intolérante Marie Tudor (1553-1558), Élisabeth va rétablir l'Église Anglicane et entraîner, dans un climat de tolérance timide mais réel, la réapparition d'une communauté juive, semi-officielle, composée surtout de marchand et de médecins dont le fameux Rodrigo Lopez qui, bien que médecin personnel de la reine sera condamné à mort en 1594 pour avoir, selon ses accusateurs, comploté contre elle et tenté de l'empoisonner. On sut, par la suite, que tout cela était faux et, là encore, les anglais furent les précurseurs des procès fait aux médecins juifs empoisonneurs.

En 1630-1632, une nouvelle communauté marrane (1) s'implante à Londres. Elle est constituée de réfugiés venant d'Espagne mais aussi de familles venues d'Amsterdam, du Brésil, d'Indonésie, constituant par leurs liens familiaux de précieux informateurs sur les plans d'invasions de Charles Stuart réfugié en Hollande et sur les menées guerrières des Espagnols dans le nouveau monde, tout ceci très apprécié par un homme extraordinaire qui s'était emparé du pouvoir en 1648 : Olivier Cromwell.

Dès octobre 1655, il n'aura de cesse d'œuvrer pour le retour officiel des juifs en Grande Bretagne ; celui-ci se fera progressivement et il faudra attendre le règne du roi Charles II (1660-1685) qui, bien que catholique, leur accorda la protection officielle de la couronne en 1664 puis la liberté du culte en 1685.

Leur situation est cependant assez ambiguë mais, en 1690, la première grande synagogue ashkénaze ouvre à Duke'Place dans le centre de la City de Londres.

Il faudra attendre les guerres napoléoniennes et l'aide considérable des Rothschild à la Couronne d'Angleterre pour que les juifs puissent

1 - Le marranisme est un terme utilisé à partir du XVe siècle en référence aux Juifs de la péninsule ibérique (Espagne, Portugal) convertis au catholicisme, souvent de force, et qui continuaient à pratiquer le judaïsme en secret. Au Portugal, ils ont été traditionnellement désignés sous le nom de *cristãos novos* (nouveaux chrétiens), appellation aujourd'hui souvent remplacée par celle de " crypto-juifs ". L'origine de l'appellation marranes ou *marranos* est incertaine. L'étymologie la plus communément retenue est celle de l'espagnol *marrano*, signifiant " cochon " (lui-même dérivé de l'arabe *muharram* signifiant " rituellement interdit " (se référant à la prohibition de la viande de porc des religions juive et musulmane). Une autre explication suggère qu'il proviendrait de l'araméen *maranatha* qui signifie le seigneur est venu. Ce terme aurait été alors tourné en dérision par les catholiques ou les juifs non-convertis et appliqué aux juifs qui ont choisi ou subi la conversion.

participer à la vie politique du pays et il faudra attendre 1835 pour voir le premier sherif juif élu puis 1855 pour le premier Lord-maire de Londres juif et 1858 le premier Lord juif anobli et enfin Disraeli premier ministre juif en 1868.

Pourquoi ce long rappel historique ?

La Franc-Maçonnerie, telle que nous la connaissons actuellement, issue de l'*Union Act* du 1er décembre 1813 est la résultante d'un long chemin de maturation quasi-alchimique, qui commence avec le *Régius* daté de 1390 et va jusqu'aux *Constitutions d'Anderson* de 1723, en passant par l'important apport du courant Rose-Croix qui donna naissance à la *Royal Society*[2].

De profondément chrétienne en ses origines, la Franc-Maçonnerie devint le creuset d'un renouvellement des idées brassées dans les Loges qui acceptèrent en leur sein, tout en gardant leurs origines corporatives de métiers (le *craft*), non seulement des spéculatifs imprégnés d'hermétisme, de kabbale et d'alchimie mais encore des " acceptés " dont des juifs nouvellement arrivés et mêlant aussi catholiques et anglicans, fatigués par les guerres civiles, qui tous aspiraient à la tolérance, à la fraternité et à la concorde entre les hommes, quelles que soient leurs origines. On constatera que ce long mûrissement se fit en parallèle avec l'histoire politique et économique des juifs en Grande-Bretagne.

Cependant, il nous faut admettre que la Franc-Maçonnerie est hermétique et alchimique (nous ne reviendrons pas sur ce thème fécond) et qu'elle véhicule un esprit chevaleresque. Elle offre également un aspect de christianisme effacé car, en effet, le Rite Écossais Rectifié se dit chrétien, le Rite Émulation nous offre un système de morale traditionnellement chrétien et seul le Rite Écossais Ancien et Accepté offre une voie métaphysique originale proche du judaïsme, ce que nous verrons par la suite, sans doctrine puisque la parole est perdue et, surtout, sans gourou, ouvrant au nouvel initié un chemin qui, à l'origine, est vide.

Il nous faut donc nous poser la question non pas des influences du judaïsme dans la Franc-Maçonnerie mais ce que celle-ci a recherché dans celui-ci pour lui permettre d'être le véhicule plus ou moins fidèle de traditions passées comme l'hermétisme, la kabbale, l'alchimie et le courant Rose-Croix.

---

2 - La *Royal Society*, dont le nom officiel est *Royal Society of London for the Improvement of Natural Knowledge* et que l'on peut traduire littéralement par Société royale de Londres pour l'amélioration du savoir naturel, est une institution fondée en 1660 siégeant à Londres et destinée à la promotion des sciences. Elle est l'équivalent de l'Académie des sciences en France. La Royal Irish Academy, fondée en 1782, lui est affiliée. La *Royal Society* of Edinburgh, fondée en 1783, est une institution écossaise indépendante. De très nombreux savants ont contribué à la création et à l'essor de la Royal Society. Elle compte parmi les membres fondateurs Robert Boyle, John Evelyn, Robert Hooke, William Petty, John Wallis, John Wilkins, Thomas Willis, Jean Chardin et Christopher Wren. Isaac Newton y présenta sa théorie de l'optique, avant d'en devenir plus tard le président. Par sa devise *Nullius in verba*, la *Royal Society* affirme sa volonté d'établir la vérité dans le domaine scientifique sans recourir à l'autorité et en se fondant exclusivement sur l'expérience. Bien que cette intention paraisse de nos jours évidente, ces fondements philosophiques s'écartent radicalement de ceux que l'on observait par exemple dans la scolastique, où la vérité scientifique était fondée sur la logique déductive en accord avec la divine providence et avec l'appui des autorités anciennes, comme Aristote.

Nous allons donc nous plonger dans un essai de compréhension du judaïsme en suivant notre démarche initiatique maçonnique.

I - Le judaïsme

C'est la religion des juifs, fondée sur l'alliance passée entre un Dieu unique, de justice et de miséricorde, qui abhorre les idoles et l'ensemble de l'humanité ayant survécu au Déluge puis entre ce Dieu et un peuple élu c'est-à-dire choisi, mis à part entre les nations (*Lv.* 20,24) pour être le gardien de la Loi qui lui a été remise.

Le fondement du judaïsme est un strict monothéisme exprimé par cette prière que le croyant récite tout au long de sa vie, au début et à la fin de chaque jour, le *Shema Israël* :

" Écoute Israël, l'Éternel est ton dieu, l'Éternel est un. "

Cette foi, s'accompagne de l'attente du messie qui viendra " relever " Israël cependant que le Dieu d'Israël se veut être un Dieu clément, qui écoute l'homme dans sa détresse, qui fait droit à la veuve et à l'orphelin, qui témoigne son amour à l'étranger (*Dt.* 10-17,18) :

" Aimez l'étranger car, au pays d'Égypte, vous fûtes des étrangers "

et sera aussi exprimé par (*Lv.* 19-18) :

" Tu aimeras ton prochain comme toi-même. "

Les lois du judaïsme moral et de justice sociale sont accessibles à chacun (*Dt.* 30-11,14) :

" Cette loi que je t'enseigne, elle n'est ni trop ardue pour toi ni placée trop loin [...]car la parole est tout près de toi : tu l'as dans ta bouche et dans ton cœur pour que tu la mettes en pratique. "

On est juif par naissance ou par conversion ou, dans les deux cas. Le signe de l'alliance pour les garçons est la circoncision soit au huitième jour après la naissance, dans le second cas à l'âge de la conversion assortie du bain rituel (*miqveh*).

A l'âge de raison fixé à treize ans, l'enfant devient religieusement adulte : la cérémonie de la *bar-mitsva* (fils du commandement) marque sa capacité à faire partie de la communauté de prière et d'étude de la *Thora*, loi écrite et de la *halakha*, loi orale : nous y reviendrons. Il y a aussi une autre grande observance du judaïsme et c'est le respect absolu du sabbat par tous, hommes et enfants, maîtres et serviteurs, êtres humains et bêtes de somme.

II - Le culte

La destruction du Temple a entraîné la disparition des sacrifices et des offrandes, remplacés par des prières et des bénédictions comme elle a entraîné la disparition des prêtres. Les rabbins qui sont des docteurs de la Loi dirigent la communauté qui se réunit dans de synagogues à la fois maisons d'étude et lieux de culte. Le rabbin n'est pas un gourou, il enseigne et il transmet mais les étudiants et les fidèles doivent questionner et discuter en permanence cet enseignement. Toutefois le culte peut avoir lieu à domicile et, plus généralement, en tout endroit où peuvent se réunir dix hommes ou *minyan*.

III - Le calendrier et les fêtes

Le calendrier juif est semi-lunaire ; l'année étant composée de 354 jours, un treizième mois est ajouté à certaines périodes (sept fois dans un cycle de dix-neuf ans) pour rattraper l'année solaire.

La date de la création du monde retenue par la tradition est 3761 avant notre ère (l'an 2000 de l'ère chrétienne correspondait à 5760-5761 du calendrier juif).



Manuscrit du Sefer Evrono
Allemagne du début du XVIIe siècle, ouvrage comportant les règles indispensables pour établir le calendrier

Ce calendrier est ponctué par un grand nombre de solennités et c'est très important pour notre propos.

L'une des fêtes les plus importantes est *Rosh ha-shana,* le nouvel an, suivie de dix jours terribles de retour sur soi qui prennent fin à *Yom Kippour* le fameux jour du pardon, jour solennel de recueillement, de jeûne, de repentance et de réconciliation avec autrui.

Trois fêtes rappellent le caractère agricole de l'ancienne religion où elles entraînaient des pèlerinages au Temple de Jérusalem : *Soukkot* fêtes des cabanes et de la récolte ; *Pessah* la Pâque (*passover* en anglais) passage en français au printemps qui marque la sortie d'Égypte et le souvenir de l'Exode et *Shavouot* fête des semaines qui sept semaines après la Pâque commémore la remise des tables de la Loi à Moïse sur le mont Sinaï qui survient logiquement le même jour que la Pentecôte chrétienne.

Notons aussi les joyeuses et populaires fêtes de *Purim* commérorant la victoire d'Esther déportée à Babylone, devenue reine des Perses et sauvant les juifs du massacre et de *Hanoukka* commémorant la victoire des

Maccabées sur les Syriens, fêtes adorée des enfants pour les cadeaux qu'ils reçoivent et émouvante par le rituel des bougies allumées au fur et à mesure des huit soirs de la fête.

IV - Les grands textes du judaïsme

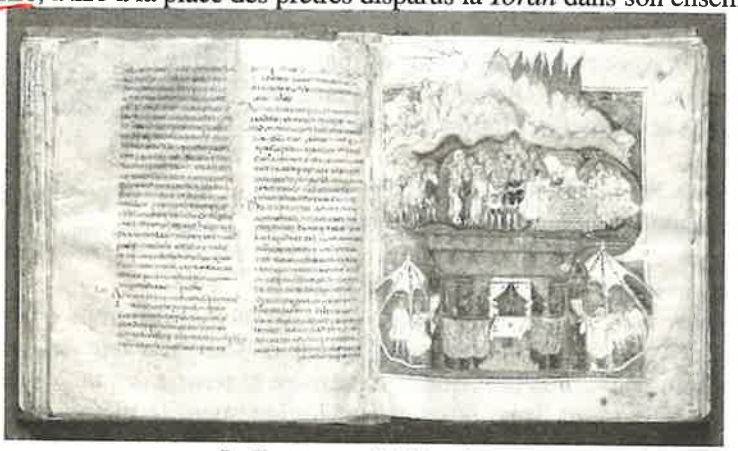
1 - LE *PENTATEUQUE* OU LA *TORAH*

La *Torah,* ou *Pentateuque,* correspond aux cinq premiers livres de la *Bible*, le nom hébreu *Torah* signifie " enseignement " mais les grecs l'avait traduit par le mot " loi " peut être plus proche de sa signification profonde. On distingue la loi écrite de la loi orale et, toutes deux sont considérées comme œuvre de dieu transmise directement à Moïse par la Révélation.

L'ensemble du *Pentateuque* (les cinq Livres) – *Genèse*, *Exode*, *Lévitique*, *Nombres*, *Deutéronome* – est divisé en cinquante-quatre sections ou *parashot* lues de façon hebdomadaire tout au long de l'année, de façon solennelle, à la synagogue en présence obligatoirement de dix hommes minimum, le *minyan.*

La fin du cycle de lecture est l'occasion d'une fête particulière la fête de la joie de la *Torah* (*Simhat Torah*) qui tombe à la fin de la fête de *Soukkot*. Son étude est obligatoire pour tout juif à partir de treize ans, âge de la majorité religieuse donc sachant lire et écrire.

Dès la restauration de la Loi sous Esdras et Néhémie (Ve siècle avant notre ère), il y a eu obligation impérative pour tout juif d'apprendre à lire et à écrire, à lire à la place des prêtres disparus la *Torah* dans son ensemble (à



Le *Pentateuque* d'Ashburnham
Manuscrit enluminé médiéval du *Pentateuque*. Il est daté de la fin du VIe siècle.
Il est connu sous le nom du *Pentateuque de Tours ou Bible de Tours.*
L'origine de ce manuscrit est incertaine. Même s'il est classifié comme espagnol, il est peut être venu d'Afrique du Nord ou de Syrie. Un des éléments supportant cette théorie est qu'il représente des animaux exotiques et des gens de couleur. De plus, les couleurs et compositions sont proches d'un art arabe.

l'époque cela ce faisait en trois ans) divulguant à tous le peuple le texte sacré de la Révélation. Ce fut à l'époque une révolution sociologique importante ; le peuple étant appelé à remplacer les prêtres et à connaître directement par l'étude obligatoire et par sa récitation le texte le plus sacré et fondateur du judaïsme.

2 - LES *TALMUDS*

C'est le recueil des commentaires rabbiniques explicitant la Loi ou *Torah* et à ce titre deuxième texte fondateur du judaïsme.

Il est composé de deux ensembles la *Mishna* et la *Gemara*. La *Mishna* est la compilation des interprétations de la *Torah* par des rabbins sadducéens et pharisiens puis par des écoles de Tibériade après la destruction de Jérusalem. Cette tradition,d'abord orale, fut ensuite écrite au début du IIIe siècle de notre ère et rédigée en hébreu. La *Gemara* est écrite, à la fois en hébreu et en araméen, par d'autres docteurs de la loi, postérieurs à ceux de la *Mishna* et ayant enseigné aussi bien en Palestine qu'à Babylone jusqu'au VIIe siècle de notre ère. La réunion de la *Mishna* et de la *Gemara de Palestine* porte le nom de *Talmud de Jérusalem* alors que celle de la *Mishna* et de la *Gemara de Babylone* porte le nom de *Talmud de Babylone*, celui-ci étant trois fois plus important que celui de Jérusalem.

Mais le *Talmud* ne représente pas l'ensemble de la tradition rabbinique : celle-ci se retrouve aussi dans les *Midrash*, commentaires de la *Bible* et dans la *Tossefta*, recueil encore plus long que les précédents, compilé en Palestine pendant plusieurs siècles. Mais c'est le *Talmud* qui est l'élément le plus respecté et le plus respectable car on y trouve à la fois la *Halakha*, ensemble de règles juridiques et la *Haggada*, récits explicitant certains passages de la *Bible*.

Le *Talmud de Jérusalem* ayant été délaissé, c'est le *Talmud de Babylone* qui s'est progressivement imposé à l'ensemble du judaïsme mondial avec ses 11 800 pages qui nécessitent pour leur étude la pratique parfaite de l'hébreu biblique et de l'araméen. Il représente les opinions de huit générations de sages qui s'interpellent à travers les siècles, mêlant des opinions souvent divergentes, parfois quelques rares *consensus* mais proposant surtout des règles générales. Sa lecture et son étude n'en est pas facile car en plus des difficultés de la langue et de raisonnement, on bute souvent sur des textes liés entre eux " en chaînes ", établissant des références échappant à ceux qui n'ont pas étudié le *Talmud* dans son entier ! Ainsi, au texte souvent elliptique de la *Mishna*, fait suite des commentaires de la *Gemara* où les discussions peuvent être longues et entrecoupées d'anecdotes ou même de contes dont la conclusion est qu'il n'y a pas de conclusion ! Le problème reste en suspens ! Ceci explique que le *Talmud* ait souvent été l'objet de commentaires, comme ceux clairs et simplifiés du célèbre rabbin vigneron français Rachi qui en facilitent l'accès.

3 - *LES LIVRES DE LA KABBALE*

Au sein du judaïsme, la première littérature kabbalistique est constituée par celle des *Hekhalot* ou *Palais divins,* ensemble de traités du IIIe au VIIe siècle de notre ère qui reprennent des spéculations sur l'œuvre de la Création le *Maasé Béréshit* de la *Genèse* et sur la fameuse œuvre du char ou Massé Merkabahqui porte sur le trône de Dieu ; c'est la vision d'Ezéchiel (*Ez.* 1,10).

Au XIIe siècle, des écoles indépendantes apparaissent en Rhénanie, dans le Sud de la France et en Espagne. On voit apparaître le *Sefer ha-Bahir,* le *Livre de la clarté* au XII[e]siècle puis, le *Sefer Yetsirah* le livre des lumières au XIIIe siècle se présentant comme des commentaires allégoriques de la *Bible*, développant la théorie des dix *séphirot* (émanations divines) au dessus desquels se tient l'*en soph* (sans fin), Dieu non manifesté.

Enfin, le *Zohar* (la Splendeur) apparaît en Espagne au XIIIe siècle probablement écrit par Moïse de Léon, aidé par des élèves inconnus qui présente un dialogue en plusieurs livres entre Siméon bar Yohaï, son fils Eléazar et ses disciples, figure emblématique de la résistance armée contre les romains et père reconnu de l'ésotérisme juif. La symbolique du *Zohar* s'articule sur le *processus* cosmogonique de l'élaboration des dix *séphirot*, de l'émanation de la divinité éternelle (*en soph*) en relation dynamique permanente l'une vers l'autre, sur la description apocalyptique de la Rédemption et du rôle du messie.

Au XVIe siècle l'expulsion des juifs d'Espagne a comme conséquence un réveil de la Kabbale en Palestine avec Isaac Louria de Safed : tout en développant la doctrine du Tsimtsoum, retrait de Dieu pour laisser la place au monde donc au mal il lui donne une coloration messianique et parfois pourquoi pas prophétique notamment chez les hassidiques à partir du XVIIe siècle et encore maintenant. L'étude de la Kabbale ne peut se faire qu'à partir de l'âge de trente-trois ans, par des hommes mariés, jamais seuls et avec l'aide d'un maître le *Tsaddik* vénéré et vénérable vieillard le plus souvent.

Parmi les procédés d'interprétation des kabbalistes , les plus connus sont la *gematriah,* ou numérologie, le *notarikon* procédé faisant appel aux acronymes et la *temurah* ou permutation des lettres. C'est parce qu'elle passait pour une science secrète que la Kabbale avec un " K " a été assimilée par la graphie à la cabale avec un " C " et un seul "B " qui désigna au XVIIe siècle une " conspiration " à des fins mondaines et littéraires.

V - Les influences du judaïsme dans la Franc-Maçonnerie

Elles ont été nombreuses, véhiculées par dès le XVIe siècle par la Kabbale, doctrine ésotérique transmise sous la forme d'une chaîne initiatique

très prisées dans les cercles intellectuels anglais de l'époque auxquels se sont adjoints des réfugiés d'Europe centrale, souvent alchimistes et hermétistes, fuyant la Guerre de trente ans qui faisait rage sur le continent, recherchant un espace de tolérance donc, très précisément l'Angleterre de l'époque. Il faut bien comprendre que pour les kabbalistes et, aussi pour tous les juifs croyants, Dieu a placé l'homme au centre de l'Univers puis s'est retiré afin qu'il puisse prendre sa place ; l'homme étant autonome, disposant de son libre arbitre et donc responsable.

Dieu a fait le pari de la perfectibilité de l'homme en devenir. La création n'est pas terminée et l'homme doit continuer la création pendant six jours pour redevenir créature et honorer son Dieu. L'éveil spirituel est la clé de son devenir.

Pour la Kabbale, la première question qui est demandée à celui qui, après la mort physique, accède au monde d'en-haut, est :

" Es-tu devenu ce que tu es ? "

L'homme est créateur de lui-même, sa vie est un voyage dont il voit les étapes initiatiques non pour faire mais pour devenir et il devra passer du *" connais-toi toi-même et tu connaîtras les dieux "* au *" deviens qui tu es "* puis au *" découvre à quoi tu sers "*.

Seul Dieu est *" celui qui est "*, les hommes eux sont en devenir d'être. Il leur faut un long cheminement, symbolique et religieux du matériel au spirituel pour intégrer, intérioriser cette sublime simplicité de l'être suprême, il faut une vie entière d'étude et de prière.

Chez les juifs l'apprentissage de la liberté se retrouve dans la célébration des deux soirées de Pâque, commémorant la sortie d'Égypte, il faut aller vers l'autre et aller vers le haut. L'autre tradition transmise par la *Torah* est l'universalisme :

- Tu aimeras ton prochain comme toi-même.
- Respecte l'étranger car tu as été toi-même étranger en terre d'Égypte.
- Le païen qui pratique la justice vaut le Grand Prêtre de Jérusalem.
- Il plus grave de voler son employé que de ne pas manger casher.
- La souffrance d'un seul déséquilibre le monde entier

Il y ainsi six cent treize commandements qui fondent la cohésion communautaire.

Enfin le rêve messianique était prégnant du grand thème de la fraternité universelle d'autant plus que le juif se doit de reconnaître dans l'autre l'étincelle divine, l'aider à l'exalter afin de donner un sens complet à sa vie et il se doit de le croire parfait et perfectible.

L'homme est décrit comme un microcosme et ses organes correspondent aux ustensiles du tabernacle et aux *séphirots* ; il ne lui reste plus qu'à se retrouver et, en se retrouvant, il retrouvera Dieu son créateur.

Dans d'autres domaines, le judaïsme a permis historiquement plusieurs ruptures sociales et religieuses d'avec les religions qui lui étaient antérieures ou contemporaines. Il a introduit la notion d'un temps sacré à la fois cyclique et linéaire, la notion d'un espace sacré lieu de rencontre entre l'homme et Dieu ; ce fut la construction en trois parties distinctes du temple de Salomon et les initiations successives qui rythment de façon irréversible la vie des hommes.

1 - LE TEMPS SACRÉ

Nous avons vu que l'année était rythmé de façon cyclique, donc ce temps cyclique est celui du retour symbolique, de la mort et de la renaissance, celui des Petits Mystères. C'est le temps cyclique des Loges bleues, de la branche horizontale de la croix mystique et universelle, retour annuel par les fêtes : du nouvel an, *Rosh Ha Shana* ; du Grand Pardon, *Kippour* ; de *Soukkot*, fête agraire ; de *Pessah*, la sortie d'Égypte au printemps ; de *Shavouot* qui commémore la remise des Tables de la loi à Moïse ; *Purim* ; *Hanoukka* et le *shabbat* du 7e jour, la lecture en public de la loi de façon hebdomadaire devant toute la communauté par n'importe quel membre devenu ainsi lui-même prêtre et lévite.

Le temps sacré, linéaire, celui des Grands Mystères, correspond à la fin des temps lors de l'arrivée du messie parmi les hommes ; c'est la branche verticale de la croix et, aussi, le temps célébré dans les hauts grades des différents rites maçonniques. Le temps religieux a donc un début et il aura une fin, dans l'attente messianique. (A noter que dans le judaïsme le messie est un meneur d'homme plutôt qu'un rédempteur). Ce temps sacré est aussi un temps linéaire car aussi irréversible que celui de la vie de l'homme : la naissance qui entraîne la circoncision ou l'alliance avec le Dieu d'Israël, la *bar-mitsva* qui correspond à la révélation de la *Torah* au jeune juif comme Moïse sur le mont Sinaï, à lui de commencer à l'étudier, puis le mariage et la vie de l'homme responsable qui va étudier le *Talmud*, sorte de consécration qui va l'amener progressivement à la découvert de la Kabbale dont l'étude lui permettra de remonter vers son créateur ce sera la rédemption ou *téchouva* qui le fera pénétrer dans le Saint des Saints.

Ainsi sera rythmée la vie du juif pratiquant de sa naissance à sa mort.

2 - LE LIEU SACRÉ

La construction du Temple de Salomon fut déterminante pour l'époque et pour le peuple juif. On fit appel, pour le construire, à Hiram, un architecte étranger plutôt un demi-juif, fils d'un tyrien et d'une juive de la tribu de Dan

la plus petite tribu d'Israël, temple ouvert au culte à tous les juifs et à tous les autres peuples, affirmant ainsi le côté universel de la religion juive.

Aligné d'Ouest (où se trouve le Saint des Saints) en Est permettant ainsi au grand prêtre de regarder le soleil levant, la colonne J est à sa droite au Sud et la colonne B à sa gauche au Nord. C'est un espace tripartite avec le Saint des Saints ou *Débir*, réservé au Grand Prêtre de Jérusalem qui s'y rendait une fois par an pour prononcer le nom de Dieu : là se trouvait l'Arche d'Alliance, le bâton d'Aaron, un flacon de la manne, l'huile d'onction et les éléments du pectoral du Grand Prêtre. Pour les kabbalistes, ou les juifs pieux, la *shekhina* et le monde de l'émanation s'y trouvent et y reposent. Séparé par une balustrade se trouve le Saint, le sanctuaire, le *Hekal* où se trouve l'Autel des parfums et où les hommes sont appelés pour la lecture de la loi, monde de la création. Puis le vestibule, ou *Ulam*, ouvert à tout le monde hommes enfants et femmes, juifs et étrangers qui représente le monde de la formation et où se trouve l'autel des holocaustes.

Enfin de l'autre côté de la vallée, sur le Mont des Oliviers, l'autel de la vache rousse, ou monde de la création, où l'on devait se purifier avec les cendres de l'animal sacrifié.

Cette tripartition du temple fut une révolution historique car non seulement la divinité n'y était plus représentée physiquement mais le peuple y était autorisé à y pénétrer pour prier.

3 - LES INITIATIONS SUCCESSIVES DE L'HOMME JUIF

Tout commence avec la naissance et c'est une initiation virtuelle ; toutes les potentialités sont présentes chez le nouveau-né qui, par la circoncision, va sceller son alliance avec Dieu. C'est le monde de l'action qui s'ouvre à lui ; on se trouve au niveau de l'autel de la vache rousse sur le mont des oliviers, nous pénétrons dans le monde de l'action, tout est possible.

L'enfant va étudier, apprendre à lire et à écrire : c'est une révolution sociologique à l'époque et c'est ainsi qu'il prépare sa deuxième initiation, la révélation de la *Torah*, qu'il va pénétrer dans le vestibule, l'*Ulam*, lieu du monde de la formation. C'est déjà une initiation que l'on peut qualifier de parfaite car elle lui permet dorénavant de commencer l'étude du *Talmud*, ce sera la troisième initiation : la consécration en tant que membre actif de la communauté et a partir de ce moment-là, il a le droit de pénétrer dans le saint, le *Hekal* pour y lire et étudier la *Torah* et les *Talmuds*, fréquenter l'autel des parfums. Il va se marier, créer une famille, avoir des enfants les élever et leur transmettre les textes sacrés, c'est le monde de la création.

Puis vient l'âge de la maturité qui, à cette époque, était de trente ou trente-trois ans, à partir duquel l'homme pieux va commencer l'étude des

textes mystiques, jamais seul mais avec un maître (non un gourou). C'est le temps de l'étude de la kabbale, c'est la recherche de la rédemption, de la *Téchouva* (sorte de métanoïa) qui lui permettra de retrouver Dieu en lui et de pénétrer dans le Saint des Saints le Debir, monde de l'émanation. Grâce à la transposition des *séphirots* dans sa vie quotidienne, par la prière et par différents exercices mystiques dont la danse, le chant, la consommation de vin.

Le religieux recherche le devenir, l'universel l'éternel, la communion avec l'*En Soph*.

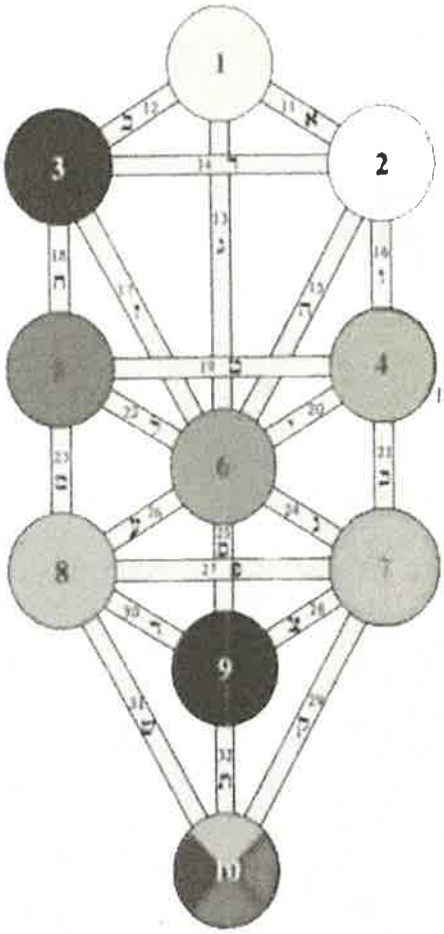
Ainsi lors de toute sa vie, l'homme juif passe successivement d'une initiation virtuelle à la naissance, à une initiation réelle (initiation sacerdotale) avec l'étude de la *Torah* pour la bar-mitsva-initiation, à un initiation parfaite initiation prophétique, lors de l'étude à l'âge adulte du *Talmud*, puis à une initiation royale, puisque le kabbaliste espère atteindre la *séphira Keter* ou la couronne, en partant de la *séphira Malkhut* où il se trouvait grâce à l'étude des *Talmuds*.

Rappelons l'interprétation de la représentation de l'arbre des séphirots selon Jules Boucher dans *La symbolique Maçonnique* ; ce tableau est à comparer avec celui du lieu de l'exaltation au degré de la Très Sainte Arche Royale de Jérusalem qui est conféré au Rite Émulation après l'élévation au grade de Maître.

1 - Ehiéh
Kéther - la couronne
Métatron
Hayoth Ha Kodesch
les Séraphins
Reschith ha Galgalims
Neptune
Le Vénérable Maître

3 - Jéhovah
Binah - l'intelligence
Tsaphkiel
Aralim - Les trônes
Chabtaï - Saturne
Le Secrétaire

2 - Iah
Homah - La sagesse
Raziel
Ophanim
Les chérubins
Mazaloth - Urnaus
L'Orateur



5 - Elohim Gibor
Gébourah - La force
Kamaël - La Rigueur
Séraphim - Les puissances
Madim - Mars
L'Hospitalier

4 - El
Hessed - La grâce
Tsadkiel
Haschmalim
Les dominations
Tsédek - Jupiter
Le Trésorier

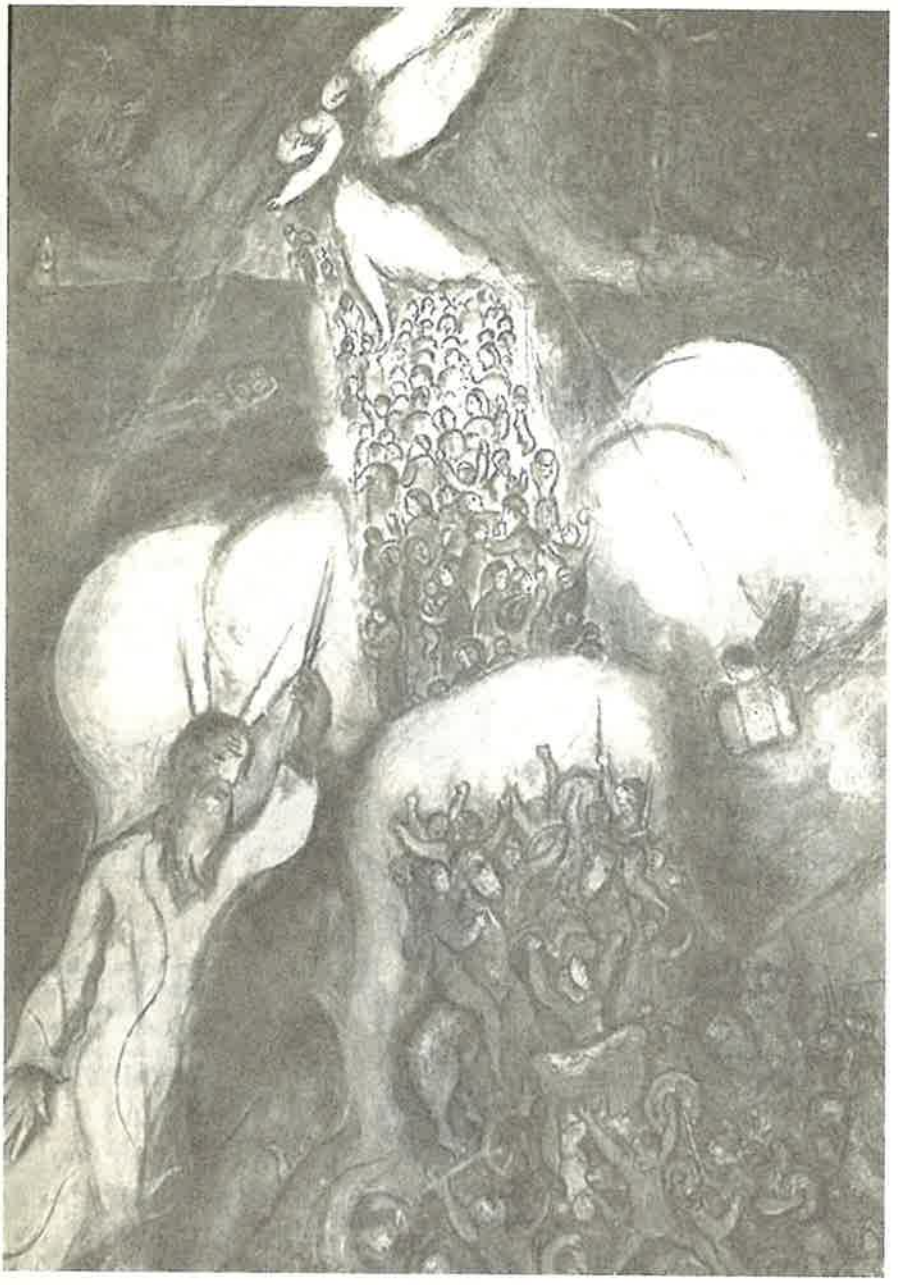
8 - Elohim Tsébaoth
Hod - La Gloire victoire
Raphaël
Bneï Élohim
Les archanges
Kohave - Mercure
1er Surveillant

7- Jéhovah Tsébaoth
Netsah - La victoire
Haniel
Elohim
les principautés
Noga - Vénus
2e Surveillant

9 - Chadaï El Haï
Iesod - Le fondement
Gabriel
Kéroubim - les anges
Lévana - Saturne
L'Expert

6 - Eloha va Daath
Tiphéreth - La beauté
Mikhaël
Malahim - Les vertus
Chémesch - Soleil
Le Maître des cérémonies

10 - Adonaï Mèleb
Malhout - Le royaume
Sandalfon
Ischim - Les hommes
Olam Iésodoth - Terre
Le Passé Maître
Le couvreur



Pessah : naissance d'un Peuple
Marc Chagall
1958



JUDAÏSME, HÉBRAÏSME ET FRANC-MAÇONNERIE

La rencontre du sens et du symbole

PIERRE BENZAQUEN

Afin de traiter ce sujet si vaste et si particulier, tant sur la forme que sur le fond, il fallait résoudre deux difficultés. La première consistait d'une part à éviter les pièges de la polémique et d'autre part à trouver un axe à la fois original, synthétique et, pour autant que cela soit possible, consensuel. La seconde difficulté résidait dans le traitement même des thèmes, car les recherches que j'ai été amené à faire dans les rituels maçonniques afin de débusquer les " emprunts " possibles aux hébraïsmes et à la liturgie juive, appelaient un développement évidemment argumenté. J'avance donc, dans ce travail, des axes de réflexion sur les sens à donner au symbolisme maçonnique mais, compte tenu de l'ampleur du sujet, je me suis volontairement limité à " distiller " des explications, des analyses et des commentaires, sachant que chacun des thèmes abordés a fait, ou fera, l'objet d'études spécifiques plus en profondeur.

Il est généralement convenu de reconnaître à la Franc-Maçonnerie qu'une part de son inspiration a été tirée des grands thèmes et des héros de l'*Ancien Testament*. En dépit du rôle essentiel, dans la symbolique maçonnique, du roi bâtisseur que fut Salomon, successeur de David sur le trône d'Israël, les chemins empruntés par les initiateurs de la Maçonnerie furent délicats, indécis, bifurquant de la défiance au rejet en passant par l'inspiration jusqu'à offrir aux " enfants d'Abraham " une honorable " voie de dégagement " dans une intégration culturelle devenue sensible. Le pasteur Anderson, l'auteur des *Constitutions*, en parfaite fidélité à la doctrine presbytérienne calviniste, a incontestablement puisé dans ses sources bibliques une part essentielle de ce qui fonde aujourd'hui nos symboles rituels. Nous serons donc amenés au cours de cette étude à peser les apports de la spiritualité et de la philosophie juive dans l'évocation des signes, des paroles et des attouchements dans le monde Maçonnique.

I - Introduction

Afin de restituer toute la richesse symbolique à ces " emprunts ", il m'appartient de rappeler que les rituels sont " vivants " et, en ce sens, sont des outils qui doivent permettre aux Maçons de travailler dans la rigueur et la sérénité, conformément aux *Landmarks* de la Franc-Maçonnerie de tradition. L'harmonie d'une Tenue ne peut se comprendre qu'à partir du moment où chacun des participants peut pleinement en saisir la sagesse, la force et la beauté. Les cérémonies maçonniques, dans leurs répétitions, sont des temps essentiels où les messages et les symboles font sens et où le Frère devient un acteur éclairé et engagé. Les Maçons spéculatifs, doivent également honorer la part opérative dans leurs travaux en s'impliquant effectivement à la " construction " d'une pensée vivante. Les rituels ne sont ni des concepts sclérosés, ni des dogmes, ni l'émanation de sentences magiques. Afin d'élaborer la " tradition maçonnique ", les législateurs l'ont, certes, inscrite dans un cadre rigoureux mais, ils ont permi aux textes fondateurs de solliciter une manière de penser et une réflexion ouvertes.

Au cours de cette étude, nous verrons à quel point le *Premier Testament* (appelé à tort *Ancien testament*) est à l'honneur. Il est concevable d'imaginer que les fondateurs de la Franc-Maçonnerie soient des protestants pétris de culture biblique pour lesquels l'hébreu n'est point une langue incompréhensible et pour lesquels la *Bible* juive n'est pas qu'un livre qui ne peut être lu et interprété qu'à la lumière des *Évangiles*.

Nous devons également intégrer le fait qu'aux différents degrés de la Franc-Maçonnerie, les références aux textes sacrés restent des références d'ordre traditionnel, sans aucune liaison à la pratique d'une quelconque religion. Les rituels maçonniques et leurs récits initiatiques et légendaires, bien que rattachés à ces textes sacrés, vont venir trouver une authenticité dans une interprétation ésotérique et, non religieuse, en leur conférant ainsi une haute valeur symbolique. Au Rite Écossais Ancien et Accepté, cinq degrés se réfèrent à la construction du temple de Salomon. Au-delà, on trouve souvent, de façon détournée, des références multiples à la Kabbale, notamment à l'arbre des *sefirots* et, lors de l'initiation à ces degrés, les noms des *sefirots* sont même prononcés en hébreu. Le treizième degré est sans doute celui qui est le plus empreint de la tradition ésotérique juive. Et au trente-deuxième degré de ce rite, le Sublime Prince du Royal Secret, le nom sacré (ineffable) de l'Éternel est même évoqué !

Dans toutes les Obédiences de tradition, la *Bible* sert de cadre au déroulement rituel et graduel de la Maçonnerie mais aussi les légendes nées autour des événements bibliques, parmi lesquels Hiram, la reine de Saba, le forgeron Tubalcaïn et le roi Salomon dont il est question dans des rituels anglo-saxons. L'usage de l'hébreu pour les mots sacrés, les continuelles références aux temples de Salomon et de Zorobabel, le calendrier lunisolaire,

le travail tête couverte (équivalent au port de la kippa dans le judaïsme) au troisième degré, la datation rituelle coïncidant à peu de chose près avec la datation hébraïque comme nous allons le voir ci-après, tous ces indices et bien d'autres sont là pour attester l'importance du trésor symbolique hérité des fils de l'Alliance. Mais souvent les mots hébreux présents dans les rituels sont déformés, les rendant pratiquement incompréhensibles pour un hébraïsant. Cependant pour celui qui ne connaît pas l'hébreu, de telles déformations ne font pas obstacle à une compréhension qui demeure, de toute façon, pour le moins délicate.

Avant de commencer une énumération, certes non exhaustive mais que j'ai souhaité la plus large possible, des inspirations (revendiquées) du judaïsme et de ses hébraïsmes, il est souhaitable, tout d'abord, de préciser que la lecture biblique ne doit pas être appréhendée sur le plan de l'objectivité, mais bien sur le plan relationnel, tout comme le cadre fraternel qui régit la Franc-Maçonnerie. Pour bien comprendre les inspirations des Obédiences à travers les histoires bibliques, il faut tout d'abord tenter de saisir les messages qui filtrent des différents livres de la tradition juive.

Le *Tanakh* est composé de la *Torah* (*Pentateuque*), des *Néviim* (*Prophètes*) et des *Kétouvim* (*Hagiographes*). La *Torah* constitue la Loi écrite (transcription par Moïse des paroles divines) toujours couplée dans sa sainteté avec la loi orale (commentaires et interprétations des sages des écoles rabbiniques) qu'est le *Talmud*, révolution considérable dans le rapport qu'un peuple peut entretenir vis-à-vis de la transcendance. Au mont Sinaï, il est dit que Dieu ne s'est pas révélé dans un homme, mais dans un texte, la *Torah*. Il est dit aussi que ce texte fut donné sous la dictée à Moïse, sans espace, d'un seul mot, de la première lettre *beth* (la maison) à la dernière *lamed* (l'étude). Il appartenait donc à Moïse d'opérer des coupures, des *mila*, dans la *Torah* naissante et d'y insérer des espaces afin de faire des mots et faire des phrases qui fassent sens et la rende lisible. Ce nouveau langage avait besoin de ces " vides " voulus dans le texte et de ces silences entre les lettres parce que, pour le judaïsme, le monde n'est pas ce qui est, mais ce qui n'est pas et qui doit advenir. Voilà pourquoi ce texte a eu besoin de la force vive et de " l'*élan vital* " (définit dans l'*Évolution créatrice*, de Bergson) de l'homme à travers ses commentaires pour éviter le risque de l'idolâtrie du texte. Les sages disent que de l'explication et la compréhension de la *Torah* orale dépend la qualité de la transmission de la *Torah* écrite et que le don de Dieu ne révèle sa richesse que lorsqu'il est reçu.

En complément du *Talmud*, le *Midrash* se présente comme un recueil d'autres commentaires sur le *Pentateuque*, appelé aussi *Mémoire du futur*, celle qui nous rappelle que " nous ne sommes pas ", mais que " nous avons à être ". Le verbe " être " en hébreu peut se conjuguer à tous les temps sauf au présent, parce que le " je " est en perpétuel mouvement et qu'il ne doit pas figer " l'être " dans l'immédiateté du temps présent. La Franc-

Maçonnerie, que je crois fidèle à cet axiome, a su casser, à un moment de son histoire, la pensée unique pour rouvrir à l'infini son statut d'infini. Le temple du Maçon est au bout du chemin, celui que l'homme libre, en marche, en devenir d'être, doit emprunter pour pouvoir refuser les vérités toutes faites. Le travail d'un Maçon, en ce sens, ne s'arrête jamais ! La règle du Maçon a un support et une direction et elle doit être attentive à l'excès, dans l'application aveugle et sans discernement de ses préceptes ou dans la rhétorique à outrance.



L'un des plus ancien fragment en hébreu du *Talmud*
Géniza du Caire
IXe siècle
BNF - dépt des manuscrits

Ainsi, avec le *Talmud* et le *Midrash*, le judaïsme s'éloigne d'une logique de la vérité qui s'immobiliserait dans la finitude, il est l'espace ultime de l'interprétation de la parole renouvelée par l'étude et le commentaire. L'interprétation, qui est de l'ordre du possible et non du Vrai qui relève du divin, c'est notre faculté d'aller à la recherche des sens possibles, c'est de notre responsabilité de refuser de figer l'objet de la connaissance tel qu'il se présente dans l'immédiateté de la compréhension. C'est cette image d'une appréhension vivante des textes, de *Lire aux éclats (Alain Ouaknin)*, que renvoie le judaïsme à la Franc-Maçonnerie. A l'autre bout de l'espace spirituel, la *Qabalah* (la tradition), se veut comme une histoire de l'univers, dont la création de l'homme ne constitue qu'un des aspects anecdotique. Il existe un nombre considérable d'œuvres mais les plus importantes sont : le *Livre de la création* (*Sefer Yetsirah*), le *Zohar* ou *Livre des splendeurs* et la *Kabbale* de Louria avec les notions essentielles du *Tsim Tsoum* (retrait de Dieu) ou de la *Brisure des Vases*. Nous évoquerons ensuite les relations entre Kabbale et Maçonnerie.

II - Les attaches symboliques

Abordons maintenant quelques symboles tirés des rituels maçonniques qui sont – ou pourraient être – redevables à la liturgie et à la culture juive.

1 - LE CALENDRIER

Dans le judaïsme, le jour commence la veille, à la tombée de la nuit. En Franc-Maçonnerie les travaux commencent symboliquement à midi et se clôturent à minuit.

Le calendrier maçonnique, dit de " vraie lumière ", fait débuter l'année au 1er mars de l'année civile à laquelle on ajoute 4000 ans. Ainsi, le 1er mars 2000 est le 1er jour du 1er mois de l'an 6000 pour les Maçons alors que pour les juifs il représente le 24e jour du mois d'*adar* de l'an 5760, qui s'écrit

adar 24, 5760. Dans le calendrier maçonnique, cette adjonction de 4000 ans serait due à Anderson lui-même qui fait remonter la création du monde à quatre millénaires avant Jésus-Christ. Dans le calendrier juif, de savants calculs basés sur les données bibliques ont amenés des rabbins, dès avant le IXe siècle, à fixer la date de la création du monde à 3761 ans avant notre ère. Un traité du *Talmud* dit :

> *" Devant le Seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour. "*

Le temps biblique n'a pas l'échelle humaine : il va de *bereshit* jusqu'à la fin des jours, ceux du *mashiah*, du messie. Et voici ce qu'écrivait saint Augustin dans ses *Confessions* au sujet du temps :

> *" Si nul ne me le demande, je le sais, si on me le demande et que je veuille expliquer, je ne sais plus. "*

Rachi, le grand commentateur du *Talmud* nous met en situation de concevoir deux types de temporalité : le temps de la Genèse ou temps du monde et le temps de l'Exode ou temps de l'homme. Il en est de même pour les Maçons qui cherchent leur chemin entre un temps cosmique et cyclique et un temps linéaire avec son début et sa fin.

2 - LE GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS

Les lettres hébraïques du tétragramme divin ineffable יהוה vont s'effacer, de même que les initiales en quatre lettres dénonçant INRI, devant celles du GADL'U.

Dans le judaïsme, Dieu n'a aucun nom précis afin que l'infini du divin ne soit pas enfermé dans la finitude d'un nom ou d'un mot. L'on doit donc taire le nom de Dieu qui est de l'ordre du silence et c'est ce silence qui aboutit à la révélation. Le sens du tétragramme sans voyelle c'est donc cette expérience du silence à l'intérieur de soi. Peut-être que le silence imposé à l'Apprenti Franc-Maçon vient rejoindre cette nécessité d'avoir à faire sa propre expérience du sens, à partir de sa propre lecture (codifiée) des symboles offerts par le rituel : un silence qui contient l'inconnaissance de l'autre et qui engage le Maçon dans la voie de l'altérité.

Dans la *Torah,* le premier Commandement précise ainsi la non représentation de Dieu :

> *" Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi.*
> *Tu ne feras d'idoles.*
> *Tu ne feras pas d'images. "*

L'interdit dans cette *mitsvah* réside dans le risque de représenter ce que l'on ne peut pas se représenter. Donc ce n'est pas un visage ou un corps

qui est interdit de représentation, c'est Dieu lui-même. L'interdit n'est pas d'élever des idoles mais d'élever des idoles représentant Dieu avec le risque de leur vouer un culte, comme pour combler le vide laissé par la non-représentation. L'interdit est donc de donner une réponse au lieu de se poser une interrogation. L'homme qui est à l'image de Dieu doit rester une énigme pour ne pas être enfermé dans une définition forcement limitée. Nous ne devons pas prendre le risque de mal dire l'autre, de lui retirer sa capacité à être vivant, en mouvement, en perpétuel devenir, de le figer dans une image de lui-même. L'interdit est donc tout sauf une censure, car il préserve l'espace de l'autre.



Le Grand Architecte de l'Univers
Vitrail de la Grande Loge Unie d'Angleterre

Il en est de même pour le Grand Architecte De L'Univers qui n'est, heureusement, représenté sous aucune forme, même si certains sacrifieraient à l'envie de le montrer sous les traits d'un horloger, d'un bâtisseur ou d'un grand ordonnateur. On le représente donc par l'étoile flamboyante à cinq branches ou par un triangle. C'est le delta lumineux qui figure à l'orient au-dessus de l'autel du vénérable, avec parfois au centre le ה hébraique, la deuxième lettre du tétragramme. Mais pareil symbole n'est pas une création maçonnique et on trouve, par exemple, sur le fronton de l'église Notre-Dame des Victoires à Paris un triangle qui renferme le tétragramme divin. C'est donc fort à propos que nous lui conservons la force de sa suggestion sous ses initiales GADL'U.

Il faut noter que ce n'est qu'à partir des *Constitutions* de 1815 qu'il est fait obligation de croire au " *glorieux architecte du ciel et de la terre* ", bien qu'Anderson ait préalablement écrit :

> " *Adam, notre premier parent, créé à l'image de Dieu, Grand Architecte De L'Univers.* "

On ne peut pas vraiment trouver de référence dans le judaïsme ; la relation du Grand Architecte ayant longtemps été source de querelle entre les *Ancients* – attachés aux vieilles coutumes chrétiennes – et les *Moderns* plus volontiers en retrait par rapport à la religion dominante.

Si l'on a pu dire que le concept de Grand Architecte a pris corps sous l'influence des Maçons opératifs, aujourd'hui la Maçonnerie régulière s'en détache et conclut à l'existence idéale d'un Grand Architecte De L'Univers plus couramment conçu comme hypostase de Dieu, quitte à le considérer comme un symbole. Ainsi, le Grand Architecte qui n'est pas le Créateur, mais l'organisateur, permet au Maçon croyant et pratiquant d'y adhérer tout en le différenciant de Dieu.

3 - LA LUMIÈRE

Le *Prologue* de l'*Évangile de Jean,* lu à l'ouverture des travaux maçonniques, dit :

> *" La Lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise. "*

La lecture de ce texte montre bien le fossé entre ceux qui ont reçu la lumière et ceux qui sont restés dans les ténèbres par leur refus d'accepter le " nouveau messie ". Longtemps cette pratique d'un rituel qui incluait la lecture du *Prologue* dans son intégralité a jeté le trouble parmi les juifs initiés. Il faut, en effet, s'étonner du fait que des Frères tenants d'une élection humaine n'aient pas réalisé que leurs Frères juifs, bénéficiaires d'une élection divine, puissent être tenus dans les ténèbres. Élire c'est choisir dit-on, alors choisis par Dieu ou choisis par les hommes, Juifs et Maçons se retrouvent unis dans l'opprobre, victimes du sort réservé aux minorités " *élitistes parce qu'élues* ". Ces boucs-émissaires, vont être désignés comme coupables de n'avoir pu reconstruire le Temple et coupables de n'avoir pu arracher l'humanité à l'ignorance, au fanatisme et à la superstition.

En fait, il sera reproché aux juifs et aux Maçons de ne pas avoir encore réalisé le projet messianique.

Dans le judaïsme, la lumière prend une signification particulière. Le candélabre à sept branches, la *menora*, est le symbole de la lumière retrouvée, lumière éternelle, qui doit être vive en permanence. Le candélabre a marqué profondément la conscience collective juive, il est devenu, avec l'étoile de David, le symbole par excellence du judaïsme. Et l'on retrouve très souvent ces deux symboles dans les sceaux de nombreuses Loges maçonniques, jusque sur la bannière de la Grande Loge Nationale Française.

La métaphore de la lumière s'exprime avec délicatesse dans le concept de *shekhinah* [1], l'idée d'une présence abstraite de Dieu, d'une immanence universelle hors de toute culture particulière. Elle apparaît au moment de l'exil à Babylone où Dieu redevient nomade, comme au temps d'Abraham et de Moïse.

La Franc-Maçonnerie de tradition reprend cette idée quand, au Rite Écossais Ancien et Accepté, chaque Frère doit faire précéder, chacun de ses propos par ces mots : " *A la gloire du Grand Architecte de l'Univers* ". C'est en ces termes le Maçon se met ainsi sous la protection du GADL'U.

---

1 - La *shekhinah* (la présente, la résidente) est la présence ou manifestation de Dieu descendue au sein de l'humanité. Ce terme, qui n'apparaît pas dans le *Tanakh*, fut utilisé par les *rabbanim* pour parler de la présence de Dieu ressentie dans le Tabernacle ou au sein du peuple d'Israël. Des noms principaux de Dieu, c'est le seul qui soit féminin dans la grammaire hébraïque.

4 - L'ÉTOILE DE DAVID

Cette étoile également appelée sceau de Salomon ou *maguen* [2] David, est représentée par une figure formée de deux triangles entrecroisés. N'oublions pas l'appellation " Frères trois points " parfois utilisée pour désigner des Maçons. Nonobstant les pseudo-mystères liés à la figure géométrique élémentaire du triangle, ses significations apparaissent essentielles. Le ternaire est un mode privilégié dans la tradition maçonnique et le *maguen*, dans sa double apparence de l'analogie renversée, représente le fondement même de l'objectivité et de la quête philosophale. C'est la vertu du triangle d'être à la mesure de l'esprit humain. Il est l'Un, l'unique, l'immuable et l'éternel. Mais, il est aussi le deux, le binaire, la confrontation des contraires, la dialectique et le couple créateur. Enfin, il est le ternaire qui fait dire à l'écriture acadienne qu'il fait sens pour faire ou bâtir. " *Nul n'entre ici s'il n'est géomètre* ", voilà comment le Maçon, au REAA, entend se limiter à ce qui lui est accessible dans la construction du temple de Salomon.



L'étoile de David
La plus ancienne copie complète du texte massorétique,
le Codex de Léningrad, *datant de 1008.*

Selon la philosophie juive, à chaque pointe de l'étoile correspond une idée essentielle : la création, la rédemption, la révélation, l'humanité, le monde et Dieu. La Franc-Maçonnerie en a tiré les mêmes conclusions. Pourtant c'est sous ce signe hautement symbolique que des millions d'humains ont subi l'humiliation et l'horreur et c'est aussi sous ce même signe, devenu digne d'éclairer le chemin vers la vie et la reconstruction, que d'autres hommes se sont rassemblés.

Dans l'univers maçonnique, on retrouve l'étoile au-dessus de la porte d'un temple et on peut remarquer la similarité entre l'hexagramme, l'étoile de David et le symbole de l'étoile de David formé de l'équerre (triangle pointe en bas) et du compas (triangle pointe en haut).

5 - LA KABBALE

La Kabbale – ou la *Qabalah* en hébreu – est la principale tradition mystique du judaïsme. C'est une tradition souterraine, ésotérique, réservée d'abord à une poignée d'initiés et, ensuite, transmise oralement de maître à disciple et qui quelque fois même s'achoppe à l'orthodoxie et aux autorités

2 - *Maguen* David ou *magen* David (littéralement, bouclier de David) est le symbole du judaïsme. Elle se compose de deux triangles équilatéraux : l'un dirigé vers le haut, l'autre vers le bas. Aujourd'hui, on le trouve notamment sur le drapeau de l'État d'Israël. Elle représente, selon la tradition juive, l'emblème du roi David et serait aussi bien symbole du messie (de lignée davidique).

rabbiniques. En ce sens, elle est donc aussi une gnose et une connaissance de type ésotérique marquée par l'idée conceptuelle du secret. Mais en fait, comme le disait Léon Ashkenazi fin connaisseur de cette tradition :

> *" la Kabbale est plus une morale pratique qu'une métaphysique abstraite. "*

Kabbale vient du mot hébreu *qabbalah* qui signifie tradition ou transmission mais, on peut aussi le rapprocher du verbe hébreu *qibbel* qui signifie recevoir par tradition. Réception et transmission forment donc bien la trame de la tradition juive. Le kabbaliste, appelé *mekoubal* (celui qui est reçu), est un initié capable de faire le voyage entre le ciel et la terre, entre la transcendance et l'immanence pour être dans le dynamisme de la construction de soi. En fait, il est difficile d'affirmer que la kabbale ait une influence directe sur la Franc-Maçonnerie, sachant que c'est par la kabbale chrétienne que des chrétiens et des humanistes de la renaissance ont importé la kabbale. Jean Pic de la Mirandole, Paul Ricci, un juif converti et le français Guillaume Postel, traducteur du *Zohar,* ont revisité la Kabbale originale pour s'en servir à des fins apologétiques, pour tenter de prouver la véracité de la seule religion chrétienne et, ainsi, convaincre les juifs de la nécessité de se convertir. Ainsi tentent-ils de prouver par le jeu des valeurs numériques des lettres hébraïques que le Christ est bien le messie. Alain disait :

> *" Une pensée même vraie devient fausse si l'on s'en contente. "*

Les maîtres kabbalistes nous invitent donc à aller au-delà des mots, même s'il est difficile disent-ils de pénétrer sérieusement la Kabbale, cette sagesse du caché, sans une grande culture des textes religieux et linguistique. Comment comprendre en effet ce que peuvent donner à penser ces deux opposés en apparence que sont *En sof*, l'infini ou bien *Malkhout*, le royaume. Voilà pourquoi, pour ma part, je n'irai pas plus avant dans le " montage " d'interconnections que certains, trop souvent et maladroitement, ne manquent pas d'échafauder sans les précautions qui s'imposent.

III - L'héritage du judaïsme et le fonctionnement de la Loge

1 - SALOMON ET LE TEMPLE

Rendons à Salomon ce qui appartient aussi aux Francs-Maçons et cherchons à savoir pourquoi, plusieurs siècles après la destruction du dernier temple de Jérusalem, des écossais et des anglais rêveurs voulurent reconstruire le temple de Salomon ? N'étant ni juifs ni ouvriers, ces " bâtisseurs libres " imaginèrent une reconstruction symbolique et leurs outils seront appelés symboles. L'habile fondeur Hiram sera réinterprété et l'architecte imaginé à la mesure du projet démesuré qu'est l'universel. Des clones d'Hiram vont former une chaine d'union, de générations en générations,

afin de transmettre le message. Voilà comment va pouvoir advenir la Jérusalem céleste, terrestre et universelle, telle qu'imaginée par le *Sefer Yetsirah*, premier livre de la kabbale juive. C'est l'humanité entière qui est appelée à reconstruire le temple dont le dernier prophète Malachie dira qu'il est un temple de lumière pour toutes les nations.

Qui est ce roi d'Israël qui pare le Grand Maître de ses attributs dans la cérémonie d'ouverture de Grande Loge ? Quatrième fils de David, Salomon sera reconnu comme le monarque de la paix et de la prospérité. Le temple impressionnant – surdimensionné diront certains exégètes – qu'il fit construire, symboliquement, en sept ans, abritait la demeure royale mais surtout reprenait les plans de la synagogue avec notamment le Saint des saints, le Tabernacle divin et le Débir. Un *Midrash* dit même que le trône de Salomon était presqu'aussi beau que le temple et un autre dit que les anges l'assistèrent pour que les lourdes pierres se mettent d'elles-mêmes en place. Pourtant à la fin de son règne et en raison de ses péchés, Salomon sera condamné par Dieu à errer pendant trois longues années. C'est pendant ce temps de disgrâce qu'il écrivit un des plus beaux textes de la littérature biblique juive : l'*Ecclésiaste*.

La notion de temple spirituel est suffisamment polyvalente pour permettre au centre de l'union d'être à la fois microcosme et macrocosme, d'où la définition de ses dimensions :

> " *Sa longueur va de l'Occident à l'Orient, sa largeur du Septentrion au Midi, sa hauteur du Nadir au Zénith.* "

Le plan de la Loge maçonnique va reprendre l'ensemble des dispositions du temple juif qui doit, spirituellement, être " *clos et couvert* ". Donc, si dans le sens primitif latin, le temple est un espace consacré, il y aura lieu de bien comprendre les significations de son architecture et de sa décoration, au sens maçonnique du terme : l'espace est donc consacré quand on dévoile le tracé de la Loge. En effet, dans l'architecture maçonnique, les structures sont symboliques : le carré long, l'orientation, les marches et même les colonnes peuvent être remplacées par le tableau de Loge. L'égrégore n'a pas besoin de *decorum* et sept Frères suffisent pour rendre la Loge juste et parfaite. Le temple, la Loge et la synagogue n'ont aucune valeur sacrée en eux-mêmes. Le *Talmud* dit que n'importe quel lieu peut faire office de salle de prière en guise de synagogue et pour que la lecture dans la *Torah* puisse se faire, le seul impératif est la présence d'un *miniane* [3], dix hommes religieusement majeurs :

> " *Si dix hommes prient ensemble, la* shekhina *plane au-dessus d'eux.* "

3 - Dans le judaïsme, le *miniane* est le *quorum* de dix hommes adultes nécessaire à la récitation des prières les plus importantes de tout office ou de toute cérémonie (circoncision, mariage, deuil...).

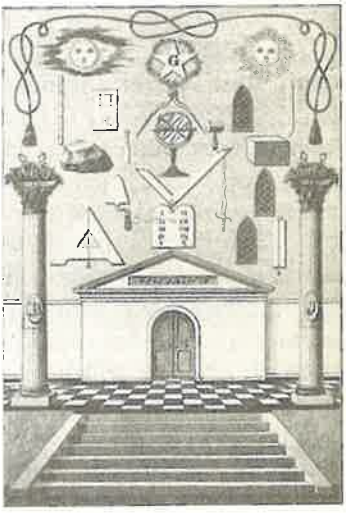
Nous nous souvenons de l'ultime tentative d'Abraham pour sauver Sodome et ses habitants de la destruction :

" *Peut-être s'en trouvera-t-il dix* [sages]. "

Ces nombre de sept ou de dix permettent de mettre l'accent sur la notion de communauté, sans notion ni de grade ni de qualité. Un proverbe yiddish dit :

" *Si neuf rabbins ne font pas un* miniane, *dix cordonniers en font un !* "

Des trois temples construits sur le mont Moria, seuls ceux de Salomon et de Zorobabel – à l'exclusion de celui d'Hérode – jouent un rôle dans les rituels maçonniques. De ce dernier temple, détruit par Titus en 70, ne subsistent plus que les soubassements du mur Ouest dit mur des Lamentations. Les descriptions des temples varient selon les textes et les époques mais la représentation qui en est faite sur les tableaux des Loges restitue l'idée du carré long, du portique, des colonnes, des fenêtres, des escaliers droits et tournants, des pierres brutes et taillées, de la séparation du *hékhal* et du *débir* (sans fenêtre), des parements sculptés, des grenades au-dessus du chapiteau, du chandelier, etc. Il est intéressant de savoir que les fidèles accédaient au temple de Jérusalem par un escalier de quinze marches et les Maçons ont à gravir quinze marches vers l'Orient : les trois de l'apprentissage, les cinq du passage au grade de compagnon et enfin les sept de l'élévation grade de Maître.



Cet exposé basé sur les recherches archéologiques témoigne de l'incidence du temple de Jérusalem sur la symbolique maçonnique. Pour le juif comme pour le Maçon, le mythe ou le fait historique biblique ne doit pas être compris comme le récit d'un événement vrai mais, plutôt comme le vrai récit d'un événement dont nous allons maintenant en explorer quelques symboles

L'Arche d'Alliance

Dans divers grades maçonniques, on évoque l'Arche d'Alliance, soutenue par deux chérubins qui la couvrent de leurs ailes et que le roi Salomon avait fait déposer dans le *débir* du temple avec d'autres attributs tels que la Table d'Airain, la Table des Holocaustes, la Table des Propositions et le Chandelier à sept branches.

Les colonnes

La notion de colonne reflète de nombreuses traditions sur l'arbre de vie, l'axe du sacré, colonne du ciel, liaison entre le monde d'en-haut et le monde d'en-bas. La construction des colonnes par Hiram est à la base du symbolisme des trois premiers grades maçonniques et leurs dimensions sont clairement établies dans le *Livre des rois* mais Ragon note cependant que leurs dimensions sont contraires à toutes les règles de l'architecture.

Donc, au portique du temple se dressaient deux colonnes d'airain. Hiram nomma celle de droite Jakin et celle de gauche Boaz. La traduction des mots hébreux donne le sens du nom des colonnes : Boaz signifie en force et Jakin il établira. Le rapprochement de ces deux mots a donné plusieurs significations, dont celles-ci : " *lui* [le tétragramme] *en qui est la force, qu'il établisse* " ou " *il établira avec force la colonne* [ou le Temple] ". Le Rite Émulation précise que Boaz (longuement évoqué dans le *Livre de Ruth*) était l'arrière grand-père de David et l'un des princes d'Israël – " *prince du peuple sur le mont Thabor* ", comme il est dit en ouverture des Tenues de Grande Loge et Jakin était " *Grand prêtre assistant sur le mont Sinaï* " d'après le même rituel. Le Rite Écossais place la colonne Boaz à gauche en entrant dans le temple et la colonne Jakin à droite, alors qu'au Rite Français c'est inversé, avec des dispositions qui peuvent être différentes, sans grande incidence d'ailleurs sur la signification. Le nom des colonnes a été adopté par les Maçons, comme mot sacré des deux premiers grades. Sur le plan historico-biblique, il est essentiel de noter que Boaz va porter un sens bien au-delà de sa simple traduction de l'hébreu (en force). On sait qu'il épousa Ruth la moabite et que leur descendance sera à l'origine de la lignée messianique. Or Moab, Ammon et Edom, qui étaient les enfants de l'inceste entre Noé et ses filles, furent maudits. Et pourtant, c'est ce couple, de Boaz et d'une moabite maudite, qui donnera naissance à l'arrière grand-père de David, porteur du destin messianique.

La pierre

Si effectivement aucune source biblique n'interfère dans la compréhension du symbole de la pierre, je propose cependant une réflexion en rapport avec le thème de ce travail, qui pourrait compléter le sens donné par le rituel. En hébreu, la pierre se dit *even* ou *eben*. Ce mot peut provenir de l'union de deux autres mots hébreux, *ab* qui veut dire le père et *ben* qui veut dire le fils. La pierre serait donc ce rapport père-fils dans l'idée de transmission. Ainsi, la parole de l'*Évangile de Matthieu* : " *tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église* ", pourrait vouloir dire que l'*ecclésia* – ou la communauté – se fonde sur ce principe de transmission du père au fils ou du maître au disciple.

C'est tout l'objet du travail du Maçon : la transmission.

Nous noterons dans l'*Exode* qu'il est également fait mention de la pierre taillée en ces termes (*Ex.* 20-21,22) :

> *" Tu feras pour moi un autel de terre [...] si tu me fais un autel de pierres, tu ne le construiras pas en pierres taillées, car tu lèverais ton fer sur lui et tu le profanerais. "*

L'interdiction faite dans la *Bible* de tailler la pierre par le fer rappelle évidemment les armes de guerre et de mort. C'est là, semble-t-il, un des rares points de contraste entre un interdit biblique et une recommandation essentielle maçonnique.

La *gématria* [4], qui fait exploser le sens des mots, donne au mot Adam la valeur quarante-cinq qui est aussi la valeur du mot hébreu *ma* qui veut dire : quoi ? L'homme serait-il donc une question à laquelle nous devons tenter d'apporter notre réponse quand notamment les rituels appellent à faire de nouveaux progrès ? Les pierres du Temple maçonnique pourraient donc être des réponses qui donneraient au Temple tout son sens.

IV - Le rituel de consécration d'une Loge

Le rituel rappelle que la consécration d'une Loge tire sa valeur maçonnique du souvenir des efforts de ceux qui entreprirent la construction du temple de Jérusalem à l'appel du roi Salomon.

Le rituel évoque les personnages légendaires – et néanmoins historiques – du roi Salomon, d'Hiram, d'Hiram Abi, de Boaz et de Jakin. Il énonce les textes bibliques de l'*Ancien testament* qui s'y rapportent et qui sont essentiellement extraits du *Livre des rois* et du *Livre des chroniques*. Les rites consécratoires matérialisent, par leur symbolique, les prières, les offrandes et les espérances des ouvriers sur les chantiers. La préparation de la cérémonie reprend les rites sacrificiels à Jérusalem – la prière, depuis l'exil à Babylone, remplaçant les sacrifices sur l'autel – et, également, les ustensiles tels que la corne d'abondance avec le blé et le sel, l'amphore de vin, le flacon d'huile et l'encensoir.

---

4 - Il y a vingt deux lettres auxquelles sont attribuées, par tradition, des valeurs numériques. La science des nombres sacrés se nomme en hébreu : *gématria*, celle-ci est l'une des branches parmi les plus importantes de la Kabbale. La *gématria* possède différents systèmes numériques et, par ceux-ci, elle dénonce les complexités de la trame cachée des choses, à celui qui aspire à les connaître. Par chacun de ses systèmes numériques elle définit, sous différents nombres, les différentes facettes d'une chose. Les différents systèmes de *gématria* dévoilent : l'univers avec ses lois naturelles et surnaturelles, les parts ou aspects assignés aux êtres, aux choses, aux lieux, aux temps et aux évènements qui s'y opèrent, ainsi que les transformations qui s'y déroulent. Les nombres liés aux mots, des expressions et des versets, aux noms des choses, des êtres, des régions de l'espace, qui donnent après calcul, des valeurs équivalentes, peuvent être mises en comparaison par groupes, conformes à la logique. Cela bien évidement afin d'éviter toute forme d'association mal à propos. Dans les domaines spirituels et scientifiques, les chiffres, une fois définis, peuvent se traduire en *Séphiroth* agissant dans l'univers. Alors que dans les domaines de l'actualité, les équivalences numériques, pourront être considérées comme des " suggestions logiques ", comme des " possibilités éventuelles ", pouvant s'insérer dans la trame de l'histoire. Par exemple, on peut répertorier cent vingt systèmes de *gématria* principaux, en nombres entiers, mis en relation avec les cent vingt permutations, des cinq lettres du nom de Dieu.

En introduction aux quatre voyages de la cérémonie de consécration, le Grand Orateur lit le *Psaume 133 de David* :

> *" Hine ma tov houma naïm, chevet ahim gam yahad.*
> Oh, qu'il est bon, qu'il est doux pour des Frères de demeurer ensemble. "

Lors du premier voyage le Grand Maître répand du blé, en signe de fécondité et d'abondance (*Ps.* 72). Durant le voyage on parle d'une légende où pleuvait le blé. Cette manne apparaît donc comme celle dispensée par Dieu lors de l'exode dans le désert.

Au deuxième voyage le Grand Hospitalier lit Néhémie (10, 39) et le Premier Grand Surveillant annonce qu'il verse du vin dans cette Loge en signe de joie et d'allégresse. Le pain, fait de blé et le vin venant des grains de raisin apparaissent pour la première fois dans la *Bible* dans des contextes particulièrement négatifs. En effet dans *La Genèse* (3, 19-9, 21) il est dit :

> *" Tu mangeras du pain à la sueur de ton front [...]. Il* [Noé] *planta une vigne et il en bût le vin, s'enivra et se trouva nu. "*

Puis plus loin, le pain et le vin apparaissent ensemble, en même temps que Melkitsedeq, le roi de Justice, lorsqu'il offre à Abram – qui n'est pas encore Abraham – le pain et le vin en guise d'hospitalité. Un maître du *Zohar* dit au sujet de ce couple particulier que " *les cieux et la terre ont été engendrés par le pain et le vin* ".

Pour le troisième voyage, sont lus des passages du *Livre de l'Exode* (30, 25-26) et le Second Surveillant annonce qu'il donne à cette Loge l'onction d'huile comme symbole de paix et de concorde. A l'époque biblique, tous les objets rituels étaient consacrés par une onction d'huile et les prêtres faisaient de même lors des cérémonies d'initiation à la fonction royale ou prophétique. Le temple de Jérusalem fut oint intégralement ainsi que la tente d'Assignation et l'Arche du Témoignage. " Oint " désigne, en hébreu, le *mashia'h* (le messie) qui est celui qui, dans la tradition juive, descendra de la lignée royale de David et qui aura la triple fonction sacerdotale, royale et prophétique.

Au quatrième voyage on lit le *Lévitique* (2, 13) et le Grand Maitre répand du sel en guise d'hospitalité et d'amitié. Le sel n'est cité que quatre fois dans la *Bible* mais il permet d'évoquer à la fois l'idée de conservation et de partage chère aux Maçons : " *tu partageras le pain et le sel* ". Ce couple pain-sel trouve sa justification dans le cadre de l'hospitalité, celle du partage dans la durée.

A l'issue de ces quatre voyages, le Grand Directeur des Cérémonies et le Grand Hospitalier vont entreprendre trois voyages d'encensements rituels.

L'encens symbolise le parfum céleste et rappelle la fumée émanant des sacrifices accomplis sur l'autel du temple : " *et Aaron fera brûler du parfum odoriférant* ". Ce passage est inspiré du *Lévitique* où l'encens dégage une nuée, signe de la présence divine.

V - L'ordonnancement de la Loge

1 - LA LOGE EST COUVERTE EXTÉRIEUREMENT

Jérusalem, construite en pierres brutes, en signe d'humilité, était entourée de murs pensés non pas comme un bouclier de défense mais pour protéger de la tentation de fuir vers un hypothétique lointain plus gratifiant. Les portes représentaient ces lieux de passages obligés qui devenaient lieux d'accueil pour l'étranger et lieu où se tenaient les Conseils des Anciens, inspirés des paroles des prophètes qui y haranguaient le peuple. Alors que l'*agora* de la cité grecque s'installe au centre pour se protéger de l'extérieur, Jérusalem va du centre ou du Temple, lieu du dessaisissement vers l'extérieur, symbole de transmission. De même, dans les Tenues maçonniques, la Loge soit rester dûment couverte, c'est-à-dire que personne ne doit être laissé au dehors.

Comme le temple, l'Atelier est clos et les murs sont ornés de la corde à nœuds noués en entrelacs, dits lacs d'amour et de la houppe dentelée. Elles délimitent l'édifice dans sa partie haute en symbolisant l'esprit qui doit régner dans la chaîne d'union. Une porte d'accueil et trois fenêtres grillagées au Midi, à l'Occident et à l'Orient, sont sensées éclairer symboliquement la Loge. On peut les rattacher aux trois portes qui figurent dans le *Livre des Rois* (VI, 4) et aux fenêtres " *à grilles fixes* " dans le *Hékhal* du temple de Salomon, symboles de la lumière et du secret. En prenant modèle sur Jérusalem, c'est donc à l'intérieur de ces murs, à la fois " percés " et " grillagés ", que s'organisent l'espace de vie et le vécu du temps entre midi et minuit.

2 - UNE LOGE JUSTE ET PARFAITE

Dans le rituel maçonnique, au sujet de la Loge, il est écrit :

" Trois la dirigent, cinq l'éclairent et sept la rendent juste et parfaite. "

Symbole intégral de l'harmonie dans le monde sensible, sept Frères au minimum sont donc requis pour que les travaux de Loge puissent commencer. Cette obligation est inspirée des prières synagogales communautaires. Le *Kaddish*, la lecture dans la *Torah*, la *Keddoucha* ne peuvent se faire qu'en présence d'au moins dix hommes majeurs. Ce *miniane* implique qu'un homme a besoin de la contradiction pour étudier et réciter les paroles divines car, s'il était seul, il risquerait de s'enfermer dans sa seule lecture, partiale et partielle, des textes. Comme nous le disions précédemment, ces

nombre de sept ou de dix permettent de mettre l'accent sur la notion de communauté. Il en va de même pour l'organisation des travaux dans une Loge qui nécessite le *quorum* de ses officiers. L'interprétation de la responsabilité pyramidale, qui caractérise une Obédience maçonnique, n'induit pas la pratique d'une " gestion solitaire " mais la complicité du groupe qui s'appelle Collège pour la Loge.

3 - DEBOUT FACE À L'EST

Les Maçons se tournent vers l'Est lors des phase solennelles. Déjà les Égyptiens avaient coutume de se tourner vers le soleil levant et les juifs ont ritualisé ce protocole en se tournant vers l'Orient, en direction de Jérusalem et des vestiges de son temple. La chaire de Vénérable Maitre est, elle-même, installée à l'Est.

4 - LES TROIS PAS

Dans l'échelle de Jacob et dans le Char céleste d'Ézéchiel il est fait mention d'un voyage entre le ciel et la terre. En hébreu, ceux qui montent voir le char céleste sont appelés *yordei merkavah* (ceux qui descendent). La dimension mystique notée dans cette liturgie juive est une expérience de la qualité du temps pendant lequel on monte puis, l'on descend. Les juifs le manifestent pendant la *Amida* qui est une prière silencieuse du judaïsme rabbinique pendant laquelle le fidèle fait trois pas en avant puis en arrière, au début et à la fin de la prière, comme pour simuler sa montée vers la transcendance et son retour sur terre. Au Rite Écossais Ancien et Accepté, les trois pas que fait le Maçon, en entrant dans le temple, peuvent impliquer cette volonté de passer la barrière profane pour entrer dans le temps et dans l'espace sacrés.

5 - LE TEMPS ET L'ESPACE SACRÉS

Si pour le judaïsme seul Dieu est saint, le sacré va venir connoter l'espace et le temps pour marquer la différence avec l'immensité chaotique profane. Le Sinaï, le Buisson ardent et le Rocher de la ligature deviennent des espaces sacrés lorsque Dieu s'y révèle. Et c'est la mise en évidence des symboles qui va créer cette réalité invisible qui donne son caractère sacré aux tenues. En sacralisant l'espace, on le met au centre du monde comme un *axis* autour duquel le reste du monde à été créé. La Loge consacrée est comme une nostalgie du Paradis, microcosme d'un monde idéal organisé. Le temps sacré est, comme le dit Platon, cette " *image mobile de l'éternité* ". Il n'est ni homogène ni continu et c'est un temps à la fois cyclique et linéaire qui réactualise, à chaque Tenue, le rituel fondamental qui fonde la compréhension de nos symboles. En sacralisant le temps du calendrier biblique – six jours pour quinze milliards d'années de l'âge du monde – et en donnant aux événements une chronologie particulière, le judaïsme met en évidence le rapport particulier que l'homme doit entretenir avec son prochain. Le Grand rabbin Gilles

Bernheim dit que le temps, de par sa nature linéaire et jamais répétée dans les faits, est destiné à la rencontre des autres et de Dieu. Les *Psaumes*, héritiers de la sagesse biblique, mesurent le temps et nous en suggère un rythme :

> *" Au matin tu écoutes ma voix ! En paix, je me couche et m'endors aussitôt car toi, Seigneur, tu me fais demeurer en sécurité. "*

L'*Ecclésiaste*, *Qohelet* (celui qui s'adresse à la foule) dit :

> *" Il y a un temps pour tout et un temps pour toute chose sous le ciel [...] un temps pour pleurer et un temps pour rire ; un temps pour se taire et un temps pour parler. "*

Le temps profane où la vitesse est devenue une sorte de norme, confond la vie, l'agitation, l'action et le bruit. En vidant le temps de sa valeur spirituelle, notre culture a réussie à introduire l'esprit propriétaire à l'intérieur même de la durée. Un *Midrash* dit que la précipitation est la mère de tous les vices. Pour sortir de cette course au temps et de cet acharnement à vouloir s'approprier l'espace, la Franc-Maçonnerie a instauré un " retrait " qu'elle sacralise pour permettre un face à face libre et serein.

6 - L'ÉTOILE

L'étoile au-dessus du Vénérable Maître est allumée pendant les travaux. C'est à cette source que le Maître de cérémonie vient chercher sa flamme pour allumer les étoiles des colonnes Sagesse, Force et Beauté. Ce symbole de transmission vient de l'allumage des bougies de la *Hanoukia* (lumière spirituelle). Si le feu prométhéen a vocation à détruire, le feu spirituel comme celui de *Hanoukia* ou celui du Buisson ardent, construit l'esprit et lui donne un sens. En effet, lors de la fête de *Hanouka*, c'est avec le *chamach*, la neuvième flamme appelée " serviteur " que l'on allume les huit autres bougies, chacune recevant à son tour l'illumination du serviteur. Le *chamach* doit assumer son rôle de passeur du feu spirituel.

Au moment de la clôture des travaux, il ne faudra pas éteindre la flamme en la soufflant mais il faudra utiliser un " intermédiaire ", un autre type de serviteur : par exemple un éteignoir. En effet, comme dans la tradition juive, le souffle doit donner la vie et non l'éteindre.

7 - HOUZZE, HOUZZE, HOUZZE

Au REAA, *houzze, houzze, houzze* est appelé " acclamation écossaise ". Elle proviendrait de l'hébreu *oz* qui veut dire " force " ou " vie " et elle a la même symbolique que le *vivat* du Rite Français. Mais en hébreu, il a d'autres mots qui peuvent également faire sens : *hozé* (quelqu'un qui rêve) ; *khozé* (un prophète, celui qui voit l'origine et la fin des temps) ; *ouz* (un

endroit où se cacher) et *hosheah* (sauveur, proche d'*hoshana*, acclamation hébraïque lancée par la foule à Jésus quand il entra dans Jérusalem). Il y a également, dans certains passages de la liturgie juive, une triple répétition où la sainteté de Dieu est invoquée : *Kaddosh*, *Kaddosh*, *Kaddosh*, qui ne manque pas d'évoquer notre triple acclamation écossaise.

8 - SAGESSE, FORCE ET BEAUTÉ

Ce triptyque maçonnique peut avoir été inspiré par les termes hébreux qui parlent des différents qualificatifs de la couronne suprême, la sagesse, l'intelligence, la bonté, la force, la beauté, la royauté, le fondement des âmes, le triomphe et la majesté. Ces trois piliers qui assurent la structuration verticale du Temple, pourraient également correspondre à trois symboles structurants de l'Arbre des *sefirots* : *Hessed* (l'amour, l'union, la générosité), *Din* (la justice, la rigueur, l'altérité) et *Tipheret* (l'harmonie à la rencontre de l'amour et de la loi). Chaque pilier contient le symbolisme cosmique de l'*axis mundi*.

9 - APPRENTIS, COMPAGNONS ET MAÎTRES

Hiram a travaillé sept ans à l'édification du temple. Ses ouvriers étaient répartis en trois classes : apprentis, compagnons et maîtres. Chaque classe avait un mot de passe qui permettait de recevoir un salaire proportionné. Les rituels maçonniques ont repris cette organisation du travail citée dans la *Bible*, sachant que, à l'instar des ouvriers opératifs de la *Bible*, le Maçon doit également mériter son salaire avant de passer et d'être élevé aux grades supérieurs. A l'Apprenti, il est d'abord demandé le silence avant d'apprendre pour comprendre. De même la sentence " *nasse we nichmah* " (*Ex.* 24,7), qui représente un postulat central du judaïsme rabbinique, apparaît dans le contexte essentiel, particulier et unique de la révélation du Sinaï :

> *" kol acher diber hachem nasse we nichmah*
> *Ce que l'Éternel a dit, nous le ferons et nous entendrons. "*

A savoir que l'action prime sur l'entendement, tout en laissant l'interprétation ouverte sur la possibilité conjointe du " faire " et du " comprendre ". Par ailleurs, l'expérience de la manducation de l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal nous apprend qu'il ne faut pas confondre manger et connaître, afin de ne jamais se trouver en situation d'être rassasiés.

Le Compagnon est appelé à comprendre à travers l'expérience des épreuves qu'il est tenu d'accomplir, comme celles que les héros de la *Bible* ont accomplis en vue de la promesse, quitte à ce que l'errance fasse sens. Le rabbi Nahman de Braslaw disait :

> *" Ne demande pas ton chemin à quelqu'un qui le connaît, tu risquerais de ne pas t'égarer ! "*

Quant au Maître, il doit assumer son rôle de guide car il est celui qui donne la direction parce qu'il a fait et qu'il a entendu.

10 - LA PLANCHE

C'est le symbole même de l'acte de la transmission au fondement du judaïsme. Plancher ce n'est pas " *manger de la connaissance* " mais discerner des parts de savoir pour les relayer. Préparer un travail, c'est se mettre en état de jeûne pour retrouver la mémoire des anciens. Connaître c'est recevoir, en état de veille permanent, une manière d'être homme ou d'être Franc-Maçon.

Dans le désert, les hébreux avaient faim et Dieu leur a donné la manne. *Man hou* en hébreu se traduit par : qu'est-ce que cela ? Le questionnement et la curiosité satisfaite, à travers le travail d'une planche, représente donc la nourriture spirituelle du Maçon. Il a également l'obligation de transmission qui pourrait avoir comme origine cette volonté de passage de savoir du maître au disciple ou du père au fils :

> *" Le devoir d'un maçon est de transmettre à l'entour la lumière qu'il a entrevue dans les travaux de nos Loges de saint Jean. "*

Durant l'Exode, les Commandements divins ont été transmis de Moïse à Aaron, d'Aaron à Josué, de Josué aux anciens jusqu'à ce que la parole parvienne à l'ensemble du peuple.

11 - AGAPE FRATERNELLE

Lors des repas de *shabbat* et des fêtes juives nous faisons le *motsi* et le *kiddoush*, équivalents à l'Eucharistie chrétien : " *prenez et partagez* ". Dans ce rituel, la prière sur le vin, symbole de vie et de réparation, précède celle sur le pain que l'on coupe et qu'on partage. De même, lors de l'agape qui marque la clôture effective des travaux maçonniques, le pain est partagé et des santés sont portées.

12 - TRONC DE BIENFAISANCE

En Maçonnerie, il est, également appelé " Tronc de la veuve ". Cette formule indique que les Maçons sont les enfants de la veuve et les bénéficiaires de cette charité. L'origine du terme vient de la *Bible* (*I Rois* VII, 14) :

> *" Le roi Salomon envoya chercher Hiram de Tyr, fils d'une veuve de la tribu de Nephtali. "*

Les fils – ou enfants – de la veuve sont donc une assimilation du Maçon à l'apothéose d'Hiram. La tribu de Nephtali était l'une des douze tribus d'Israël dont l'origine remonte aux douze fils du patriarche Jacob, nés

de ses deux épouses Léah et Rachel et de ses deux servantes Bilhah et Zilpah. Le territoire de cette tribu de Nephtali disparut en même temps que les dix tribus du royaume du Nord ou d'Israël lors de la conquête par les assyriens. Dans un précis maçonnique, il est dit :

> *" C'est après la mort de notre Respectable maître Hiram [...] que les Maçons prirent soin de sa mère qui était veuve et dont ils se dirent les enfants, Adonhiram* [le fils d'Hiram] *les ayant toujours regardés comme des Frères. "*

Les Maçons sont donc les successeurs spirituels, non de la mère, mais de la veuve d'Hiram.

Face à la bienfaisance, il y a deux types de comportements ; celui de la main ouverte, celle qui donne dans la discrétion et qui reçoit dans la reconnaissance et celui de la main fermée, celle dont Jean-Paul Sartre disait qu'elle s'engluait dans le désert de la vie de ces " gros pleins d'être ". Ce renfermement sur soi est, selon le mot latin, un *insalto*, un saut à l'intérieur de soi, mais aussi une insulte. Voilà pourquoi nous sommes appelés dans l'offrande à un *exalto*, un saut vers l'extérieur, vers l'autre, un saut qui exalte. L'idée de bienfaisance met aussi en exergue l'éthique du rapport à l'autre. Dans le concept kabbaliste du *Tsim-Tsoum*, Dieu se retire du monde qu'il a créé pour laisser de la place à l'homme. Donc la relation de l'homme à Dieu (religion dans l'idée de *religare*) est remplacée inéluctablement, selon la philosophie de Levinas, par la relation à l'autre.

VI - La cérémonie d'initiation

La plupart des événements bibliques sont narrés comme des parcours initiatiques, avec des épreuves, des rituels, des mots, des signes et des attouchements. Abraham, Moïse, Joseph ont, eux aussi, été appelés à partir " à l'aveugle " des ténèbres vers la lumière, sans rien savoir ni du chemin, ni des obstacles, ni du sens à donner à leurs itinéraires. Dans le verset *Lekh lekha*, va pour toi-même, les égarés s'en remettent entièrement au maître divin pour les guider dans le labyrinthe de leurs errances. Il faut savoir que la notion de libre-arbitre qui sous-tend tous les engagements lors de cette étape, est un héritage exceptionnel reçu des hébreux qui, sous l'autorité de Moïse, ont choisi " d'inventer " l'idée de liberté. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, il y a trois mille cinq cents ans, un peuple prenait en main son destin, quitte à errer le temps des quarante années – symboliques de la maturation – dans un " désert-dédale. "

1 - RENAISSANCE-INITIATION

Cette métaphore d'une nouvelle naissance fondée sur le concept de vieil homme-nouvel homme est l'un des axes autour duquel le Maçon va tenter de

se tracer un nouveau chemin dans la croisée des contingences. La *Bible* évoque ce chemin pour " *mourir à soi-même* ", pour " *monter vers le ciel* " et pour " *naitre à nouveau* ", il s'appelle la repentance, en hébreu *tikoun* (réparation universelle) où l'homme n'est pas responsable seulement pour lui-même mais pour sa communauté et pour l'humanité toute entière. En hébreu, l'hébreu se dit *ivrit*, celui qui passe. Tous les grands acteurs bibliques ont dû subir ces épreuves initiatiques de " passage ". Dieu dit à Abram :

> *" Quitte ta terre, ta maison, ta famille [...] et va vers le pays que je t'indiquerai. "*

Abram a les yeux bandés; il ne sait pas où il est, où il va, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Pourtant il est confiant et guidé par la voix, il avance et il ira même jusqu'au sacrifice suprême et jusqu'à l'épreuve ultime mais il préfèrerait avoir le cœur brisé plutôt que de manquer à son serment.

Et puis, se référant au mode de vie des Esséniens – secte juive à l'orthodoxie particulière – on pourrait se poser la question de savoir si les rédacteurs des rituels maçonniques n'ont pas été y puiser quelques références. Il apparaît en effet que certains manuscrits relatent un mode de recrutement initiatique qui ne peut pas laisser le Maçon indifférent : pour mériter le titre de Frères, les adeptes devaient subir une sorte d'initiation en degrés, garder un temps le silence, porter un tablier et jurer fidélité à la secte.

2 - TERRE, AIR, EAU, FEU

Très nombreuses sont les références tirées de l'*Ancien Testament* sur ces quatre éléments primordiaux. Le *Midrash* mentionne précisément ces éléments pour pouvoir entrer dans l'étude de la *Torah*. Mais dans le cadre de la cérémonie d'initiation, le profane est aussi appelé à méditer sur ces éléments, dans un ordre précis, au cours de ses épreuves.

Tout d'abord la terre, *adama* en hébreu, qui a donné son nom à notre premier ancêtre Adam. En s'immergeant dans le cabinet de réflexion, le postulant est dans les entrailles de la terre ; il est dans l'obscurité, il ne fait qu'entre-apercevoir une faible lueur éclairant des mots et des objets insolites. Il est encore matière brute, *materia prima* et poussière informe, sans consistance ; il est un Adam indéterminé qui n'est pas encore devenu *Ish*, l'homme nommé.

Puis après avoir " *visité l'intérieur de la terre* ", il fait un premier pas vers sa " rectification " et il va passer l'épreuve de l'air et recevoir le souffle dans le visage, comme il est dit dans le *Livre de la Genèse* : il va commencer à prendre vie.

Ensuite, il va subir l'épreuve de l'eau, le baptême selon le mot grec *baptizein* (plongé dans un liquide). Son origine est la *t'bilah* en hébreu,

immersion qui se faisait dans un *miqveh*, un bassin en eau courante. Jean le Baptiste perpétrait cette pratique commune parmi les juifs. Le *Livre des rois*, le *Livre des nombres*, le *Lévitique*, *Isaïe*, etc. évoquent cette purification par l'eau. De même dans le temple de Salomon, cette libation d'eau suivait le sacrifice du matin pendant la période des fêtes, selon une tradition transmise depuis le Sinaï. En hébreu l'eau se dit *maïm*, mot dans lequel réapparaît le mot *ma* qui veut dire " la question " or l'eau, dans le judaïsme, est le symbole de la connaissance et c'est cette connaissance que va acquérir le postulant au cours de ses voyages initiatiques.

Enfin, à l'issue de ses quatre " itinéraires tourmentés ", il va subir l'épreuve du feu. Le *Midrash* dit que le feu tend vers le haut et qu'il est aspiré par la transcendance. Lors de la ligature d'Isaac, Abraham prépara un feu en signe sacrificiel. Le feu du Buisson ardent brûlait sans se consumer. En hébreu, le mot " ciel " se dit (au pluriel) : *shamaïm*. Ce mot est composé de *esh* (le feu) et de *maïm* (l'eau). Il symbolise parfaitement cette complicité entre le feu et l'eau avec toutes les significations qu'ils peuvent générer. C'est aussi une allusion à la voûte étoilée des temples qui abrite et protège les travaux et qui intègre l'énigme du mot-pluriel *shamaïm*.

3 - NE FAIS PAS À AUTRUI CE QUE TU NE VOUDRAIS PAS QU'IL TE SOIT FAIT

Toutes les philosophies du zoroastrisme, taôisme, confucianisme, bouddhisme et évidemment du christianisme se sont emparées de cette maxime appelée également " règle d'or ". Elle appartient cependant au *Lévitique* (19, 18) :

" Tu aimeras ton prochain comme toi-même "

Mais c'est la judicieuse sentence du rabbi Hillel que nous retiendrons. En réponse à un centurion romain venu le défier de l'instruire de toute la Loi juive durant le temps où il pourrait tenir sur une seule jambe, Hillel répondit :

" Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse. Là est toute la Loi. "

Le traité *Shabbat* du *Talmud* reprend la formule ainsi :

" Ce qui t'es haïssable, ne le fais pas à ton prochain. Là est toute la Loi, le reste n'est que commentaires. "

4 - *QU'IL VOIT ET QU'IL MÉDITE*

Après avoir été dans les ténèbres pendant toute la durée de son initiation, la lumière est offerte au postulant pour qu'il puisse découvrir le temple et les pierres vivantes qui le composent. Le judaïsme pour sa part émet une

stricte réserve sur la notion du " voir ". Il est dit qu'au pied du Mont Sinaï, le peuple avait " vu " les voix. C'est pourquoi la Voix qui s'est faite écrit pouvait faire sens à la vision des hébreux. Mais la liturgie juive a toujours pris ses distances vis-à-vis d'une vision trompeuse. L'épisode biblique des Explorateurs est là pour montrer comment le " voir " peut dénaturer le " dire " ; quand les apparences mystifient la réalité.

Le fait que, dans le judaïsme, il n'y ait pas de révélation dans l'ordre de l'image, nous renvoie à cette notion du " voir narcissique " qui est l'enfermement du Moi dans son " vu ", dans son vécu et dans son ego. C'est pourquoi le baptême que nous évoquions précédemment doit se faire dans une eau vive, un *miqveh*, pour éviter le troublant effet miroir d'une eau prétendue calme. La parole doit donc, pour le judaïsme, précéder la représentation. Dieu parle puis se donne à voir à travers sa Voix, parce qu'il faut que les mots fassent sens. L'événement se définit, non pas à partir de ce que nous voyons mais, à partir de l'idée que nous en avons, du sens que nous pouvons lui donner. C'est donc très sagement que le rituel maçonnique demande de voir et en même temps de méditer.

5 - SERMENT

Abracadabra est un mot qui dérive des racines hébraïques *bara* (créer) et *dabar* (parler). C'est-à-dire que nous pouvons créer par la parole, celle que l'Apprenti est appelé à maîtriser pour mieux la dire, après qu'il ait vu et qu'il ait médité. Le verbe parler (*medaber* en hébreu) apparaît pour la première fois dans un verset où est évoquée la défense de l'autre. Ainsi, au moment où le récipiendaire prête serment et dit " *je le jure* ", il devient néophyte et il s'engage à être responsable pour l'autre et pour les générations à venir. Son serment l'engage au-delà de lui-même et sa parole prononcée sur le *Volume de la Loi Sacrée* devient une parole créatrice qui l'oblige.

6 - SECRET

Lors de l'instruction faite au Maçon, il lui est dit :

" Qu'y-a-t-il entre nous mon Frère ?
- Un secret "

Cette phrase semble en contradiction avec celle dite par Jésus (*Jn.* 18-20) :

" J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent et je n'ai rien dit en secret. "

En Franc-Maçonnerie la notion de secret, inhérente à la qualité de la transmission, parait donc en opposition à la demande qui nous est faite de

propager à l'entour la lumière. Le secret en question serait-il donc essentiellement le secret d'appartenance ? Comme pour la Kabbale qui nécessite une profonde connaissance des fondements des textes, la Maçonnerie demande à ce que le secret des cérémonies et du rituel soit préservé afin que le sens n'en soit pas détourné et déformé. Voilà pourquoi il n'y a dans le secret aucun secret magique, surnaturel ou réservé.

VII - Conclusion

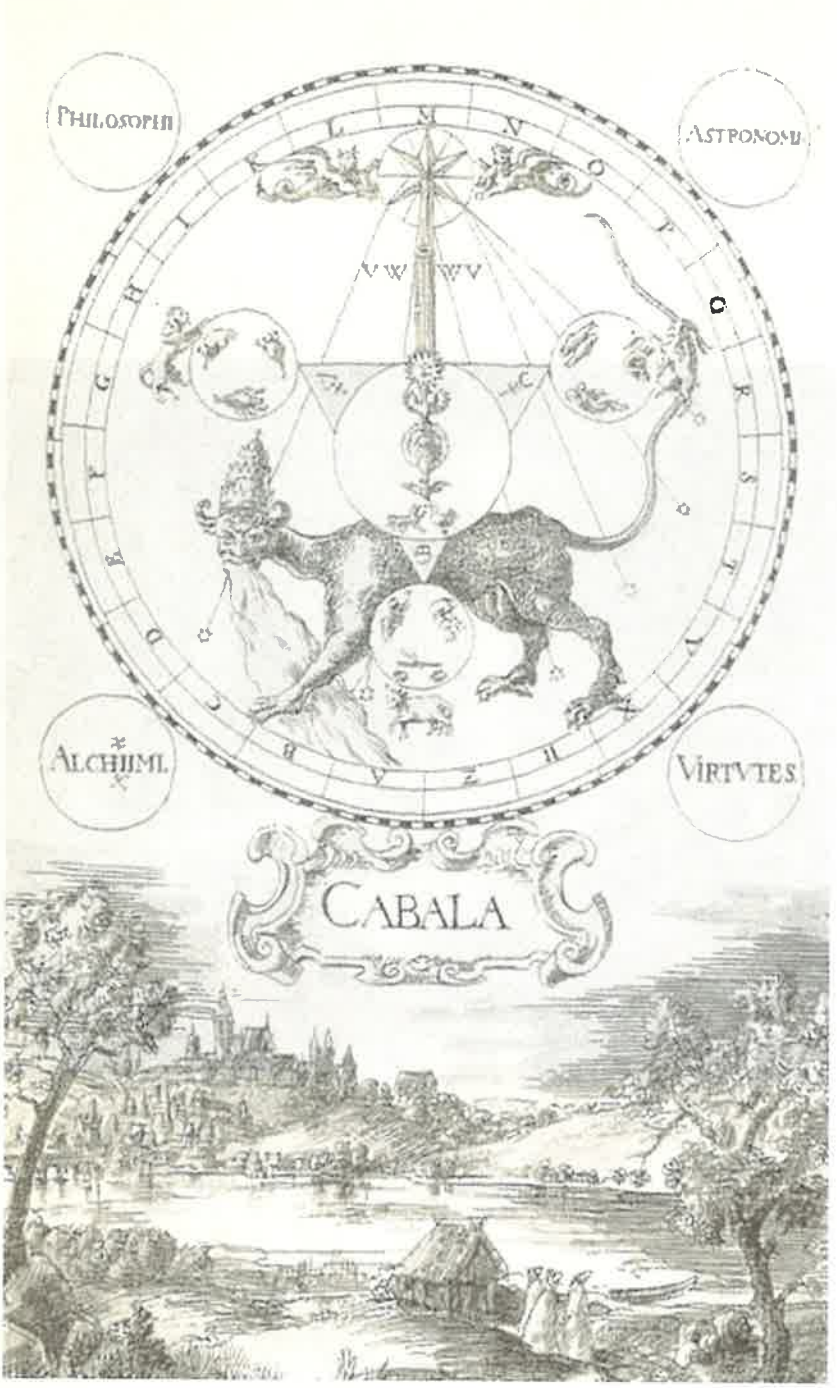
Moïse a brisé les premières Tables de la loi pour deux raisons fondamentales : parce que ces Tables écrites du doigt même de Dieu risquaient, au même titre que le Veau d'Or, de devenir idoles et, ensuite, parce que ces Tables originales et divines devenaient dangereuses car le peuple n'avait pas encore acquis une capacité d'entendement suffisante pour les mériter. Ce n'est seulement qu'à la fin de la période prophétique que le peuple dira : *nichmah* (je comprends).

De la même façon, le Maçon doit être capable d'entendre autrement ce qui est dit à l'entour. Il doit entendre la lettre, mais aussi l'esprit de la lettre et se conforter dans une stratégie de l'incertitude. Il doit à la fois " faire " et " comprendre " pour que son projet prenne sens. A l'instar des règles rituéliques du judaïsme rabbinique, les ordonnancements maçonniques sont faits pour mettre le désir librement accepté du Maçon à l'épreuve de la contrainte.

Si la *Bible* dit qu'il existe un jugement éternel, un Enfer *(gehinom)* et un Paradis (*pardès*), c'est peut-être pour nous amener à toujours faire de nouveaux progrès et à tenter de sonder les quatre niveaux de lecture que le *PaRDeS* nous suggère : le " P "c'est-à-dire le *pshat* (lecture textuelle ou littérale), le " R " c'est le *remez* (lecture symbolique) ; le " D " est le *drash* (lecture allégorique) et le " S " le *sod* (lecture secrète) que je pourrais qualifier d'inaccessible.

Le rapport entre judaïsme, hébraïsme et Franc-Maçonnerie n'est pas fondé sur un calque mimétique mais sur l'enrichissement de la tradition maçonnique par le trésor spirituel, philosophique et culturel des textes des trois religions monothéistes et, notamment, ceux de la tradition orale juive. La croyance en Dieu, l'immortalité de l'âme, la charité, la maîtrise de nos passions, la mesure, la liberté, l'égalité et la fraternité sont autant de valeurs fondamentales bibliques que maçonniques. Le judaïsme enseigne que chacun est capable du bien et du mal, ces notions évoquées dès les premiers chapitres de la *Genèse* et que nous sommes individuellement en situation d'user de notre libre arbitre.




PHILOSOPHI
ASTRONOMI
ALCHIMI
VIRTVTES
CABALA



L'HOMME FACE A SON POUVOIR

L'aventure du golem
Conférence Villard de Honnecourt

MAREK HALTER [1]
Écrivain, essayiste

Le sujet de cette réflexion m'a été inspiré par mon livre *Le kabbaliste de Prague*. A l'origine, tout commence, comme toutes les histoires, au paradis. On connaissait les mythes et la légende comme celle d'Adam et d'Ève et du Paradis. Ils pensaient qu'ils étaient très seuls, un peu comme des " bourgeois dans leur maison ", un grand jardin, ils sont nus, ils profitent du soleil et puis, il y a aussi, nous dit la *Bible*, les animaux. Mais, parmi eux, il y a le plus malin des animaux, c'est le serpent. Celui-ci s'aventure à l'orée du jardin pour voir comment vivent Adam et Ève. Rachi [2], grand commentateur de la *Bible* et du *Talmud*, vigneron, comme la plupart des juifs de l'époque en Champagne dira que " *le serpent a désiré Ève* ". Et bien sûr, quand on désire quelqu'un, on essaye de le séduire et il lui fait manger de l'arbre de la connaissance. Deux arbres sont là dans le jardin qui sont la Vérité interdite par le créateur et Ève a peur de toucher à ces arbres ; de toucher à l'interdit. Et que lui dit le serpent ?

> *" Vous ne mourrez point; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. "*

---

1 - Défenseur acharné de la paix au Proche-Orient, Marek Halter est un écrivain et un essayiste engagé pour la cause des droits de l'homme. Marqué par une enfance difficile, passée entre le ghetto de Varsovie, Moscou et les camps de réfugiés en Ouzbékistan, le jeune Polonais subit de plein fouet la violence antisémite qui ronge l'Europe des années 1940. Rien de surprenant à ce qu'une fois installé en France en 1950, il s'engage dans le militantisme contre l'antisémitisme et le racisme. A l'origine du Comité international pour la paix négociée au Proche-Orient, créé à la suite de la guerre des Six Jours en 1967, il fait partie, quinze ans plus tard, des membres fondateurs de SOS Racisme. Auteur de nombreux romans, l'écrivain connaît un succès retentissant avec *Le fou et les rois*, sur le conflit israélo-palestinien et *La Mémoire d'Abraham*, une immense fresque sur le peuple juif. Conteur, éveilleur de conscience et passeur de mémoire, Marek Halter est reconnu internationalement autant pour son oeuvre que pour ses actions.

2 - Rabbi Shlomo ben Itzhak HaTzarfati dit Rachi également connu sous le nom de Salomon de Troyes est un rabbin, exégète, légiste, décisionnaire, poète et vigneron champenois du xie siècle (1040-1105). Principalement connu de nos jours pour son commentaire sur la quasi-totalité de la *Bible hébraïque* et du *Talmud de Babylone*, il est l'une des principales autorités rabbiniques du Moyen-Âge et l'une des autorités les plus influentes du judaïsme. Il est aussi l'un des rares savants juifs à avoir influencé le monde chrétien, son exégèse biblique ayant influencé, par le truchement de Nicolas de Lyre, la traduction de la *Bible* par Martin Luther.

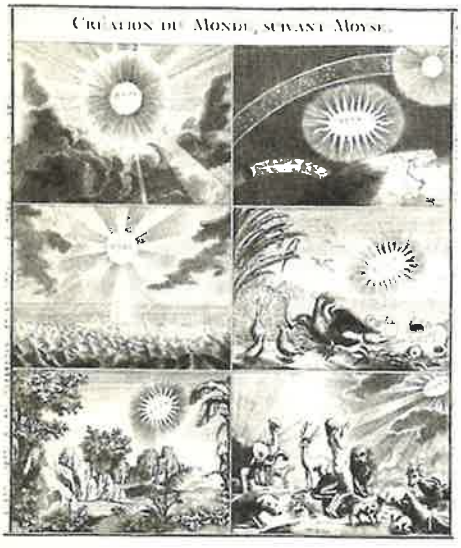
Notre histoire commence là : nous ne sommes pas des dieux mais nous sommes comme Dieu puisque ce couple a mangé de l'arbre de la connaissance. L'homme reste cependant mortel car Adam et Ève seront chassés du paradis avant de pouvoir goûter à l'arbre de la Vie. Il est simplement comme Dieu.

I - De l'origine

Mon livre, *Le Kabbaliste de Prague,* commence à une époque révolutionnaire. Au XVe siècle les hommes découvrent que la terre est immense alors qu'auparavant, ils pensaient qu'elle était plate et qu'elle s'arrêtait à l'horizon. Grâce à Christophe Colomb, Magellan, Amérigo Vespucci et tant d'autres, ils découvrent que la terre va au-delà de notre imaginaire. Un siècle plus tard, grâce à Copernic, Keppler, Bruno, on s'aperçoit que, non seulement la terre est une " petite chose " qui tourne autour du soleil mais, qu'elle n'est pas le centre du monde. Les astronomes découvrent, de surcroît, d'autres planètes et d'autres systèmes solaires dont l'univers est rempli.

En quoi est-ce révolutionnaire ? Tout simplement parce pour les croyants, avant cette époque, il y avait " *Notre père qui êtes aux Cieux* " et cela voulait dire que le ciel était occupé par la demeure du Créateur et que nous, humains, étions en-bas : notre relation avec Dieu était une relation verticale. Mais, si le monde et l'espace sont occupés alors la question se pose : où est la demeure de Dieu ?

Beaucoup ont essayé de répondre à cette question cruciale. Spinoza a dit que Dieu était partout et il a été excommunié. Giordano Bruno, pour avoir dit que la terre tournait autour du soleil, a été brûlé sur la place des Fleurs à Rome en 1600. Seule la Kabbale, à cette époque, apporte un élément de réponse : Dieu n'est ni en-haut, ni en-bas, " *Dieu est dans le langage.* "



N'est-il pas écrit que " *au commencement, était le Verbe* " ? Si l'on veut vraiment suivre la progression chronologique de l'histoire de ce monde, on peut en conclure Dieu est venu après le Verbe et que c'est au moyen du Verbe qu'il a créé le monde : " *que la lumière soit et la lumière fut !* " La *Bible,* en hébreu, ne commence pas par le "A " première lettre de l'alphabet mais par la lettre " B " (*béréchit*) ce qui signifie : au commencement. Si la *Bible* est vraiment le " texte des textes " qui doit nous guider et nous expliquer ce que nous sommes

dans ce monde vaste et inconnu, il devait y avoir une raison pour qu'elle commence par la lettre " B ". On peut même se poser la question : où est la lettre A ? En hébreu, il n'y a pas de chiffres et les lettres correspondent aux chiffres : A c'est 1, B c'est 2, C c'est 3 etc. Il est dit que le 1 c'est Dieu puisqu'il n'y a qu'un seul. Donc, " A " la première lettre, de l'alphabet, c'est Dieu. La *Bible* commence par la lettre " B " que l'on dit aussi *baït* (la demeure), B est donc la demeure de Dieu.

Si la *Bible*, en tant que texte, est la demeure de Dieu, alors il doit y avoir une signification au-delà des apparences. Dieu ne peut pas se résumer par la banalité des mots. Il faut chercher ce qui est caché.

II - Ce qui est caché

Il n'est pas impossible que cette recherche soit à l'origine de la psychanalyse. Est-ce la raison pour laquelle la plupart de ceux qui entouraient Sigmund Freud étaient juifs ? On n'aime dire que les Juifs sont ceux qui ont inventé la psychanalyse pour pouvoir, tout comme les catholiques qui se confessent devant les prêtres, s'ouvrir à quelqu'un en cas de problèmes.

Pour trouver ce qui est caché, la science et la connaissance du langage peuvent nous être utiles : il faut étudier le sens des mots,trouver ceux qui s'assemblent et qui ont la même racine. Il faut apprendre aussi à lire les silences.

Le monde du XVIe siècle, époque à laquelle je place mon récit, est sous le choc de la découverte de l'immensité du ciel et de la relativité de notre planète Terre. C'est aussi le monde des guerres de religion et de la Renaissance. Mais, au fait, c'est quoi la Renaissance ? Qu'est-ce qui re-naît ?

Il re-naît ce qu'on a oublié, ce qui est caché. On a oublié l'Antiquité, fondement de toutes nos connaissances. Or, l'Antiquité, ce ne sont pas seulement les Grecs : ce sont aussi les Latins et les Hébreux.

Notre civilisation occidentale est née autour du bassin méditerranéen. Elle est fondée sur trois langues que tout le monde connaît et parle à l'époque. La Renaissance voit naître un certain engouement pour l'hébreu, que l'on ré-apprend pour pouvoir lire et comprendre la Kabbale dans le texte.

III - La Kabbale et les Dix Commandements

D'après la tradition, Moïse est monté sur le Mont Sinaï pour écouter de " bouche à bouche " – disent les textes – celui qu'il était le seul à apercevoir, puisque Dieu, Un, est invisible. Et ce Dieu, Un et invisible, a été inventé par Abraham, mille ans avant Moïse, dans l'empire Sumérien, à Ur en

Mésopotamie. Ce Dieu-là a pu naître pour une simple raison que c'est dans cette région qu'est né le premier alphabet abstrait, l'alphabet cunéiforme.

Tant que les alphabets étaient des pictogrammes ou des hiéroglyphes, on ne pouvait pas concevoir une abstraction. En effet, les pictogrammes utilisés ne pouvaient que rendre Dieu visible. On prétend aujourd'hui que les Égyptiens pensaient déjà à un Dieu unique. Possible ! Mais, ce Dieu-là, le Dieu Aton, ils l'ont représenté sous forme de soleil. Les Égyptiens n'avaient pas à leur disposition de signes abstraits pour éviter cette image que l'on retrouve aujourd'hui sur de nombreuses stèles au Musée du Caire et au Musée du Louvre.

Outre l'alphabet abstrait, les Sumériens inventent les grandes villes, les gratte-ciel, l'irrigation, un système économique planifié ainsi que les lettres d'échange... Contrairement à ce que l'on dit couramment, nous devons beaucoup plus à Sumer qu'à l'Égypte.



Moïse sait tout cela lorsqu'il escalade le mont Sinaï pour graver les Dix Commandements. Ne commence-t-il pas par l'interdiction de la reproduction de toute image ?

La religion juive n'est pas une religion révélée. Ce qui est révélé chez les juifs, c'est seulement la Loi, les Dix Commandements écrits par Moïse sous la dictée de Dieu.

Quant au reste, et c'est peut-être cela le génie de ce peuple ; les juifs ont transformé leur histoire, réelle ou mythique, en religion. Et ceux qui ont, pour différentes raisons, adhéré à ce peuple, ont tout d'abord adhéré à son histoire. A son histoire et à une terre, Israël, puisque, chaque année à Pâques, ils répètent, avec tous les juifs du monde : " *l'an prochain à Jérusalem* ".

Le commandement qui me semble, pour l'époque, le plus révolutionnaire, est celui qui a trait au repos hebdomadaire obligatoire, le *shabbat*. Ce commandement s'applique à tous, y compris aux esclaves. Les marchés aux esclaves étaient répandus en ces temps. Or, la Loi juive exigeait que les maîtres octroient une journée de repos à leurs subordonnés : une exigence inouïe !

Moïse reste sur le mont Sinaï quarante jours. En descendant dans la vallée, il retrouve son peuple en révolte. La foule qui l'attend est immense. La Bible nous parle de 672 000 hommes. Si on y ajoute les femmes, les enfants, les vieillards et les esclaves nubiens, syriens, assyriens qui ont profité du départ

des juifs d'Égypte pour se libérer, si on ajoute aussi le peuple de Jéthro (beau-père de Moïse), on arrive, selon moi, à près de trois millions d'individus.

Pourquoi les Juifs se révoltent-ils contre leur libérateur ? Parce que les esclaves ignore ce qu'est la liberté. Ils ne connaissent que deux situations : la leur et celle de leur maître. Pour tout esclave, se débarrasser de l'esclavage c'est prendre la place du maître. Or, dans le désert où Moïse les a conduits, il n'y avait personne sur qui ils pouvaient exercer leur pouvoir. Beaucoup se mirent à regretter l'Égypte. Ils obligèrent Aaron, le frère de Moïse, de fabriquer, à l'image des Égyptiens un veau d'or. A la vue de cette figure, Moïse s'énerva et brisa les Tables de la Loi. Ceux qui avaient fabriqué le veau d'or furent punis. Mais, magnanime, Moïse retourne sur le mont Sinaï pour réécrire les Dix Commandements.

Contrairement à ce qu'on pense communément, Moïse ne copie pas le texte initial. Sa modification est de taille. Elle concerne le sens donné à la journée de repos, la journée du shabbat. Dans la " première version ", elle symbolise la Création de Dieu qui a " travaillé " pendant six jours et s'est " reposé " le septième jour, tandis que dans la " seconde version ", elle symbolise non plus Dieu mais l'homme qui se reposera le septième jour parce qu'il était esclave en Égypte. La " première version ", c'est la Loi de Dieu, la " deuxième version ", c'est la loi des hommes.

A cette occasion, j'aimerais rappeler que l'hébreu s'écrit de droite à gauche. Pourquoi ? Pour des raisons pratiques. C'est une langue que l'on a commencé par graver, avant de l'écrire. Or, il est plus facile d'utiliser le burin de droite à gauche que de gauche à droite. Les écritures plus tardives, que l'on écrivait avec des ghalam et de l'encre sur du papyrus étaient plus faciles à exécuter de gauche à droite, pour ne pas risquer d'effacer les lettres qui n'avaient pas encore séché. Dans l'autre, on s'abîme la main.

Une question encore : fallait-il réellement quarante jours pour graver dix commandements ? Que s'est-il passé entre Dieu et Moïse au sommet du mont Sinaï ? Dieu parla à Moïse. Et Moïse reçut ses paroles. La *Kabbalah* veut dire la réception. Moïse a donc reçu un savoir, caché pour la plupart d'entre nous. Mais, si nous le voulons, nous pouvons le retrouver, le redécouvrir derrière les mots. Et celui qui en saisira le sens sera comme Dieu – c'est ce qu'a promis le serpent à Adam et Ève au Paradis. Être comme Dieu c'est pouvoir créer et détruire. Dieu n'a-t-il pas créé, détruit, puis recréé ? La *Bible* nous parle du Déluge qui a effacé l'humanité de la surface de la Terre. Dieu a cependant eu pitié de ses créatures et, grâce à la famille de Noé, il a reconstitué l'humanité.

Certains exégètes prétendent qu'il ne faut pas chercher ce qui est caché, puisque si c'est caché c'est sans doute qu'il y a un danger que l'homme ferait mieux de ne pas connaître. Or l'écrivain et le conteur que je suis puise ses sources dans ce qui est caché.

IV - La Kabbale, la force du langage et les mythes

Il y a une Kabbale théorique et une Kabbale pratique – beaucoup moins connue. La création du Golem par le Maharal [3] de Prague en fait partie. Fabriquer un robot à partir de la glaise ne suffit pas. Faut-il encore pouvoir, avec les mots, lui insuffler la vie. Goethe, par exemple, avant d'écrire son Apprenti sorcier, est allé à Prague pour visiter la synagogue de Maharal.

Il faut comprendre le côté magnifique du mythe de Golem. Il correspond au rêve de tous les groupes persécutés. Toutes les minorités qui ont souffert rêvaient d'avoir à leurs disposition une force surnaturelle pour les défendre. Or, en même temps, chacun connaît aussi le danger : cette force surnaturelle peut aussi nous échapper.

A l'époque du Maharal, Copernic est déjà mort, Galilée est toujours à Padoue sous contrôle de l'inquisition. Le Danois Tycho Brahé (1546-1601) et l'Allemand Kepler (1571-1630) s'installent à Prague. Prague est alors la ville des Lumières au sein de l'Empire austro-hongrois déchiré par les guerres de religion.

Persécutés, tantôt par les protestants, tantôt par les catholiques, les juifs demandent protection au rabbin Maharal. Celui-ci, pour la première fois dans l'histoire, utilise la force des mots pour transformer un tas de boue en une gigantesque créature : le Golem. A la différence de l'homme, le Golem ne peut pas parler et cela afin qu'il ne puisse se reproduire à l'infini.

Sa seule présence suffit à imposer la peur et le respect. La légende veut que le Maharal ait collé sur le front du Golem un écriteau avec le mot *emeth*, ce qui signifie en hébreu vérité. La vérité c'est la vie. Mais, si l'on enlève au mot *emeth* sa première lettre, il reste *meth*, ce qui signifie la mort : le contraire de la vie.

Après son " service " dissuasif, la créature à la force extraordinaire se retrouve " sans emploi " tant les ennemis de la communauté juive la craignent. Pour lui trouver une occupation, on lui fait faire de menus travaux : il nettoie les rues, enlève les poubelles, casse le bois, etc. On se moque même de lui, de sa bouche muette, de sa maladresse et de sa différence. Tant et si bien qu'un jour il se révolte contre ceux qui lui ont donné la vie, ceux qui l'ont voulu et

3 - Le golem est un homme artificiel, modelé dans l'argile par un rabbin ou un saint homme, et amené à la vie par des procédés magiques s'appuyant sur l'existence de mots sacrés dans la langue hébraïque. Le golem est assez similaire à l'homoncule que les alchimistes essayaient de créer au Moyen-Âge. L'origine du nom golem est mal connue. Il pourrait provenir d'une modification du mot *gelem*, signifiant " matériel brut " ou des mots *go'al anu* signifiant " notre rédempteur " (ce qui va dans le sens de l'histoire du golem de Prague, créé dans le but de protéger les juifs du ghetto). Le mot " golem " est utilisé dans l'*Ancien Testament* (*psaume* 139:16) pour désigner une masse embryonnaire informe. Dans le *Talmud* (*Sanhedrin* 38b), Adam est décrit comme un golem, un corps humain inachevé et sans âme, lors de ses 12 premières heures d'existence. Le célèbre Rabbi Judah-Leïb Loëwe, le Maharal de Prague, qui vécut il y a plus de 350 ans, donna le jour au golem de Prague.

désiré. Face au massacre des leurs, le peuple supplie le Maharal de le protéger. Le kabbaliste de Prague arrache la première lettre d'*emeth* et le Golem redevient boue.

A Prague, dans le grenier de la vieille synagogue – la seule grande synagogue de l'époque gothique de 1242 – se trouve encore un tas de glaise désséchée.



Praha Staronova synagoga

Cette extraordinaire parabole, qui nous montre l'importance du langage et des mots, ne peut que nous faire réfléchir. Grâce au langage nous pouvons tout, ou presque. Einstein et Oppenheimer ont créé la bombe atomique avec des mots, des chiffres et des formules. Et cette bombe leur a échappée. L'accès au " pouvoir " sur le monde, sur les animaux, sur les plantes, etc. est aussi une responsabilité !

Il suffit qu'un seul mot " dérape " pour qu'on ne puisse plus en maîtriser les conséquences. On commence par exemple par dire : " sale juif " puis, on brûle ses livres et on finit par brûler les juifs eux-mêmes. Il en va ainsi pour les homosexuels, les arabes, les noirs, etc. La kabbale est là pour nous faire penser et réfléchir sur les mots que nous utilisons et sur leur pouvoir.

On part souvent du postulat que ce qui n'est pas rationnel effraie, plus que ce qui l'est. C'est pourquoi l'école encourage l'enfant à l'apprentissage de la rationalité afin, qu'à son tour, il puisse formuler des réponses rationnelles à ses interrogations. Et pourtant, ce sont les histoires irrationnelles qui ont le plus de succès. Elles s'adressent à notre imaginaire et nous aident à échapper à notre environnement, souvent difficile.

La Seconde Guerre Mondiale a commencé, en 1938, par l'annexion des Sudètes, de la Tchécoslovaquie. Cette même année, Hitler, accompagné de Himmler et de Heydrich, arriva à Prague afin de proclamer le protectorat. Là, à la surprise de tous, Hitler demanda à voir la statue du Maharal qui se trouve jusqu'à ce jour devant l'hôtel de Ville de Prague. Enfant, il a lu le fameux livre Golem de l'Autrichien Meyering. Devant la statue du rabbin, peut-être impressionné par le pouvoir de l'homme qui a pu, avec l'aide des mots, engendrer un Frankenstein, il se mit à trembler. Redoutant que les mots d'un homme si puissant puissent, par-delà la mort, lui lancer une malédiction, Hitler demande à Heydrich d'épargner le vieux quartier juif de Prague. Aussi, tandis que les nazis détruisent tous les lieux juifs et leurs synagogues, il transforme Prague en un "



Rabbi Yeouda Loew ben Bezalel
(1512 - 1609)
Le Maharal de Prague

musée de la race éteinte ", une sorte de " *Jurassic Park* " du judaïsme. A Prague, le quartier juif n'est pas un *ghetto*, c'est une ville juive – avec son hôtel de ville – dans la ville chrétienne. On y trouve deux horloges : une horloge classique avec des chiffres romains et une horloge avec des lettres hébraïques et dont les aiguilles, à l'instar de l'écriture juive qui s'écrit de droite à gauche, tournent dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Le plus étonnant, c'est qu'en 1942 – deux semaines avant qu'Heydrich ne soit tué dans un attentat perpétré par la résistance Tchèque –, alors que l'on détruit tous les musées juifs d'Europe, on inaugure le musée juif de Prague avec une grande exposition de manuscrits juifs retraçant des siècles d'histoire.

De même, sous Staline en 1952, lors du procès Slansky qui, avec ses compagnons, fut condamné à mort, le régime communiste posta deux gardes devant la statue de Maharal afin que personne ne puisse la toucher.

Même aujourd'hui, pas un seul tag ne souille sur la statue du Kabbaliste de Prgue !

V - La Kabbale et l'espérance

Chacun rêve d'un monde meilleur. Y compris les assassins. Rares sont les assassins qui, dans l'histoire de l'humanité, ont revendiqué leurs crimes. Curieusement, tous craignent la loi qu'ils ont enfreint. " *Tu ne tueras point* ", ce Commandement, tout individu l'a intégré.

Dans le *Talmud* il est dit que tous les enfants à naître – même ceux qui naîtront dans 1 000 ans – étaient déjà au pied du mont Sinaï quand Moïse a apporté la Loi. L'homme transgresse la Loi mais il sait que ce n'est pas bien. Aussi cache-t-il ses fautes. C'est cette aptitude spontanée à cacher nos erreurs qui me font dire qu'il ne faut pas désespérer de l'humanité.

Si les assassins cachent leurs crimes, c'est qu'ils ont une conscience du Bien et du Mal. Dans ce cas, s'ils acceptent de nous écouter, notre devoir est de leur parler. Nous savons que le sens des mots n'a pas uniquement une valeur usuelle mais que, comme dans la Kabbale, chaque mot renvoie à une mémoire – collective ou individuelle. C'est ainsi que, à travers le mot, on atteint l'homme jusque dans son subconscient.

Voilà, le pouvoir de la Kabbale et de l'homme : le Verbe.

QUESTIONS-RÉPONSES

Vous avez parlé de l'arbre de la connaissance et du moment où les hommes se sont dits : nous sommes comme des dieux, nous pouvons devenir comme des dieux. Le mot " comme " doit ou peut être interprété, de plusieurs façons et de manières tout à fait différentes : soit les hommes sont semblables aux dieux, soit les hommes sont des dieux en réduction, soit les hommes sont des* ersatz *de Dieu. Comment, interprétez-vous cette " phrase explosive " ?

La *Bible* dit que " *Dieu a créé l'homme à son image* ". Cela veut dire que nous sommes tous égaux devant la Loi. Saint Paul dira, en parlant de la différence entre le judaïsme et le judéo-christianisme que " *les uns privilégient la Loi, les autres la foi* ". Si Emmanuel Levinas donne tant d'importance au visage c'est que, selon lui, c'est dans le visage de l'autre qu'on découvre sa " *part de Dieu* ". Le point important est que bien que nous soyons tous égaux et que nous soyons tous à son image, nous ne sommes pas Lui. Aussi nous ne pouvons les mêmes droits que Lui de la création et de la destruction. Même si nous employons les mêmes moyens que lui : le langage. Nous sommes seulement " comme ".

Une parenthèse sur la notion de messie. Ce sont les juifs qui ont inventé l'idée de messie et c'est Isaïe qui en parle le premier. Mais, chez les juifs, tout messie est *a priori* un faux messie. Le messie est l'espoir. L'espoir d'un monde meilleur, l'espoir d'une société où " *les hommes transformeront leurs armes en charrues* ". Mais s'il venait, ce serait la fin de l'histoire. C'est une des raisons pour laquelle les juifs n'ont pas pu accepter ces grand réformateurs qu'étaient Jésus ou Mahomet. Pour les juifs, chacun de nous est porteur d'une " parcelle du messie ". Lorsque les sept milliards d'individus poseront sur la table leur parcelle de messie, nous découvriront, comme dans un puzzle, le messie. Mais alors, nous n'aurons plus besoin de messie.

Revenons à la Kabbale. La Kabbale peut aussi nourrir une sorte de jeu intellectuel. En hébreu, il n'y a pas de voyelle et, avec les consonnes, on peut lire la même racine de différentes manières. Donner de multiples interprétations. D'autre part, puisque chaque lettre correspond à un chiffre,

chaque mot correspond à une somme de chiffres qui peut correspondre à d'autres sommes de chiffres, sans limite. Par exemple, *emet* (la vérité) est le seul mot qui commence par la première lettre de l'alphabet et qui se termine par la dernière lettre de l'alphabet. C'est un *shlemout* en hébreu, c'est-à-dire que, dans ce seul mot, on retrouve l'univers complet. C'est la raison pour laquelle Maharal a utilisé ce mot pour insuffler la vie au Golem.

Quelle est l'histoire de la kabbale et à quoi s'intéressaient, plus particulièrement, les premiers kabbalistes ? La kabbale existe-t-elle encore de nos jours ?

La Kabbale a commencé au IIIe siècle avec *Sefer Yesirah*, le *Livre de la création* ; ensuite, aux XIIe et XIIIe siècle, avec le *Zohar* ou le *Livre des splendeurs* attribué à Rabbi Shimon bar Yohaï bien que la recherche académique considère, aujourd'hui, qu'il fut rédigé par Moïse de León ou par son entourage entre 1270 et 1280 en Espagne. Aux XVe et XVIe siècles, l'école kabbalistique se déplace à Safed. Son fondateur est Isaac Louria (1534-1572), l'inventeur d'un véritable système de pensée. Louria a surtout essayé de donner un peu d'espoir à ces juifs désespérés qui se trouvaient éparpillés à travers le monde. Il disait que Dieu ne les avait pas abandonnés et que la diaspora faisait partie de son projet. Pourquoi n'apparaît-il pas quand on l'appelle au secours ? L'idée de Louria est que, pour créer le monde, Dieu devait se retirer du monde. Le retrait, c'est le *tsimtsoum*. Chaque fois qu'il se retire, Dieu laisse un vide. Mais dans ce vide, il laisse des " grains " de sa splendeur que les hommes se sont empressés d'enfermer dans des vases.

Adam et Ève n'ont pas su garder ce qui restait de Dieu dans les vases et les vases ont éclaté. Aussi depuis la Création, l'homme passe son temps à essayer de réparer les vases. C'est *tikoun*, en hébreu. Louria disait à ces juifs massacrés et éparpillés aux quatre coins du monde qu'ils ne souffraient pas pour rien : ils participent à la réparation des vases et à l'avènement d'un monde meilleur.

D'autres kabbalistes, évidemment, ont essayé de comprendre et d'expliquer l'organisation de notre monde ici-bas et l'organisation du monde d'en-haut. Ce qui est extraordinaire dans cette réflexion sur l'organisation du monde, c'est que le *Zohar* (1270-1280) a dit la même chose que Copernic (1473-1543) mais, avec trois siècles d'avance. Dans le *Zohar*, il est dit que notre terre n'est pas le centre du monde, qu'elle tourne autour du soleil etque c'est pour cela qu'il y a le jour, la nuit, l'hiver et l'été. Au XVIe siècle, le succès du Zohar réside dans le fait que beaucoup ont pensé que s'il avait su prévoir les plus grandes découvertes scientifiques, alors il contenait sans doute d'autres prévisions à découvrir. Les textes de la kabbale ressurgissent régulièrement quand il y a une crise, qu'elle soit économique ou intellectuelle. Parce qu'il est mortel et que la mort lui fait peur, l'homme ne peut pas vivre sans espoir, ou ne pas croire en quelque chose. Les espoirs laïques – le socialisme, le communisme, le fascisme, le libéralisme, le

conservatisme, etc. – ayant échoué, l'homme aujourd'hui place ses espoirs dans les religions. Puis, pour ceux qui ne sont ni vraiment religieux ni vraiment laïcs, il reste ce qui est caché. Et, qui sait, peut-être découvrira-t-on la vérité là où on ne l'a pas encore cherchée ?

De nos jours, un grand nombre d'intellectuels étudient la kabbale pour aiguiser leur esprit. Par exemple, les kabbalistes comprennent les mathématiques beaucoup plus vite que les autres parce qu'ils ont l'habitude de manier des concepts abstraits.

Il y a indéniablement, actuellement, une renaissance de la kabbale.

BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

Histoire du peuple juif, éd. Robert Laffont, Paris, 2010.

Le Kabbaliste de Prague, éd. Robert Laffont, Paris, 2010.

La reine de Saba, éd. Robert Laffont, Paris, 2008, 336 p.

Je me suis réveillé en colère, éd. Robert Laffont, Paris, 2007, 194 p.

Marie, éd. Robert Laffont, Paris, 2006, 327 p.



La Bible au féminin, tome III, Lilah, éd. Robert Laffont, *Paris 2005, 244 p.*
La Bible au féminin, tome II : Tsippora, éd. Robert Laffont, *Paris, 2004, 318 p.*
La Bible au féminin, tome I : Sarah, éd. Robert Laffont, *Paris, 2003, 349 p.*

La Mémoire d'Abraham, éd. Robert Laffont, Paris, 1983, nouvelle édition, 1999, prix du Livre Inter

Le Judaïsme raconté à mes filleuls, éd. Robert Laffont, Paris, 1999, 178 p.

Les Mystères de Jérusalem, éd. Robert Laffont, Paris 1999, 538 p.

Le Messie, éd. Robert Laffont, Paris, 1996, 473 p.

Un homme, un cri, éd. Robert Laffont, 1991, 312 p.

Les Fils d'Abraham, éd. Robert Laffont, Paris, 1989.

La Mémoire d'Abraham, Prix du Livre Inter, éd. Pocket, Paris, 1983.

Le Fou et les rois, Prix Aujourd'hui, éd. Albin Michel, Paris, 1976.





SÉLECTION BIBLIOGRAPHIQUE



L'initiation maçonnique, les ressorts cachés
Pierre Audureau

La démarche maçonnique forme des hommes et des femmes en quête de Vérité. Selon les Obédiences ou les Suprêmes Conseils auxquels ils appartiennent, leur recherche peut être métaphysique ou sociale. Mais, pour tout Franc-Maçon, elle est toujours simultanément une démarche de recherche de sa propre vérité, de la connaissance et de l'amélioration de sa psyché. L'auteur, Franc-Maçon depuis plus de vingt ans, s'est passionné pour l'étude des ressorts invisibles qui oeuvrent au développement psychique et moral des individus. Ce livre sera lu avec profit par les Francs-Maçons, frères ou soeurs, qui pourront ainsi mettre en perspective leur démarche initiatique et leur évolution intellectuelle, morale, psychologique et spirituelle. Ce livre s'adresse aussi au profane qui souhaite comprendre comment la recherche personnelle maçonnique contribue à l'individuation (au sens que lui donne Carl Gustav Jung) de celui ou de celle qui la pratique. Il devrait lui permettre de décider s'il est opportun pour lui (ou pour elle) d'aller frapper à la porte du Temple.

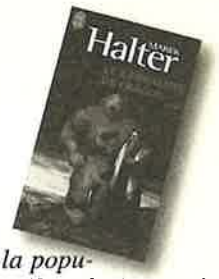
Éd. Maison de Vie, Paris, 2011, 251 pages, 13 €



Les arcanes du Triangle secret
Joël Gregogna

Le triangle secret de Didier Convard est l'une des séries de bandes dessinées les plus vendues en France, depuis la parution de son premier tome. Mêlant l'histoire de l'église, la dimension historique de Jésus, les croisades et la Franc-Maçonnerie avec une série d'intrigues policières. Le Triangle secret *revisite , à sa manière , toute l'histoire de l'ésotérisme occidental. Mais une grande partie des références ésotériques contenues dans la série échappe au lecteur , le privant ainsi d'une importante part de sa signification. C'est pour combler ce manque que Joël Gregogna a écrit cet ouvrage. S'appuyant sur l'iconographie de la bande dessinée, l'auteur décode toutes les références et significations cachées dans la série, permettant ainsi une re-découverte de l'œuvre et une interprétation de celle-ci à son vrai niveau. Roman du roman, cette enquête est aussi passionnante que la lecture du* Triangle secret lui-même *contre l'absurde n'est pas toujours perdue, pourvu qu'on cesse de penser avec des idées pour se souvenir de l'excellence des noms, des rites et des dieux.*

Éd. Véga, Paris, 2011, 280 pages, 26 €



Le kabbaliste de Prague
Marek Halter

À la fin du XVIe siècle, dans le ghetto de Prague, en proie aux persécutions, le grand Kabbaliste MaHaRal, pour défendre la population, façonne un être de boue à la force illimitée, le Golem. Mêlant fiction et réalité, hanté par les questions les plus contemporaines, Le Kabbaliste de Prague *nous entraîne dans le monde mystérieux de la Kabbale au temps des bouleversements scientifiques de la Renaissance et des Guerres de Religion. Un roman envoûtant, foisonnant d'érudition et d'émotion. Né en 1936 à Varsovie, Marek Halter est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages à succès, notamment* La mémoire d'Abraham *ou* La reine de Saba. *Il collabore à de nombreux journaux dans le monde et milite sans relâche pour les droits de l'homme, la mémoire et la paix.*

Éd. J'ai Lu, roman, Paris, 2011, 282 pages, 7,60 €



Il était une fois le judaïsme
Armand Abécassis

Nous avons tous à apprendre du message spirituel et des œuvres que les grandes religions portent, même si nous n y croyons pas : elles sont dépositaires d un fond de sagesse des civilisations et, en donnant les clés d autres visions du monde, elles nous aident à élargir notre pensée, donc à entrer dans une relation plus constructive et pacifique avec autrui. Le judaïsme considère que les juifs ont à porter leur projet éthique et spirituel non seulement en tant que personnes mais aussi en tant que peuple. Un peuple capable de témoigner devant les autres peuples que le politique, l économique et le social peuvent être fondés sur la morale portée par une aspiration spirituelle. Armand Abecassis, philosophe et exégète du judaïsme de renom, retrace dans un récit d une grande fluidité, avec le souci de s adresser à tous de manière objective, l'histoire foisonnante du peuple juif, une aventure unique dans l'histoire de l humanité. Une histoire multimillénaire qui a façonné une grande partie de notre monde actuel, et dont l'influence philosophique, historique, culturelle, artistique, spirituelle est profonde. Ce faisant, il en explique les coutumes, les différents courants, l évolution de la pensée, les fêtes et les pratiques. Il n élude pas les grandes questions contemporaines

Éd. Presse de la Renaissance, Paris, 2011, 231 pages, 17,90 €

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Corlet
14110 Condé sur Noireau
Dépôt légal : 2e trimestre 2011
n° d'imprimeur : 138320

Judaïsme et Franc-Maçonnerie

SOMMAIRE

Néhémie, l'exil et la notion de Temple
GÉRARD WININGER

Babel, une chance pour les hommes d'aujourd'hui
FRANÇOIS-XAVIER TASSEL

Influence du judaïsme dans la Franc-Maçonnerie
MICHEL JOSSAY

Judaïsme, hébraïsme et Franc-Maçonnerie
PIERRE BENZAQUEN

L'homme face à son pouvoir l'aventure du Golem
MAREK HALTER



Éditorial
PAUL STUDNIA

Entretien avec...
JOSEPH-HAÏM SITRUK

Symbolisme
Ésotérisme, occultisme et tradition

Histoire
Représentation du temple de Salomon par les Francs-Maçons anglais du XVIIIe siècle

Histoire des spiritualités
Alexandrie

9 771969 992002